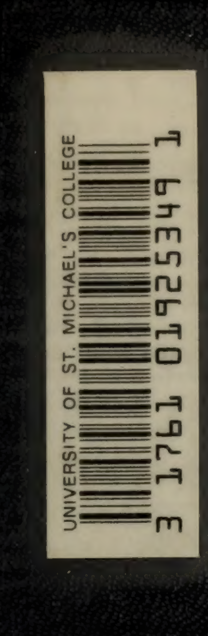

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01925349 1

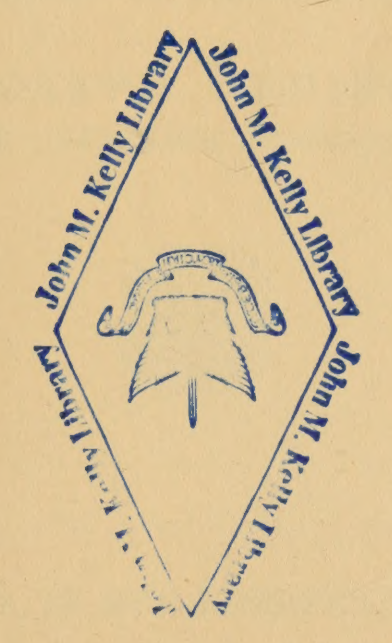
Donated by Sr Mary Agnes (?) J.

A L'ILE BOURBON

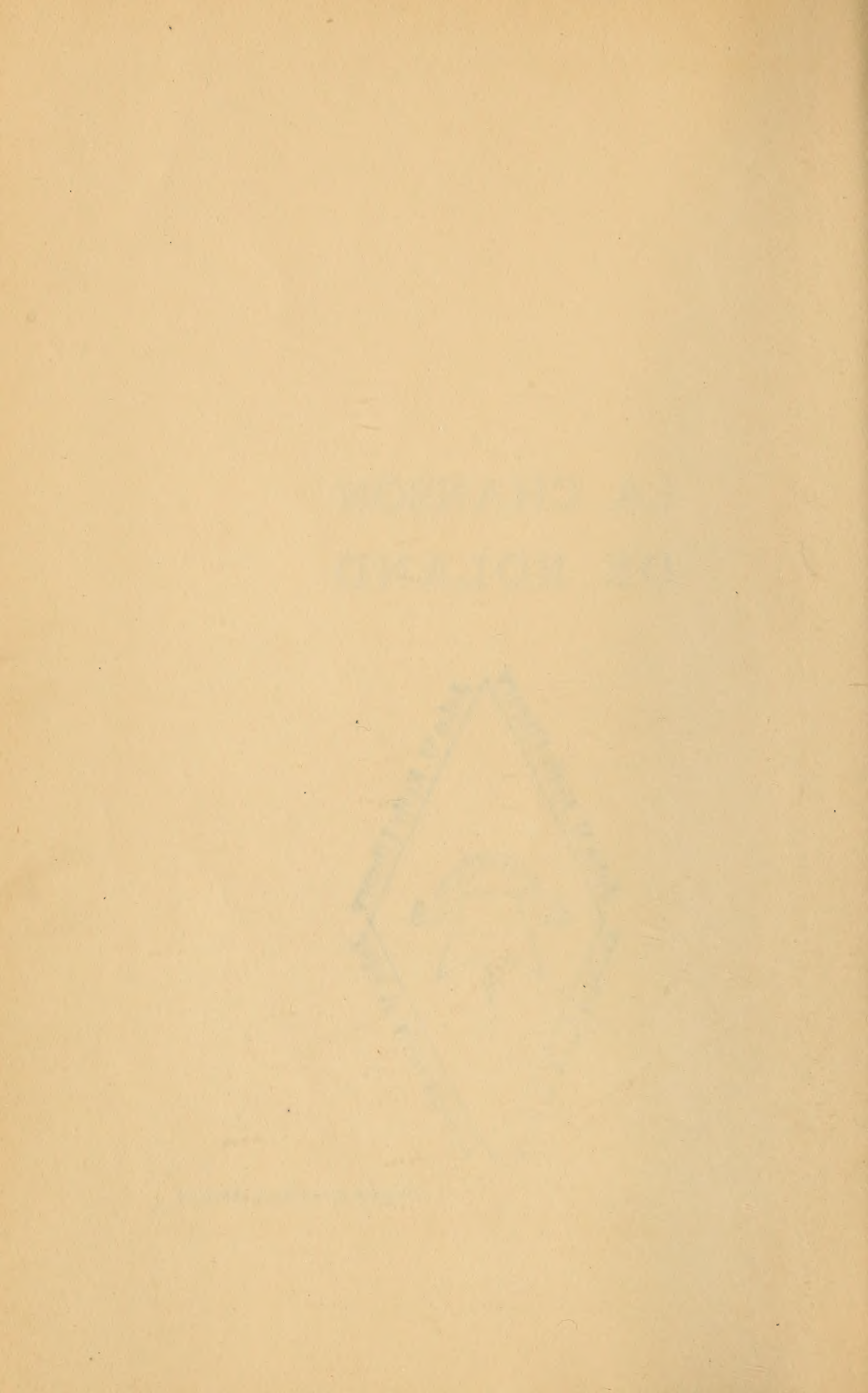
DIIS PATRIIS

J. B.

LA CHANSON DE ROLAND



Trente-et-unième Édition.



LA CHANSON DE ROLAND

PUBLIÉE D'APRÈS LE MANUSCRIT D'OXFORD ET TRADUITE PAR

JOSEPH BÉDIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



L'ÉDITION D'ART
H. PIAZZA, 19, RUE BONAPARTE. PARIS

AVANT-PROPOS

Un manuscrit célèbre, le manuscrit 23 du fonds Digby de la Bibliothèque bodléienne, à Oxford, nous a seul conservé ce poème en 4002 vers assonancés, signé « Turoldus », qui est, de toutes les versions de la Chanson de Roland, *la plus ancienne et aussi la plus belle. C'est en 1837 que Francisque Michel en procura l'édition princeps. Depuis ont paru l'édition de Francis Génin (1850), et les trois éditions de Theodor Müller (1851, 1863, 1878), et les éditions sans nombre de Léon Gautier (à partir de 1872), et celles de Boehmer (1872), de Petit de Julleville (1878), de Léon Clédat (1886), de Gaston Paris (*Extraits, *1887, 7*[e] *édition, 1903), de Stengel (1900), de Gröber (1907). Or, bien que tous ces érudits se soient proposé une tâche identique, fort simple en apparence,*

qui était de publier pour le mieux un même texte d'après le même manuscrit, leurs éditions diffèrent les unes des autres, singulièrement. Si l'on recueillait toutes leurs corrections et toutes celles qu'ont proposées depuis quatre-vingts ans, en tant de revues de philologie, tant de commentateurs, on pourrait publier du poème une édition variorum *où les conjectures foisonneraient, presque aussi nombreuses que dans une édition* variorum *des* Odes *d'Horace.*

Il est facile d'expliquer pourquoi. Le manuscrit d'Oxford est l'ouvrage d'un scribe anglo-normand, et le texte que ce scribe nous propose est un spécimen très pur du français qui se parlait et s'écrivait en Angleterre cent ans après la conquête, vers l'an 1170. Mais c'est bien avant l'an 1170, c'est un demi-siècle plus tôt pour le moins, que le poète a écrit la Chanson de Roland, *et rien n'invite à croire qu'il ait jamais vécu, comme son copiste, en Angleterre. Le texte d'Oxford apparaît donc dès le premier regard comme une tardive transposition en français insulaire d'une œuvre écrite d'abord dans un autre idiome. Si*

d'autre part on considère qu'au cours d'une transmission longue et sans doute accidentée, maints scribes et maints reviseurs ont pu modifier tour à tour, à la libre manière de ces temps, les leçons primitives, on est induit à supposer qu'un écart plus ou moins grand, très grand peut-être, sépare la copie qui est sous nos yeux du manuscrit archétype, tel que le poète dut l'écrire de sa main. Comment mesurer cet écart ? Qui était le poète ? Un Normand ? ou un « Franc de France » ? A quelle date a-t-il composé sa Chanson *? Serait-ce vers l'an 1110, comme plusieurs (desquels je suis) le soutiennent ? Seraitce, comme d'autres le croient, trente ou quarante ans plus tôt, bien avant la Croisade, vers l'an 1080 ? En quelle langue l'a-t-il écrite ? En tel dialecte de la Normandie ? ou en tel dialecte du domaine capétien ? ou en une langue littéraire, plus ou moins teintée de particularités dialectales ? Les réponses varient, groupées en plusieurs systèmes.*

Or, à partir de Theodor Müller et à son exemple, presque tous les éditeurs se sont

ingéniés à retoucher le texte d'Oxford pour le conformer à tel ou à tel de ces systèmes, pour le rapprocher, comme on dit, de l'archétype. Et leurs tentatives ont été conduites de façons très dissemblables, avec plus ou moins de hardiesse et d'esprit de suite, selon le tempérament intellectuel de chacun.

◎ ◎

A l'ordinaire, ils se sont appliqués à écarter du poème les traits anglo-normands, et, comme l'examen des assonances et du mètre leur révélait quelques-uns des traits phonétiques ou morphologiques qui opposent l'usage de l'auteur à l'usage de son copiste, ils ont corrigé en conséquence le manuscrit d'Oxford.

En outre, ils ont appelé à témoin, pour contrôler et rectifier les leçons de ce texte, maints autres textes. Car il en fut de la Chanson de Roland *comme des autres chansons de geste : les jongleurs du XII*e *siècle, puis du XIII*e*, pour maintenir ces antiques poèmes en bon état de service*

et les adapter aux goûts nouveaux des générations nouvelles, les rajeunissaient, les récrivaient de bout en bout, et ce fut la condition et la déplorable rançon de leur longévité. C'est de la sorte qu'en regard du texte d'Oxford nous possédons la rédaction assonancée du manuscrit de Venise, et la rédaction rimée du manuscrit de Paris, et le remaniement en vers allemands du Prêtre Conrad, etc., au total jusqu'à sept versions de la Chanson de Roland. *Sans doute, et chacun en convient, ces refaçons, ces malfaçons, font toutes, comparées au texte d'Oxford, piètre figure. Si fantaisistes qu'elles puissent être et si dégradées, il n'en reste pas moins qu'elles dérivent, elles aussi, du manuscrit archétype ; et l'on peut concevoir qu'on doive, après examen, les distribuer en deux, ou trois, ou quatre familles indépendantes entre elles, c'est-à-dire qui seraient descendues de l'archétype par deux, ou trois, ou quatre voies différentes : auquel cas, chaque fois que deux au moins de ces familles s'accorderaient pour opposer une même leçon à une leçon isolée dans le*

manuscrit d'Oxford, nous serions tenus de condamner la leçon du manuscrit d'Oxford comme apocryphe et de la sacrifier à l'autre. De là, les minutieux efforts des critiques pour déterminer les rapports que soutiennent entre eux ces divers textes. De là, comme fruits de ces efforts, divers systèmes qui les classent en trois familles ou plus. De là, fondées sur ces systèmes, plusieurs éditions éclectiques : le texte d'Oxford s'y combine avec les autres ; on y trouve des centaines de vers du texte d'Oxford que l'éditeur a modifiés sous l'influence des leçons concurrentes, et d'autres centaines de vers qu'il a empruntés aux autres textes pour les insérer dans le texte d'Oxford.

On ne saurait considérer ces grands travaux sans une admiration et sans une gratitude qui croissent à mesure qu'on les regarde de plus près. Cependant j'ai bâti le mien sur d'autres fondements.

A mon tour j'ai comparé, phrase par

phrase, tous ces textes. Au terme d'une longue et minutieuse étude, j'ai reconnu un fait essentiel, celui-ci. Je sais quinze passages où deux leçons s'affrontent, celle-ci offerte par le seul manuscrit d'Oxford, celle-là par tous les autres textes, d'accord entre eux. Les quinze fois, on peut démontrer que la leçon d'Oxford est irréprochable, que l'autre n'en est qu'un fâcheux remaniement, qui gâche tout. Les quinze fois (j'ai déjà publié, au tome III de mes Légendes épiques, *cinq de ces observations), la leçon fautive donnée par tous les textes autres que le manuscrit d'Oxford est fautive de telle sorte qu'on est tenu de l'attribuer à un seul auteur responsable. D'où une vue générale des choses, qui se résume en cette unique proposition : le poème d'Oxford mis à part, les autres versions, françaises ou étrangères, de la* Chanson de Roland *procèdent toutes d'un même reviseur, lequel a le plus souvent revisé à contre-sens. Par suite, le texte d'Oxford a autant d'autorité à lui seul que tous les autres réunis, et l'on n'est tenu d'abandonner une leçon offerte par*

lui que lorsqu'elle semble insoutenable pour des raisons internes, tirées de l'examen du passage considéré, non plus pour des raisons externes, tirées de la prétendue valeur et du nombre des autres textes. Vieille thèse, proposée jadis par Theodor Müller, mais aussitôt rejetée par tous les autres critiques, puis réveillée d'un long sommeil, il y a quelques années, par M. Frederick Bliss Luquiens, et que, peu après, j'ai revendiquée, et confirmée, je crois. C'est elle, c'est la confiance où je suis qu'elle est vraie, qui m'a donné l'idée et le courage d'entreprendre l'édition que voici et une autre édition, plus ample, aujourd'hui presque achevée, où l'on retrouvera le même texte que je propose dans celle-ci, mais accompagné de pièces justificatives, notes critiques, glossaire, commentaire grammatical. Le propre de cette thèse est en effet qu'elle met en plein relief l'autorité du manuscrit d'Oxford, son éminente dignité. Pour qui la croit vraie, elle recèle donc une vertu libératrice. Elle nous autorise à défendre la leçon d'Oxford, même aux passages, rares

d'ailleurs, où d'autres textes lui opposent une leçon plus spécieuse : car la leçon plus spécieuse peut n'être qu'une leçon refaite. Qu'en plusieurs de ces cas de conflit, la leçon d'Oxford puisse n'être, elle aussi, qu'une leçon refaite, d'accord ; mais nous n'y pouvons rien ; la leçon primitive, celle du manuscrit archétype, à jamais perdu, demeure hors de nos prises. En fait, je ne sais guère, dans tout le manuscrit d'Oxford, qu'une cinquantaine de vers qui soient inintelligibles ou obscurs et qu'on puisse être tenté de raccommoder, vaille que vaille, par recours aux autres textes. Est-ce la peine ? Et ne vaut-il pas mieux proposer çà et là au lecteur, en l'avertissant, un vers altéré qu'un vers restauré, tout battant neuf, et que l'on a soi-même fabriqué ?

En ce qui concerne non plus les leçons, mais les formes, je me suis rangé, selon le même esprit, aux côtés de ceux de mes devanciers qui se sont le mieux défendus

contre la tentation d'intervenir de leur personne pour corriger le manuscrit. Il m'eût été facile assurément — d'autres ont fait ce travail, je n'aurais eu qu'à les copier — d'allonger les vers trop courts du texte d'Oxford, de raccourcir les vers trop longs, d'imposer au scribe anglo-normand la stricte observance de ces règles de la déclinaison à deux cas que les grammairiens modernes ont su définir avec une parfaite rigueur, mais que très peu d'écrivains du XIIe siècle ont pleinement observées. Par crainte de récrire le poème soit en un langage hybride, composite, soit en un langage grammaticalement trop régulier pour avoir jamais été parlé ou écrit nulle part, je me suis abstenu, et cela faute de savoir avec toute la précision désirable à quelle phonétique, à quelle morphologie, à quelle syntaxe se conformait le poète, comment il déclinait, comment il conjuguait, comment il tournait ses phrases et construisait ses vers. Pour qu'on puisse se permettre de modifier le langage du scribe, il ne suffit pas d'avoir su déterminer huit ou dix des centaines de traits dont se composait

l'usage du poète : c'est le tableau complet de ces centaines de traits qu'il faudrait savoir dresser ; mais qui pourrait y prétendre, tant qu'on ignorera d'où était ce poète, en quelles provinces, dans quels cercles ecclésiastiques il a vécu, ou dans quelles cours seigneuriales, ou dans quelles confréries de ménestrels ? Et quant à transposer le poème de l'anglo-normand en français de France, comme l'helléniste Cobet transposait en attique des textes ioniens ou doriens, c'est un jeu de philologues, excellemment joué par plusieurs, très séduisant, mais arbitraire, puisque nous ignorons si le poète n'a pas écrit en une langue plus ou moins imprégnée d'influences dialectales.

La copie d'Oxford est unique, elle est notre seul bien tangible, réel. J'ai accepté ce fait en sa plénitude. J'ai donc résolu de respecter l'usage du copiste anglo-normand, et j'ai été maintenu dans ce parti-pris, à toutes les heures de notre commun travail, par l'autorité, par l'aide et le conseil de mon ami, cher entre tous, M. Lucien Foulet. Cette attitude respectueuse ne m'a

guère coûté, d'ailleurs : ne devons-nous pas toute piété à notre langue, telle qu'elle se parlait dans les seigneuries normandes et angevines d'Angleterre et à la cour du roi Henri II Plantagenet, qui fut la plus cultivée du XIIe siècle et la plus raffinée ?

*Je n'ai amendé le texte d'Oxford qu'aux seuls lieux où j'ai cru reconnaître des fautes serviles, fausses lectures ou erreurs de la plume. Si rares qu'aient été mes retouches, je doute que cette édition présente au lecteur beaucoup de formes et de tours de langage qui ne puissent trouver leur justification dans l'usage des écrivains et des copistes anglo-normands. Bientôt on le verra mieux, aux notes de l'édition plus ample que je prépare et dont celle-ci est l'avant-courrière. Pour l'instant, je sais qu'à rencontrer ici certaines formes surprenantes (*guadez, *298,* jo muvra, *311,* il fiet, *1297,* Gilie e fist la chartre, *2096, etc., etc.), plusieurs philologues taxeront de superstition pure mon respect à l'égard du manuscrit d'Oxford. Qu'ils veuillent bien pourtant, en présence de ces formes, et même des plus bizarres, s'enquérir si*

elles ne se retrouveraient pas, toutes pareilles, dans les autres manuscrits anglo-normands de la seconde moitié du XIIe siècle. Une telle vérification est aisée, grâce aux admirables travaux qu'ont multipliés sur l'anglo-normand les Paul Meyer et les Vising, les Stimming et les Tanquerey, et que j'ai étudiés de mon mieux.

Pour toutes ces raisons, je me suis cru en droit, entreprenant d'éditer la Chanson de Roland, *de me conformer au précepte de l'archéologue Didron : « Il faut, disait-il, conserver le plus possible, réparer le moins possible, ne restaurer à aucun prix. » Ce qu'il disait des vieilles pierres, il faut l'entendre aussi de nos beaux vieux textes.*

Le livre que voici ne s'adresse pas aux seuls érudits ; il convient que tous les lettrés puissent lire le poème vénérable et s'y plaire. A leur intention, pour leur rendre l'effort moins rude et les assister chemin faisant, j'imprime en regard du texte ancien une transcription de ce texte en langage

d'aujourd'hui, une « traduction ». Ainsi ont fait avant moi deux autres éditeurs, Francis Génin et Léon Gautier.

Par définition, ces traductions juxtalinéaires, et qui rendent le mot par le mot, ne se suffisent pas à elles-mêmes. L'auteur de la plus récente, et non de la moins heureuse, des traductions en vers de notre poème, M. Henri Chamard, me l'a souvent remontré, tandis qu'il s'employait amicalement à reviser ma prose. Des traductions telles que la mienne ne prétendent qu'à l'exactitude littérale, et cette prétention même vise trop haut. On est inexact, et de la pire des inexactitudes, du seul fait que l'on transcrit en prose un ouvrage de la poésie. Privée de la forte cadence des décasyllabes et de la sonorité des belles assonances, la strophe du vieux trouvère n'est qu'un moulin sans eau. Que de fois, au cours de mon travail, me suis-je remémoré, avec mélancolie, certain chapitre, très sage, de la Défense et Illustration *de Joachim du Bellay ! Il est intitulé : « De ne traduire les poètes ». A vrai dire, il devrait s'intituler : « De ne traduire, poète*

ou prosateur, aucun bon écrivain ». Car, prose ou poésie, l'art d'écrire réside tout entier dans la convenance de l'idée et du sentiment au rythme et au nombre de la phrase, au son, à la couleur et à la saveur des mots, et ce sont ces rapports subtils, ces harmonies, que tout traducteur dissocie nécessairement et détruit, puisqu'il est l'esclave de la littéralité et qu'il peut bien rendre en son propre langage la pensée, mais non pas la musique de la pensée, non pas cette petite chose, le style. Dès lors, on peut presque dire qu'il n'est guère de bons traducteurs que des médiocres écrivains.

Pourtant, il est un caractère de la Chanson de Roland que je crois avoir reconnu et senti avec une vivacité assez particulière et que, dans ma traduction, je me suis attaché, de toute ma ferveur, à sauvegarder. C'est bien à tort, il me semble, que tant de critiques ont déploré la pauvreté des moyens d'expression du poète, ont cru devoir chercher des excuses à ce qu'ils appellent sa « gaucherie », sa « naïveté toute populaire ». J'admire au contraire les allures aristocratiques de son

art, les ressources et la fière tenue, très raffinée, d'une langue ingénieuse, nuancée, volontaire, et qui révèle un souci constant de distinguer l'usage vulgaire du bon usage. Ce style est déjà d'un classique, il est déjà un style noble. Dès le début du XII[e] siècle, la France des premières croisades tend de la sorte à créer, à constituer en dignité, par-dessus la diversité et la rusticité de ses dialectes et de ses patois, cette merveille, une langue littéraire. Ce fut, à cette date, l'œuvre de trois ou quatre grands poètes. Ce fut, avant eux, éparse dans les classes les plus cultivées, l'œuvre mystérieuse de plusieurs siècles d'efforts spirituels et de vertus. J'ai voulu sauver dans ma traduction cette qualité souveraine du vieux maître, la noblesse. Comment y parvenir ? Tant d'éléments de sa syntaxe, après huit siècles écoulés, sont tombés en désuétude ! Tant de termes de son vocabulaire ont péri, ou, ce qui est pire, survivent, mais détournés de leur sens premier, affaiblis on avilis ! Je n'ai tenté d'en restaurer aucun : ce qui est mort est mort. Archaïser selon les procédés usuels, c'eût été courir

les périls du style marotique, dont le moindre est d'accumuler les disparates. Pour répondre à l'effort du poète par un effort qui ressemblât au sien, j'ai évité dans ma traduction les mots récents, comme il évitait les mots bas. Exception faite, il va sans dire, pour les termes techniques qui désignent des choses d'autrefois, armes, vêtements, monnaies, coutumes, etc., j'ai essayé de n'employer que des mots et des tours bien vivants encore, mais qui, persistant tous dans notre usage, pussent tous se prévaloir de très anciens titres, plus anciens que la Renaissance. Une telle gageure méritait d'être tentée ; mais elle était difficile à soutenir, et, je ne le sais que trop, j'ai maintes fois gauchi.

J. B.



LA CHANSON DE ROLAND



I

CARLES li reis, nostre emperere magnes,
Set anz tuz pleins ad estet en Espaigne :
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne.
N'i ad castel ki devant lui remaigne ;
Mur ne citet n'i est remés a fraindre,
Fors Sarraguce, ki est en une muntaigne.
Li reis Marsilie la tient, ki Deu nen aimet.
Mahumet sert e Apollin recleimet :
Nes poet guarder que mals ne l'i ateignet. AOI.

II

LI reis Marsilie esteit en Sarraguce.
Alez en est en un verger suz l'umbre.
Sur un perrun de marbre bloi se culchet ;
Envirun lui plus de vint milie humes.
Il en apelet e ses dux e ses cuntes :

LA CHANSON DE ROLAND



I

Le roi Charles, notre empereur, le Grand, sept ans tout pleins est resté dans l'Espagne : jusqu'à la mer il a conquis la terre hautaine. Plus un château qui devant lui résiste, plus une muraille à forcer, plus une cité, hormis Saragosse, qui est dans une montagne. Le roi Marsile la tient, qui n'aime pas Dieu. C'est Mahomet qu'il sert, Apollin qu'il prie. Il ne peut pas s'en garder : le malheur l'atteindra.

II

Le roi Marsile est à Saragosse. Il s'en est allé dans un verger, sous l'ombre. Sur un perron de marbre bleu il se couche ; autour de lui, ils sont plus de vingt mille. Il appelle et ses ducs et ses comtes : « Entendez, seigneurs, quel fléau

« Oez, seignurs, quel pecchet nus encumbret.
Li empereres Carles de France dulce
En cest païs nos est venuz cunfundre.
Jo nen ai ost qui bataille li dunne,
Ne n'ai tel gent ki la sue derumpet.
Cunseilez mei cume mi savie hume,
Si me guarisez e de mort e de hunte ! »
N'i ad paien ki un sul mot respundet,
Fors Blancandrins de Castel de Valfunde.

III

BLANCANDRINS fut des plus saives paiens ;
De vasselage fut asez chevaler,
Prozdom i out pur sun seignur aider,
E dist al rei : « Ore ne vus esmaiez !
Mandez Carlun, a l'orguillus e al fier,
Fedeilz servises e mult granz amistez.
Vos li durrez urs e leons e chens,
Set cenz camelz e mil hosturs muers,
D'or e d'argent .IIII.C. muls cargez,
Cinquante carre qu'en ferat carier :
Ben en purrat luer ses soldeiers.
En ceste tere ad asez osteiet ;
En France, ad Ais, s'en deit ben repairer.
Vos le sivrez a la feste seint Michel,
Si recevrez la lei de chrestiens,
Serez ses hom par honur e par ben.
S'en volt ostages, e vos l'en enveiez,
U dis u vint, pur lui afiancer.
Enveiuns i les filz de noz muillers :
Par num d'ocire i enveierai le men.

nous frappe. L'empereur Charles de douce France est venu dans ce pays pour nous confondre. Je n'ai point d'armée qui lui donne la bataille ; ma gent n'est pas de force à rompre la sienne. Conseillez-moi, vous, mes hommes sages, et gardez-moi et de mort et de honte ! » Il n'est païen qui réponde un seul mot, sinon Blancandrin, du château de Val-Fonde.

III

ENTRE les païens Blancandrin était sage : par sa vaillance, bon chevalier ; par sa prudhomie, bon conseiller de son seigneur. Il dit au roi : « Ne vous effrayez pas ! Mandez à Charles, à l'orgueilleux, au fier, des paroles de fidèle service et de très grande amitié. Vous lui donnerez des ours et des lions et des chiens, sept cents chameaux et mille autours sortis de mue, quatre cents mulets d'or et d'argent chargés, cinquante chars dont on formera un charroi : il en pourra largement payer ses soudoyers. Mandez-lui qu'en cette terre assez longtemps il guerroya ; qu'en France, à Aix, il devrait bien s'en retourner ; que vous l'y suivrez à la fête de saint Michel ; que vous y recevrez la loi des chrétiens ; que vous deviendrez son vassal en tout honneur et tout bien. Veut-il des otages, or bien, envoyez-en, ou dix ou vingt, pour le mettre en confiance. Envoyons-y les fils de nos femmes : dût-il périr, j'y enverrai le mien. Bien mieux vaut qu'ils y perdent leurs

Asez est melz qu'il i perdent lé chefs
Que nus perduns l'onur ne la deintet,
Ne nus seiuns cunduiz a mendeier ! » AOI.

IV

Dist Blancandrins : « Pa ceste meie destre
E par la barbe ki al piz me ventelet,
L'ost des Franceis verrez sempres desfere.
Francs s'en irunt en France, la lur tere.
Quant cascuns ert a sun meillor repaire,
Carles serat ad Ais, a sa capele,
A seint Michel tendrat mult halte feste.
Vendrat li jurz, si passerat li termes,
N'orrat de nos paroles ne nuveles.
Li reis est fiers e sis curages pesmes :
De noz ostages ferat trecher les testes.
Asez est mielz qu'il i perdent les testes
Que nus perduns clere Espaigne, la bele,
Ne nus aiuns les mals ne les suffraites ! »
Dient paien : « Issi poet il ben estre ! »

V

Li reis Marsilie out sun cunseill finet,
Sin apelat Clarin de Balaguet,
Estamarin e Eudropin, sun per,
E Priamun e Guarlan le barbet
E Machiner e sun uncle, Maheu,
E Joüner e Malbien d'ultremer
E Blancandrins, por la raisun cunter.
Des plus feluns dis en ad apelez :
« Seignurs baruns, a Carlemagnes irez.

têtes et que nous ne perdions pas, nous, franchise et seigneurie, et ne soyons pas conduits à mendier. »

IV

BLANCANDRIN dit : « Par cette mienne dextre, et par la barbe qui flotte au vent sur ma poitrine, sur l'heure vous verrez l'armée des Français se défaire. Les Francs s'en iront en France : c'est leur pays. Quand ils seront rentrés chacun dans son plus cher domaine, et Charles dans Aix, sa chapelle, il tiendra, à la Saint-Michel, une très haute cour. La fête viendra, le terme passera : le roi n'entendra de nous sonner mot ni nouvelle. Il est orgueilleux et son cœur est cruel : de nos otages il fera trancher les têtes. Bien mieux vaut qu'ils y perdent leurs têtes, et que nous ne perdions pas, nous, claire Espagne la belle, et que nous n'endurions pas les maux et la détresse ! » Les païens disent : « Peut-être il dit vrai ! »

V

LE roi Marsile a tenu son conseil. Il appela Clarin de Balaguer, Estamarin et son pair Eudropin, et Priamon et Guarlan le barbu, et Machiner et son oncle Maheu, et Joüner et Malbien d'outre-mer, et Blancandrin, pour leur dire sa pensée ; des plus félons, il en a pris dix à part : « Vers Charlemagne, seigneurs barons, vous irez. Il est devant la cité de Cordres, qu'il assiège. Vous porterez en vos mains des branches d'olivier,

Il est al siege a Cordres la citet.
Branches d'olives en voz mains porterez,
Ço senefiet pais e humilitet.
Par voz saveirs sem puez acorder,
Jo vos durrai or e argent asez,
Teres e fiez tant cum vos en vuldrez. »
Dient paien : « De ço avun nus asez ! » AOI.

VI

Li reis Marsilie out finet sun cunseill,
Dist a ses humes : « Seignurs, vos en ireiz.
Branches d'olive en voz mains portereiz,
Si me direz a Carlemagne le rei
Pur le soen Deu qu'il ait mercit de mei.
Ja einz ne verrat passer cest premer meis
Que jel sivrai od mil de mes fedeilz,
Si recevrai la chrestiene lei,
Serai ses hom par amur e par feid.
S'il voelt ostages, il en avrat par veir. »
Dist Blancandrins : « Mult bon plait en avreiz. » AOI.

VII

Dis blanches mules fist amener Marsilies,
Que li tramist li reis de Suatilie.
Li frein sunt d'or, les seles d'argent mises.
Cil sunt muntez ki le message firent,
Enz en lur mains portent branches d'olive.
Vindrent a Charles, ki France ad en baillie :
Nes poet guarder que alques ne l'engignent. AOI.

ce qui signifie paix et humilité. Si par adresse vous pouvez trouver pour moi un accord, je vous donnerai de l'or et de l'argent en masse, des terres et des fiefs tant que vous en voudrez. » Les païens disent : « C'est nous combler ! »

VI

LE roi Marsile a tenu son conseil. Il dit à ses hommes : « Seigneurs, vous irez. Vous porterez des branches d'olivier en vos mains, et vous me direz au roi Charlemagne qu'au nom de son Dieu il me fasse merci ; qu'il ne verra point ce premier mois passer que je ne l'aie rejoint avec mille de mes fidèles ; que je recevrai la loi chrétienne et deviendrai son homme en tout amour et toute foi. Veut-il des otages, en vérité, il en aura. » Blancandrin dit : « Par là vous obtiendrez un bon accord. »

VII

MARSILE fit amener dix mules blanches, que lui avait envoyées le roi de Suatille. Leurs freins sont d'or ; les selles serties d'argent. Les messagers montent ; en leurs mains ils portent des branches d'olivier. Ils s'en vinrent vers Charles, qui tient France en sa baillie. Charles ne peut s'en garder : ils le tromperont.

VIII

LI empereres se fait e balz e liez :
Cordres ad prise e les murs peceiez,
Od ses cadables les turs en abatied ;
Mult grant eschech en unt si chevaler
D'or e d'argent e de guarnemenz chers.
En la citet nen ad remés paien
Ne seit ocis u devient chrestien.
Li empereres est en un grant verger,
Ensembl' od lui Rollant e Oliver,
Sansun li dux e Anseïs li fiers,
Gefreid d'Anjou, le rei gunfanuner,
E si i furent e Gerin e Gerers ;
La u cist furent, des altres i out bien :
De dulce France i ad quinze milliers.
Sur palies blancs siedent cil cevaler,
As tables juent pur els esbaneier
E as eschecs li plus saive e li veill,
E escremissent cil bacheler leger.
Desuz un pin, delez un eglenter,
Un faldestoed i unt fait tut d'or mer :
La siet li reis ki dulce France tient.
Blanche ad la barbe e tut flurit le chef,
Gent ad le cors e le cuntenant fier :
S'est kil demandet, ne l'estoet enseigner.
E li message descendirent a pied,
Sil saluerent par amur e par bien.

IX

BLANCANDRINS ad tut premereins parled
E dist al rei : « Salvet seiez de Deu,

VIII

L'EMPEREUR s'est fait joyeux ; il est en belle humeur : Cordres, il l'a prise. Il en a broyé les murailles, et de ses pierrières abattu les tours. Grand est le butin qu'ont fait ses chevaliers, or, argent, précieuses armures. Dans la cité plus un païen n'est resté : tous furent occis ou faits chrétiens. L'empereur est dans un grand verger : près de lui, Roland et Olivier, le duc Samson et Anseïs le fier, Geoffroi d'Anjou, gonfalonier du roi, et là furent encore et Gerin et Gerier, et avec eux tant d'autres : de douce France, ils sont quinze milliers. Sur de blancs tapis de soie sont assis les chevaliers ; pour se divertir, les plus sages et les vieux jouent aux tables et aux échecs, et les légers bacheliers s'escriment de l'épée. Sous un pin, près d'un églantier, un trône est dressé, tout d'or pur : là est assis le roi qui tient douce France. Sa barbe est blanche et tout fleuri son chef ; son corps est beau, son maintien fier : à qui le cherche, pas n'est besoin qu'on le désigne. Et les messagers mirent pied à terre et le saluèrent en tout amour et tout bien.

IX

BLANCANDRIN parle, lui le premier. Il dit au roi : « Salut au nom de Dieu, le Glorieux,

Le glorius que devuns aürer !
Iço vus mandet reis Marsilies li bers :
Enquis ad mult la lei de salvetet.
De sun aveir vos voelt asez duner,
Urs e leuns e veltres enchaignez,
Set cenz cameilz e mil hosturs muez,
D'or e d'argent .IIII. cenz muls trussez,
Cinquante care que carier en ferez ;
Tant i avrat de besanz esmerez
Dunt bien purrez voz soldeiers luer.
En cest païs avez estet asez ;
En France ad Ais devez bien repairer.
La vos sivrat, ço dit, mis avoez. »
Li empereres tent ses mains vers Deu,
Baisset sun chef, si cumencet a penser. AOI.

X

Li empereres en tint sun chef enclin.
De sa parole ne fut mie hastifs,
Sa custume est qu'il parolet a leisir.
Quant se redrecet, mult par out fier lu vis ;
Dist as messages : « Vus avez mult ben dit.
Li reis Marsilies est mult mis enemis :
De cez paroles que vos avez ci dit,
En quel mesure en purrai estre fiz ?
— Vos par hostages », ço dist li Sarrazins,
« Dunt vos avrez u dis u quinze u vint.
Pa num d'ocire i metrai un mien filz
E sin avrez, ço quid, de plus gentilz.
Quant vus serez el palais seignurill,
A la grant feste seint Michel del Peril,

que nous devons adorer ! Entendez ce que vous mande le roi Marsile, le preux. Il s'est bien enquis de la loi qui sauve, aussi vous veut-il donner de ses richesses à foison, ours, et lions, et lévriers enchaînés, sept cents chameaux et mille autours sortis de mue, quatre cents mulets, d'or et d'argent troussés, cinquante chars dont vous ferez un charroi, comblés de tant de besants d'or fin que vous en pourrez largement payer vos soudoyers. En ce pays vous avez fait un assez long séjour. En France, à Aix, il vous sied de retourner. Là vous suivra, il vous l'assure, mon seigneur. » L'empereur tend ses mains vers Dieu, baisse la tête et se prend à songer.

X

L'EMPEREUR garde la tête baissée. Sa parole jamais ne fut hâtive. Telle est sa coutume, il ne parle qu'à son loisir. Quand enfin il se redressa, son visage était plein de fierté. Il dit aux messagers : « Vous avez très bien parlé. Mais le roi Marsile est mon grand ennemi. De ces paroles que vous venez de dire, comment pourrai-je avoir garantie? — Par des otages, » dit le Sarrasin, « dont vous aurez ou dix, ou quinze ou vingt. Dût-il périr, j'y mettrai un mien fils, et vous en recevrez, je crois, de mieux nés encore. Quand vous serez en votre palais souverain, à la haute fête de saint Michel du Péril, là vous suivra, il vous l'assure, mon seigneur. Là, en vos

Mis avoez la vos sivrat, ço dit.
Enz en voz bainz que Deus pur vos i fist,
La vuldrat il chrestiens devenir. »
Charles respunt : « Uncore purrat guarir. » AOI.

XI

BELS fut li vespres e li soleilz fut cler.
Les dis mulez fait Charles establer.
El grant verger fait li reis tendre un tref,
Les dis messages ad fait enz hosteler ;
.XII. serjanz les unt ben cunreez ;
La noit demurent tresque vint al jur cler.
Li empereres est par matin levet,
Messe e matines ad li reis escultet.
Desuz un pin en est li reis alez,
Ses baruns mandet pur sun cunseill finer :
Par cels de France voelt il del tut errer. AOI.

XII

LI empereres s'en vait desuz un pin,
Ses baruns mandet pur sun cunseill fenir,
Le duc Oger e l'arcevesque Turpin,
Richard li velz e sun nevold Henri
E de Gascuigne li proz quens Acelin,
Tedbald de Reins e Milun sun cusin,
E si i furent e Gerers e Gerin ;
Ensembl' od els li quens Rollant i vint
E Oliver, li proz e li gentilz ;
Des Francs de France en i ad plus de mil ;
Guenes i vint, ki la traïsun fist.
Des ore cumencet le cunseill que mal prist. AOI.

bains, que Dieu fit pour vous, il veut devenir chrétien. » Charles répond : « Il peut encore parvenir au salut. »

XI

LA vêprée était belle et le soleil clair. Charles fait établer les dix mules. Dans le grand verger il fait dresser une tente. C'est là qu'il héberge les dix messagers ; douze sergents prennent grand soin de leur service. Ils y restent cette nuit tant que vint le jour clair. De grand matin l'empereur s'est levé ; il a écouté messe et matines. Il s'en est allé sous un pin ; il mande ses barons pour tenir son conseil : en toutes ses voies il veut pour guides ceux de France.

XII

L'EMPEREUR s'en va sous un pin ; pour tenir son conseil il mande ses barons : le duc Ogier et l'archevêque Turpin, Richard le Vieux et son neveu Henri, et le preux comte de Gascogne Acelin, Thibaud de Reims et son cousin Milon. Vinrent aussi et Gerier et Gerin ; et avec eux le comte Roland y vint, et Olivier, le preux et le noble ; des Francs de France ils sont plus d'un millier ; Ganelon y vint, qui fit la trahison. Alors commence le conseil qui prit male fin.

XIII

« SEIGNURS barons, » dist li emperere Carles,
« Li reis Marsilie m'ad tramis ses messages.
De sun aveir me voelt duner grant masse,
Urs e leuns e veltres caeignables,
Set cenz cameilz e mil hosturs muables,
Quatre cenz muls cargez de l'or d'Arabe,
Avoec iço plus de cinquante care.
Mais il me mandet que en France m'en alge :
Il me sivrat ad Ais, a mun estage,
Si recevrat la nostre lei plus salve ;
Chrestiens ert, de mei tendrat ses marches ;
Mais jo ne sai quels en est sis curages. »
Dient Franceis : « Il nus i cuvent guarde ! » AOI.

XIV

LI empereres out sa raisun fenie.
Li quens Rollant, ki ne l'otriet mie,
En piez se drecet, si li vint cuntredire.
Il dist al rei : « Ja mar crerez Marsilie !
Set anz ad pleins qu'en Espaigne venimes ;
Jo vos cunquis e Noples e Commibles,
Pris ai Valterne e la tere de Pine
E Balasgued e Tuele e Sezilie :
Li reis Marsilie i fist mult que traïtre.
De ses paiens enveiat quinze,
Chascuns portout une branche d'olive,
Nuncerent vos cez paroles meïsme.
A voz Franceis un cunseill en presistes,
Loerent vos alques de legerie ;

XIII

« SEIGNEURS barons, » dit l'empereur Charles, « le roi Marsile m'a envoyé ses messagers. De ses richesses il veut me donner à foison, ours et lions, et lévriers bons à mettre en laisse, sept cents chameaux et mille autours mués, quatre cents mulets chargés d'or d'Arabie, et en outre plus de cinquante chars. Mais il me mande que je m'en aille en France : il me suivra à Aix, en mon palais, et recevra notre loi, qu'il avoue la plus sainte ; il sera chrétien, c'est de moi qu'il tiendra ses marches. Mais je ne sais quel est le fond de son cœur. » Les Français disent : « Méfions-nous ! »

XIV

L'EMPEREUR a dit sa pensée. Le comte Roland, qui ne s'y accorde point, tout droit se dresse et vient y contredire. Il dit au roi : « Malheur si vous en croyez Marsile ! Voilà sept ans tout pleins que nous vînmes en Espagne. Je vous ai conquis et Noples et Commibles ; j'ai pris Valterne et la terre de Pine et Balaguer et Tuele et Sezille. Alors le roi Marsile fit une grande trahison : de ses païens il en envoya quinze, et chacun portait une branche d'olivier, et ils vous disaient toutes ces mêmes paroles. Vous prîtes le conseil de vos Français. Ils vous conseillèrent assez follement : vous fîtes partir vers le païen deux de vos comtes, l'un était Basan et l'autre

Dous de voz cuntes al paien tramesistes,
L'un fut Basan e li altres Basilies ;
Les chef en prist es puis desuz Haltilie.
Faites la guer cum vos l'avez enprise,
En Sarraguce menez vostre ost banie,
Metez le sege a tute vostre vie,
Si vengez cels que li fels fist ocire ! » AOI.

XV

LI emperere en tint sun chef enbrunc,
Si duist sa barbe, afaitad sun gernun,
Ne ben ne mal ne respunt sun nevuld.
Franceis se taisent, ne mais que Guenelun.
En piez se drecet, si vint devant Carlun,
Mult fierement cumencet sa raisun
E dist al rei : « Ja mar crerez bricun,
Ne mei ne altre, se de vostre prod nun !
Quant ço vos mandet li reis Marsiliun
Qu'il devendrat jointes ses mains tis hom
E tute Espaigne tendrat par vostre dun,
Puis recevrat la lei que nus tenum,
Qui ço vos lodet que cest plait degetuns,
Ne li chalt, sire, de quel mort nus muriuns.
Cunseill d'orguill n'est dreiz que a plus munt ;
Laissum les fols, as sages nus tenuns ! » AOI.

XVI

APRÈS iço i est Neimes venud,
Meillor vassal n'aveit en la curt nul,
E dist al rei : « Ben l'avez entendud :
Guenes li quens ço vus ad respondud ;

Basille ; dans la montagne, sous Haltilie, il prit leurs têtes. Faites la guerre comme vous l'avez commencée ! Menez à Saragosse le ban de votre armée ; mettez-y le siège, dût-il durer toute votre vie, et vengez ceux que le félon fit tuer. »

XV

L'EMPEREUR tient la tête baissée. Il lisse sa barbe, arrange sa moustache, ne fait à son neveu, bonne ou mauvaise, nulle réponse. Les Français se taisent, hormis Ganelon. Il se dresse droit sur ses pieds, vient devant Charles. Très fièrement il commence. Il dit au roi : « Malheur, si vous en croyez le truand, moi ou tout autre, qui ne parlerait pas pour votre bien ! Quand le roi Marsile vous mande que, mains jointes, il deviendra votre homme, et qu'il tiendra toute l'Espagne comme un don de votre grâce, et qu'il recevra la loi que nous gardons, celui-là qui vous conseille que nous rejetions un tel accord, peu lui chaut, sire, de quelle mort nous mourrons. Un conseil d'orgueil ne doit pas prévaloir. Laissons les fous, tenons-nous aux sages ! »

XVI

ALORS Naimes s'avança ; il n'y avait en la cour nul meilleur vassal. Il dit au roi : « Vous l'avez bien entendue, la réponse que vous fit Ganelon ; elle a du sens, il n'y a qu'à la suivre.

Saveir i ad, mais qu'il seit entendud.
Li reis Marsilie est de guere vencud :
Vos li avez tuz ses castels toluz,
Od voz caables avez fruiset ses murs,
Ses citez arses e ses humes vencuz.
Quant il vos mandet qu'aiez mercit de lui,
Pecchet fereit ki dunc li fesist plus.
U par ostage vos en voelt faire soürs,
Ceste grant guerre ne deit munter a plus. »
Dient Franceis : « Ben ad parlet li dux. » AOI.

XVII

« SEIGNURS baruns, qui i enveieruns,
En Sarraguce, al rei Marsiliuns ? »
Respunt dux Neimes : « Jo irai, par vostre dun !
Livrez m'en ore le guant e le bastun. »
Respunt li reis : « Vos estes saives hom.
Par ceste barbe e par cest men gernun,
Vos n'irez pas uan de mei si luign.
Alez sedeir, quant nuls ne vos sumunt !

XVIII

SEIGNURS baruns, qui i purruns enveier,
Al Sarrazin ki Sarraguce tient ? »
Respunt Rollant : « Jo i puis aler mult ben !
— Nu ferez certes, » dist li quens Oliver.
« Vostre curages est mult pesmes e fiers :
Jo me crendreie que vos vos meslisez.
Se li reis voelt, jo i puis aler ben. ».
Respunt li reis : « Ambdui vos en taisez !

Le roi Marsile est vaincu dans sa guerre ; tous ses châteaux, vous les lui avez ravis ; de vos pierrières vous avez brisé ses murailles ; vous avez brûlé ses cités, vaincu ses hommes. Aujourd'hui qu'il vous mande que vous le receviez à merci, lui en faire pis, ce serait péché. Puisqu'il veut vous donner en garantie des otages, cette grande guerre ne doit pas aller plus avant. » Les Français disent : « Le duc a bien parlé ! »

XVII

« SEIGNEURS barons, qui y enverrons-nous, à Saragosse, vers le roi Marsile ? » Le duc Naimes répond : « J'irai, par votre congé : livrez-m'en sur l'heure le gant et le bâton. » Le roi dit : « Vous êtes homme de grand conseil ; par cette mienne barbe, vous n'irez pas de si tôt si loin de moi. Retournez vous asseoir, car nul ne vous a requis !

XVIII

SEIGNEURS barons, qui pourrons-nous envoyer au Sarrasin qui tient Saragosse ? » Roland répond : « J'y puis aller très bien. — Vous n'irez certes pas, » dit le comte Olivier. « Votre cœur est âpre et orgueilleux, vous en viendriez aux prises, j'en ai peur. Si le roi veut, j'y puis aller très bien. » Le roi répond : « Tous deux, taisez-vous ! Ni vous ni lui n'y porterez les pieds. Par

Ne vos ne il n'i porterez les piez.
Par ceste barbe que veez blancheier,
Li duze per mar i serunt jugez ! »
Franceis se taisent, as les vus aquisez.

XIX

TURPINS de Reins en est levet del renc
E dist al rei : « Laisez ester voz Francs !
En cest païs avez estet set anz,
Mult unt oüd e peines e ahans.
Dunez m'en, sire, le bastun e le guant
E jo irai al Sarazin espan,
Sin vois vedeir alques de sun semblant. »
Li empereres respunt par maltalant :
« Alez sedeir desur cel palie blanc !
N'en parlez mais, se jo nel vos cumant ! » AOI.

XX

« FRANCS chevalers, » dist li emperere Carles,
« Car m'eslisez un barun de ma marche,
Qu'a Marsiliun me portast mun message. »
Ço dist Rollant : « Ço ert Guenes, mis parastre. »
Dient Franceis : « Car il le poet ben faire.
Se lui lessez, n'i trametrez plus saive. »
E li quens Guenes en fut mult anguisables.
[301] De sun col getet ses grandes pels de martre
E est remés en sun blialt de palie.
Vairs out les oeilz e mult fier lu visage ;
Gent out le cors e les costez out larges ;
Tant par fut bels tuit si per l'en esguardent.
[306] Dist a Rollant : « Tut fol, pur quei t'esrages ?

cette barbe que vous voyez toute blanche, malheur à qui me nommerait l'un des douze pairs ! » Les Français se taisent, restent tout interdits.

XIX

TURPIN de Reims s'est levé, sort du rang, et dit au roi : « Laissez en repos vos Francs ! En ce pays sept ans vous êtes resté : ils y ont beaucoup enduré de peines, beaucoup d'ahan. Mais donnez-moi, sire, le bâton et le gant, et j'irai vers le Sarrasin d'Espagne : je vais voir un peu comme il est fait. » L'empereur répond, irrité : « Allez vous rasseoir sur ce tapis blanc ! N'en parlez plus, si je ne vous l'ordonne ! »

XX

« FRANCS chevaliers, » dit l'empereur Charles, « élisez-moi un baron de ma terre, qui puisse porter à Marsile mon message. » Roland dit : « Ce sera Ganelon, mon parâtre. » Les Français disent : « Certes il est homme à le faire ; lui écarté, vous n'enverrez pas un plus sage. » Et le comte Ganelon en fut pénétré d'angoisse. De son col il rejette ses grandes peaux de martre ; il reste en son bliaut de soie. Il a les yeux vairs, le visage très fier ; son corps est noble, sa poitrine large : il est si beau que tous ses pairs le contemplent. Il dit à Roland : « Fou ! Pourquoi ta frénésie ? On le sait bien que je suis ton parâtre et voici

Ço set hom ben que jo sui tis parastres,
Si as juget qu'a Marsiliun en alge.
Se Deus ço dunet que jo de la repaire,
Jo t'en muvra un si grant contraire
Ki durerat a trestut tun edage. »
Respunt Rollant : « Orgoill oi e folage.
Ço set hom ben n'ai cure de manace.
Mai saives hom il deit faire message :
Si li reis voelt, prez sui por vus le face ! » AOI.

XXI

GUENES respunt : « Pur mei n'iras tu mie !
Tu n'ies mes hom ne jo ne sui tis sire.
Carles comandet que face sun servise :
En Sarraguce en irai a Marsilie.
Einz i frai un poi de legerie
Que jo n'esclair ceste meie grant ire. »
Quant l'ot Rollant, si cumençat a rire. AOI.

XXII

QUANT ço veit Guenes qu'ore s'en rit Rollant,
Dunc ad tel doel pur poi d'ire ne fent ;
A ben petit que il ne pert le sens,
E dit al cunte : « Jo ne vus aim nient :
Sur mei avez turnet fals jugement.
Dreiz emperere, veiz me ci en present :
Ademplir voeill vostre comandement.

XXIII

EN Sarraguce sai ben qu'aler m'estoet. AOI.
Hom ki la vait repairer ne s'en poet.

que tu m'as marqué pour aller vers Marsile. Si Dieu donne que je revienne de là-bas, je te ferai tel dommage qui durera aussi longtemps que tu vivras ! » Roland répond : « Ce sont propos d'orgueil et de folie. On le sait bien, je n'ai cure d'une menace ; mais pour un message il faut un homme de sens ; si le roi veut, je suis prêt : je le ferai à votre place. »

XXI

GANELON répond : « Tu n'iras pas à ma place ! Tu n'es pas mon vassal, je ne suis pas ton seigneur. Charles commande que je fasse son service : j'irai à Saragosse, vers Marsile ; mais avant que j'apaise ce grand courroux où tu me vois, j'aurai joué quelque jeu de ma façon. » Quand Roland l'entend, il se prend à rire.

XXII

QUAND Ganelon voit que Roland s'en rit, il en a si grand deuil qu'il pense éclater de courroux ; peu s'en faut qu'il ne perde le sens. Et il dit au comte : « Je ne vous aime pas, vous qui avez fait tourner sur moi cet injuste choix. Droit empereur, me voici devant vous : je veux accomplir votre commandement.

XXIII

J'IRAI à Saragosse ! Il le faut, je le sais bien. Qui va là-bas n'en peut revenir. Sur toutes

Ensur que tut si ai jo vostre soer,
Sin ai un filz, ja plus bels n'en estoet.
Ço est Baldewin, » ço dit, « ki ert prozdoem.
A lui lais jo mes honurs e mes fieus.
[297] Guadez le ben, ja nel verrai des oilz. »
Carles respunt : « Tro avez tendre coer.
[300] Puis quel comant, aler vus en estoet. »

XXIV

Ço dist li reis : « Guenes, venez avant, AOI.
Si recevez le bastun e lu guant.
[281] Oït l'avez, sur vos le jugent Franc.
— Sire, » dist Guenes, « ço ad tut fait Rollant !
Ne l'amerai a trestut mun vivant,
Ne Oliver, por ço qu'il est si cumpainz,
Li duze per, por ço qu'il l'aiment tant.
[286] Desfi les en, sire, vostre veiant. »
Ço dist li reis : « Trop avez mal talant.
Or irez vos certes, quant jol cumant.
— Jo i puis aler, mais n'i avrai guarant. AOI.
Nu l'out Basilies ne sis freres Basant. »
[291]

XXV

Li empereres li tent sun guant, le destre ;
Mais li quens Guenes iloec ne volsist estre :
Quant le dut prendre, si li caït a tere.
Dient Franceis : « Deus, que purrat ço estre ?
De cest message nos avendrat grant perte.
— Seignurs, » dist Guenes, « vos en orrez noveles ! »

choses, rappelez-vous que j'ai pour femme votre sœur. J'ai d'elle un fils, le plus beau qui soit. C'est Baudoin, dit-il, qui sera un preux. C'est à lui que je lègue mes terres et mes fiefs. Prenez-le bien sous votre garde, je ne le reverrai de mes yeux. » Charles répond : « Vous avez le cœur trop tendre. Puisque je le commande, il vous faut aller. »

XXIV

Le roi dit : « Ganelon, approchez et recevez le bâton et le gant. Vous l'avez bien entendu : les Francs vous ont choisi. — Sire, » dit Ganelon, « c'est Roland qui a tout fait ! Je ne l'aimerai de ma vie, ni Olivier, parce qu'il est son compagnon, ni les pairs, parce qu'ils l'aiment tant. Je les défie, sire, sous votre regard ! » Le roi dit : « Vous avez trop de courroux. Vous irez certes, puisque je le commande. — J'y puis aller, mais sans nulle sauvegarde, tout comme Basille et son frère Basant. »

XXV

L'EMPEREUR lui tend son gant, celui de sa main droite. Mais le comte Ganelon eût voulu n'être pas là. Quand il pensa le prendre, le gant tomba par terre. Les Français disent : « Dieu ! quel signe est-ce là ? De ce message nous viendra une grande perte. — Seigneurs, » dit Ganelon, « vous en entendrez des nouvelles ! »

XXVI

« SIRE, » dist Guenes, « dunez mei le cungied.
Quant aler dei, n'i ai plus que targer. »
Ço dist li reis : « Al Jhesu e al mien ! »
De sa main destre l'ad asols e seignet,
Puis li livrat le bastun e le bref.

XXVII

GUENES li quens s'en vait a sun ostel,
De guarnemenz se prent a cunreer,
De ses meillors que il pout recuvrer :
Esperuns d'or ad en ses piez fermez,
Ceint Murglies, s'espee, a sun costed ;
En Tachebrun, sun destrer, est munted ;
L'estreu li tint sun uncle Guinemer.
La veïsez tant chevaler plorer,
Ki tuit li dient : « Tant mare fustes ber !
En la cort al rei mult i avez ested,
Noble vassal vos i solt hom clamer.
Ki ço jugat que doüsez aler
Par Charlemagne n'ert guariz ne tensez.
Li quens Rollant nel se doüst penser,
Que estrait estes de mult grant parented. »
Enprès li dient : « Sire, car nos menez ! »
Ço respunt Guenes : « Ne placet Damnedeu !
Mielz est que sul moerge que tant bon chevaler.
En dulce France, seignurs, vos en irez :
De meie part ma muiller saluez,
E Pinabel, mun ami e mun per,

XXVI

« SIRE, » dit Ganelon, donnez-moi votre congé. Puisqu'il me faut aller, je n'ai que faire de plus m'attarder. » Et le roi dit : « Allez, par le congé de Jésus et par le mien ! » De sa dextre il l'a absous et signé du signe de la croix. Puis il lui délivra le bâton et le bref.

XXVII

LE comte Ganelon s'en va à son campement. Il se pare des équipements les meilleurs qu'il peut trouver. A ses pieds il a fixé des éperons d'or, il ceint à ses flancs Murgleis, son épée. Sur Tachebrun, son destrier, il monte ; son oncle, Guinemer, lui a tenu l'étrier. Là vous eussiez vu tant de chevaliers pleurer, qui tous lui disent : « C'est grand'pitié de votre prouesse ! En la cour du roi vous fûtes un long temps, et l'on vous y tenait pour un noble vassal. Qui vous marqua pour aller là-bas, Charles lui-même ne pourra le protéger ni le sauver. Non, le comte Roland n'eût pas dû songer à vous : vous êtes issu d'un trop grand lignage. » Puis ils lui disent : « Sire, emmenez-nous ! » Ganelon répond : « Ne plaise au Seigneur Dieu ! Mieux vaut que je meure seul et que vivent tant de bons chevaliers. En douce France, seigneurs, vous rentrerez. De ma part saluez ma femme, et Pinabel, mon ami et mon pair, et Baudoin, mon fils... Donnez-lui votre aide et le

E Baldewin, mun filz que vos savez ;
E lui aidez e pur seignur le tenez. »
Entret en sa veie, si s'est achiminez. AOI.

XXVIII

GUENES chevalchet suz une olive halte,
Asemblet s'est as sarrazins messages,
Mais Blancandrins ki envers lu s'atarget ;
Par grant saveir parolet li uns a l'altre.
Dist Blancandrins : « Merveilus hom est Charles,
Ki cunquist Puille e trestute Calabre !
Vers Engletere passat il la mer salse,
Ad oes seint Perre en cunquist le chevage :
Que nus requert ça en la nostre marche ? »
Guenes respunt : « Itels est sis curages.
Jamais n'ert hume ki encuntre lui vaille. » AOI.

XXIX

DIST Blancandrins : « Francs sunt mult gentilz hom
Mult grant mal funt e cil duc e cil cunte
A lur seignur, ki tel cunseill li dunent :
Lui e altrui travaillent e cunfundent. »
Guenes respunt : « Jo ne sai veirs nul hume,
Ne mès Rollant, ki uncore en avrat hunte.
Er matin sedeit li emperere suz l'umbre,
Vint i ses niés, out vestue sa brunie,
E out predet dejuste Carcasonie ;
En sa main tint une vermeille pume :
Tenez, bel sire, dist Rollant a sun uncle,
De trestuz reis vos present les curunes.

tenez pour votre seigneur. » Il entre en sa route et s'achemine.

XXVIII

GANELON chevauche sous de hauts oliviers. Il a rejoint les messagers sarrasins et Blancandrin, qui s'attarde avec lui. Tous deux conversent par grande ruse. Blancandrin dit : « C'est un homme merveilleux que Charles ! Il a conquis la Pouille et toute la Calabre ; il a passé la mer salée et gagné à saint Pierre le tribut de l'Angleterre : que vient-il encore chercher ici, dans notre pays ? » Ganelon répond : « Tel est son plaisir. Jamais homme ne le vaudra. »

XXIX

BLANCANDRIN dit : « Les Francs sont gens très nobles. Mais ils font grand mal à leur seigneur, ces ducs et ces comtes qui le conseillent comme ils font : ils l'épuisent et le perdent, lui et d'autres avec lui. » Ganelon répond : « Ce n'est vrai, que je sache, de personne, sinon de Roland, lequel, un jour, en pâtira. L'autre matin, l'empereur était assis à l'ombre. Survint son neveu, la brogne endossée, qui des abords de Carcasoine ramenait du butin. A la main il tenait une pomme vermeille : « Prenez, beau sire, dit-il à son oncle : de tous les rois je vous donne en présent les couronnes. »

Li soens orgoilz le devreit ben cunfundre,
Kar chascun jur de mort s'abandunet.
Seit ki l'ociet, tute pais puis avriumes. » AOI.

XXX

DIST Blancandrins : « Mult est pesmes Rollant,
Ki tute gent voelt faire recreant
E tutes teres met en chalengement !
Par quele gent quiet il espleiter tant ? »
Guenes respunt : « Par la franceise gent.
Il l'aiment tant ne li faldrunt nient ;
Or e argent lur met tant en present,
Muls e destrers e palies e guarnemenz ;
L'emperere meïsmes ad tut a sun talent ;
Cunquerrat li les teres d'ici qu'en Orient. » AOI.

XXXI

TANT chevalcherent Guenes e Blancandrins
Que l'un a l'altre la sue feit plevit
Que il querreient que Rollant fust ocis.
Tant chevalcherent e veies e chemins
Qu'en Sarraguce descendent suz un if.
Un faldestoet out suz l'umbre d'un pin ;
Envolupet fut d'un palie alexandrin :
La fut li reis ki tute Espaigne tint ;
Tut entur lui vint milie Sarrazins,
N'i ad celoi ki mot sunt ne mot tint,
Pur les nuveles qu'il vuldreient oïr.
Atant as vos Guenes e Blanchandrins.

Son orgueil est bien fait pour le perdre, car chaque jour il s'abandonne à la mort. Vienne qui le tue : nous aurions paix plénière ! »

XXX

BLANCANDRIN dit : « Roland est bien digne de haine, qui veut réduire à merci toute nation et qui prétend sur toutes les terres. Pour tant faire, sur qui donc compte-t-il ? » Ganelon répond : « Sur les Français ! Ils l'aiment tant qu'ils ne lui feront jamais faute. Il leur donne à profusion or et argent, mulets et destriers, draps de soie, armures. A l'empereur même il donne tout ce qu'il veut [?] : il lui conquerra les terres d'ici jusqu'en Orient. »

XXXI

TANT chevauchèrent Ganelon et Blancandrin qu'ils ont échangé sur leur foi une promesse : ils chercheront comment faire tuer Roland. Tant chevauchèrent-ils par voies et par chemins qu'à Saragosse ils mettent pied à terre, sous un if. A l'ombre d'un pin un trône était dressé, enveloppé de soie d'Alexandrie. Là est le roi qui tient toute l'Espagne. Autour de lui vingt mille Sarrasins. Pas un qui sonne mot, pour les nouvelles qu'ils voudraient ouïr. Voici que viennent Ganelon et Blancandrin.

XXXII

BLANCANDRINS vint devant Marsiliun,
Par le puign tint le cunte Guenelun,
E dist al rei : « Salvez seiez de Mahum
E d'Apollin, qui seintes leis tenuns !
Vostre message fesime a Charlun.
Ambes ses mains en levat cuntremunt,
Loat sun Deu, ne fist altre respuns.
Ci vos enveiet un sun noble barun
Ki est de France, si est mult riches hom :
Par lui orrez si avrez pais u nun. »
Respunt Marsilie : « Or diet, nus l'orrum ! » AOI.

XXXIII

MAIS li quens Guenes se fut ben purpenset.
Par grant saver cumencet a parler
Cume celui ki ben faire le set,
E dist al rei : « Salvez seiez de Deu,
Li glorius, qui devum aürer !
Iço vus mandet Carlemagnes li ber,
Que recevez seinte chrestientet ;
Demi Espaigne vos voelt en fiu duner.
Se cest' acorde ne vulez otrier,
Pris e liez serez par poested ;
Al siege ad Ais en serez amenet,
Par jugement serez iloec finet ;
La murrez vus a hunte e a viltet. »
Li reis Marsilies en fut mult esfreed.
Un algier tint, ki d'or fut enpenet ;
Ferir l'en volt, se n'en fust desturnet. AOI.



XXXII

BLANCANDRIN est venu devant Marsile ; il tient par le poing le comte Ganelon. Il dit au roi : « Salut, au nom de Mahomet et d'Apollin, de qui nous gardons les saintes lois ! Nous avons fait votre message à Charles. Vers le ciel il éleva ses deux mains, loua son Dieu, ne fit autre réponse. Il vous envoie, le voici, un sien noble baron, qui est de France et très haut homme. Par lui vous apprendrez si vous aurez la paix ou non. » Marsile répond : « Qu'il parle, nous l'entendrons ! »

XXXIII

OR le comte Ganelon y avait fort songé. Par grand art il commence, en homme qui sait parler bien. Il dit au roi : « Salut, au nom de Dieu, le Glorieux, que nous devons adorer ! Voici ce que vous mande Charlemagne, le preux : recevez la sainte loi chrétienne, il veut vous donner la moitié de l'Espagne en fief. Si vous ne voulez pas accepter cet accord, vous serez pris et lié de vive force ; à la cité d'Aix vous serez emmené ; là, par jugement, finira votre vie : vous mourrez de mort honteuse et vile. » Le roi Marsile a frémi. Il tenait un dard, empenné d'or. Il veut frapper, mais on l'a retenu.

XXXIV

LI reis Marsilies ad la culur muee,
De sun algeir ad la hanste crollee.
Quant le vit Guenes, mist la main a l'espee,
Cuntre dous deie l'ad del furrel getee,
Si li ad dit : « Mult estes bele e clere !
Tant vus avrai en curt a rei portee !
Ja nel dirat de France li emperere
Que suls i moerge en l'estrange cuntree,
Einz vos avrunt li meillor cumperee ! »
Dient paien : «Desfaimes la mellee ! »

XXXV

TANT li preierent li meillor Sarrazin
Qu'el faldestoed s'es Marsilies asis.
Dist l'algalifes : « Mal nos avez baillit,
Que li Franceis asmastes a ferir.
Vos doüssez esculter e oïr.
— Sire, » dist Guenes, « mei l'avent a suffrir.
Jo ne lerreie, por tut l'or que Deus fist
Ne por tut l'aveir ki seit en cest païs,
Que jo ne li die, se tant ai de leisir,
Que Charles li mandet, li reis poesteïfs,
Par mei li mandet sun mortel enemi. »
Afublez est d'un mantel sabelin,
Ki fut cuvert d'un palie alexandrin :
Getet le a tere, sil receit Blancandrin :
Mais de s'espee ne volt mie guerpir ;
En sun puign destre par l'orie punt la tint.
Dient paien : « Noble baron ad ci ! » AOI.



XXXIV

LE roi Marsile a changé de couleur. Il darde son javelot. Quand Ganelon le voit, il met la main à son épée. Il l'a tirée du fourreau la longueur de deux doigts. Il lui dlt : « Vous êtes très belle et claire. Si longtemps en cour royale je vous aurai portée ! Il n'aura point sujet, l'empereur de France, de dire que je suis mort, seul en la terre étrangère, sans que les plus vaillants vous aient achetée à votre prix. » Les païens disent : « Empêchons la mêlée ! »

XXXV

TANT l'ont prié les meilleurs Sarrasins que sur son trône Marsile s'est rassis. L'Algalife dit : « Vous nous mettiez en un mauvais pas, quand vous vouliez frapper le Français : vous le deviez écouter et entendre. — Sire », dit Ganelon, « ce sont choses qu'il convient que j'endure. Mais je ne laisserais pas, pour tout l'or que fit Dieu, ni pour toutes les richesses qui sont en ce pays, de lui dire, si j'en ai le loisir, ce que Charles, le roi puissant, lui mande, lui mande par moi, comme à son mortel ennemi. » Il portait un manteau de zibeline, recouvert de soie d'Alexandrie. Il le rejette, et Blancandrin le reçoit ; mais son épée, il n'a garde de la lâcher. En son poing droit, par le pommeau doré, il la tient. Les païens disent : « C'est un noble baron ! »

XXXVI

ENVERS le rei s'est Guenes aproismet,
Si li ad dit : « A tort vos curuciez,
Quar ço vos mandet Carles, ki France tient,
Que recevez la lei de chrestiens ;
Demi Espaigne vus durat il en fiet,
L'altre meitet avrat Rollant, sis niés :
Mult orguillos parçuner i avrez !
Si ceste acorde ne volez otrier,
En Sarraguce vus vendrat aseger.
Par poestet serez pris e liez ;
Menet serez dreit ad Ais le siet.
Vus n'i avrez palefreid ne destrer,
Ne mul ne mule que puissez chevalcher ;
Getet serez sur un malvais sumer.
Par jugement iloec perdrez le chef.
Nostre emperere vus enveiet cėst bref. »
El destre poign al paien l'ad livret.

XXXVII

MARSILIES fut esculurez de l'ire,
Freint le seel, getet en ad la cire,
Guardet al bref, vit la raisun escrite :
« Carle me mandet, ki France ad en baillie,
Que me remembre de la dolur e de l'ire,
Ço est de Basan e de sun frere Basilie
Dunt pris les chefs as puis de Haltoïe ;
Se de mun cors voeil aquiter la vie,
Dunc li envei mun uncle l'algalife ;
Altrement ne m'amerat il mie. »

XXXVI

GANELON s'est avancé vers le roi. Il lui dit : « Vous vous irritez à tort, puisque Charles, qui règne sur la France, vous mande ceci : recevez la loi des chrétiens, il vous donnera en fief la moitié de l'Espagne. L'autre moitié, Roland l'aura, son neveu : vous partagerez avec un très orgueilleux voisin. Si vous ne voulez pas accepter cet accord, le roi viendra vous assiéger dans Saragosse : de vive force vous serez pris et lié : vous serez mené droit à la cité d'Aix ; vous n'aurez pour la route palefroi ni destrier, mulet ni mule, que vous puissiez chevaucher ; vous serez jeté sur une mauvaise bête de somme ; là, par jugement, vous aurez la tête tranchée. Notre empereur vous envoie ce bref. » Il l'a remis au païen, dans sa main droite.

XXXVII

MARSILE a blêmi de courroux. Il rompt le sceau, en jette la cire, regarde le bref, voit ce qui est écrit : « Charles me mande, le roi qui tient la France en sa baillie, qu'il me souvienne de sa douleur et de sa colère pour Basan et son frère Basille de qui j'ai pris les têtes aux monts de Haltoïe ; si je veux racheter ma vie, que je lui envoie mon oncle l'Algalife ; sans quoi, jamais il ne m'aimera. » Alors le fils de Marsile prit la parole. Il dit au roi : « Ganelon a parlé en fou.

Après parlat ses filz envers Marsilies
E dist al rei : « Guenes ad dit folie.
Tant ad erret nen est dreiz que plus vivet.
Livrez le mei, jo en ferai la justise. »
Quant l'oït Guenes, l'espee en ad branlie ;
Vait s'apuier suz le pin a la tige.

XXXVIII

ENZ el verger s'en est alez li reis,
Ses meillors humes en meinet ensembl'od sei,
E Blancandrins i vint, al canud peil,
E Jurfaret, ki est ses filz e ses heirs,
E l'algalifes, sun uncle e sis fedeilz.
Dist Blancandrins : « Apelez le Franceis :
De nostre prod m'ad plevie sa feid. »
Ço dist li reis : « E vos l'i ameneiz. »
Guenelun prist par la main destre ad deiz,
Enz el verger l'en meinet josqu'al rei.
La purparolent la traïsun seinz dreit. AOI.

XXXIX

« BEL sire Guenes, » ço li ad dit Marsilie,
« Jo vos ai fait alques de legerie,
Quant por ferir vus demustrai grant ire.
Guaz vos en dreit par cez pels sabelines,
Melz en valt l'or que ne funt cinc cenz livres :
Einz demain noit en iert bele l'amendise. »
Guenes respunt : « Jo nel desotrei mie.
Deus, se lui plaist, a bien le vos mercie » ! AOI.

Il en a trop fait : il n'a plus droit à vivre. Livrez-le moi, je ferai justice. » Quand Ganelon l'entend, il brandit son épée, va sous le pin, s'adosse au tronc.

XXXVIII

MARSILE s'est retiré dans le verger. Il a emmené avec lui ses meilleurs vassaux. Et Blancandrin y vint, au poil chenu, et Jurfaret, qui est son fils et son héritier, et l'Algalife, son oncle et son fidèle. Blancandrin dit : « Appelez le Français : il nous servira, il me l'a juré sur sa foi. » Le roi dit : « Amenez-le-donc. » Et Blancandrin l'a pris par la main droite et le conduit par le verger jusqu'au roi. Là ils débattent la laide trahison.

XXXIX

« BEAU sire Ganelon, » lui dit Marsile, « je vous ai traité un peu légèrement quand, en ma colère, je faillis vous frapper. Je vous le gage par ces peaux de martre zibeline, dont l'or vaut plus de cinq cents livres : avant demain soir je vous aurai payé une belle amende. » Ganelon répond : « Je ne refuse pas. Que Dieu, s'il lui plaît, vous en récompense ! »

XL

ÇO dist Marsilies : « Guenes, par veir sacez,
En talant ai que mult vos voeill amer.
De Carlemagne vos voeill oïr parler.
Il est mult vielz, si ad sun tens uset ;
Men escient dous cenz anz ad passet.
Par tantes teres ad sun cors demened,
Tanz colps ad pris sur sun escut bucler,
Tanz riches reis cunduiz a mendisted :
Quant ert il mais recreanz d'osteier ? »
Guenes respunt : « Carles n'est mie tels.
N'est hom kil veit e conuistre le set
Que ço ne diet que l'emperere est ber.
Tant nel vos sai ne preiser ne loer
Que plus n'i ad d'onur e de bontet.
Sa grant valor, kil purreit acunter ?
De tel barnage l'ad Deus enluminet
Meilz voelt murir que guerpir sun barnet. »

XLI

DIST li paiens : « Mult me puis merveiller
De Carlemagne, ki est canuz e vielz !
Men escientre dous cenz anz ad e mielz.
Par tantes teres ad sun cors traveillet,
Tanz cols ad pris de lances e d'espiez,
Tanz riches reis cunduiz a mendistiet :
Quant ert il mais recreanz d'osteier ?
— Ço n'iert, » dist Guenes, « tant cum vivet sis niés :
N'at tel vassal suz la cape del ciel.
Mult par est proz sis cumpainz, Oliver ;

XL

MARSILE dit : « Ganelon, sachez-le, en vérité, j'ai à cœur de beaucoup vous aimer. Je veux vous entendre parler de Charlemagne. Il est très vieux, il a usé son temps ; à mon escient il a deux cents ans passés. Il a par tant de terres mené son corps, il a sur son bouclier pris tant de coups, il a réduit tant de riches rois à mendier : quand sera-t-il las de guerroyer ? » Ganelon répond : « Charles n'est pas celui que vous pensez. Nul homme ne le voit et n'apprend à le connaître qui ne dise : L'empereur est un preux. Je ne saurais le louer et le vanter assez : il y a plus d'honneur en lui et plus de vertus que n'en diraient mes paroles. Sa grande valeur, qui pourrait la décrire ? Dieu fait rayonner de lui tant de noblesse ! Il aimerait mieux la mort que de faillir à ses barons. »

XLI

LE païen dit : « Je m'émerveille, et j'en ai bien sujet. Charlemagne est vieux et chenu ; à mon escient il a deux cents ans et mieux ; par tant de terres il a mené son corps à la peine, il a pris tant de coups de lances et d'épieux, il a réduit à mendier tant de riches rois : quand sera-t-il recru de mener ses guerres ? — Jamais, » dit Ganelon, « tant que vivra son neveu. Il n'y a si vaillant que Roland sous la chape du ciel. Et c'est un preux aussi qu'Olivier, son compagnon. Et les

Les .XII. pers, que Carles ad tant chers,
Funt les enguardes a .XX. milie chevalers.
Soürs est Carles, que nuls home ne crent. » AOI.

XLII

DIST li Sarrazins : « Merveille en ai grant
De Carlemagne, ki est canuz e blancs !
Mien escientre plus ad de .II.C. anz.
Par tantes teres est alet cunquerant,
Tanz colps ad pris de bons espiez trenchanz,
Tanz riches reis morz e vencuz en champ :
Quant ier il mais d'osteier recreant ?
— Ço n'iert, » dist Guenes, « tant cum vivet Rollant :
N'ad tel vassal d'ici qu'en Orient.
Mult par est proz Oliver, sis cumpainz ;
Li .XII. per, que Carles aimet tant,
Funt les enguardes a .XX. milie de Francs.
Soürs est Carles, ne crent hume vivant. » AOI.

XLIII

« BEL sire Guenes, » dist Marsilies li reis,
« Jo ai tel gent, plus bele ne verreiz ;
Quatre cenz milie chevalers puis aveir.
Puis m'en cumbatre a Carle e a Franceis ? »
Guenes respunt : « Ne vus a ceste feiz !
De voz paiens mult grant perte i avreiz.
Lessez la folie, tenez vos al saveir.
L'empereür tant li dunez aveir
N'i ait Franceis ki tot ne s'en merveilt.
Par .XX. hostages que li enveiereiz
En dulce France s'en repairerat li reis ;

douze pairs, que Charles aime tant, forment son avant-garde avec vingt mille chevaliers. Charles est en sûreté, il ne craint homme qui vive. »

XLII

LE Sarrasin dit : « Je m'émerveille grandement. Charlemagne est chenu et blanc ; à mon escient il a deux cents ans et plus ; par tant de terres il a passé en les conquérant, il a pris tant de coups de bonnes lances tranchantes, il a tué et vaincu en bataille tant de riches rois : quand sera-t-il recru de guerroyer ? — Jamais », dit Ganelon, « tant que Roland vivra. Il n'y a pas si vaillant d'ici jusqu'en Orient. Il est très preux aussi, son compagnon Olivier. Et les douze pairs, que Charles aime tant, forment son avant-garde avec vingt mille Français. Charles est en sûreté ; il ne craint homme vivant. »

XLIII

« BEAU sire Ganelon, » dit le roi Marsile, « j'ai une armée, jamais vous ne verrez plus belle ; j'y puis avoir quatre cent mille chevaliers : puis-je combattre Charles et les Français ? » Ganelon répond : « Pas de si tôt ! Vous y perdriez de vos païens en masse. Laissez la folie ; tenez-vous à la sagesse ! Donnez à l'empereur tant de vos biens qu'il n'y ait Français qui ne s'en émerveille. Pour vingt otages que vous lui enverrez, vers douce France le roi repartira. Derrière lui il laissera son arrière-garde. Son neveu en sera, je crois,

Sa rereguarde lerrat derere sei.
Iert i sis niés, li quens Rollant, ço crei,
E Oliver, li proz e li curteis.
Mort sunt li cunte, se est ki mei en creit.
Carles verrat sun grant orguill cadeir ;
N'avrat talent que ja mais vus guerreit. » AOI.

XLIV

« BEL sire Guenes. . . . .
Cum faitement purrai Rollant ocire ? »
Guenes respont : « Ço vos sai jo ben dire.
Li reis serat as meillors porz de Sizer ;
Sa rereguarde avrat detrés sei mise ;
Iert i sis niés, li quens Rollant, li riches,
E Oliver, en qui il tant se fiet.
.XX. milie Francs unt en lur cumpaignie.
De voz paiens lur enveiez .C. milie :
Une bataille lur i rendent cil primes ;
La gent de France iert blecee e blesmie ;
Nel di por ço, des voz iert la martirie.
Altre bataille lur livrez de meïsme :
De quel que seit Rollant n'estoerdrat mie.
Dunc avrez faite gente chevalerie ;
N'avrez mais guere en tute vostre vie. AOI.

XLV

CHI purreit faire que Rollant i fust mort,
Dunc perdreit Carles le destre braz del cors,
Si remeindreient les merveilluses oz ;
N'asemblereit jamais Carles si grant esforz ;

le comte Roland, et aussi Olivier, le preux et le courtois : ils sont morts, les deux comtes, si je trouve qui m'écoute. Charles verra son grand orgueil choir ; l'envie lui passera de jamais guerroyer contre vous. »

XLIV

« BEAU sire Ganelon, [...] comment pourrai-je faire périr Roland ? » Ganelon répond : « Je sais bien vous le dire. Le roi viendra aux meilleurs Ports de Cize : derrière lui il aura laissé son arrière-garde. Son neveu en sera, le puissant comte Roland, et Olivier, en qui tant il se fie, et en leur compagnie vingt mille Français. De vos païens envoyez-leur cent mille, et qu'ils leur livrent une première bataille. La gent de France y sera meurtrie et mise à mal, et il y aura aussi, je ne dis pas, grande tuerie des vôtres. Mais livrez-leur de même une seconde bataille : qu'il tombe dans l'une ou dans l'autre, Roland n'échappera pas. Alors vous aurez accompli une belle chevalerie, et de toute votre vie vous n'aurez plus la guerre.

XLV

QUI pourrait faire que Roland y fût tué, Charles perdrait le bras droit de son corps. C'en serait fait des armées merveilleuses. Charles n'assemblerait plus de si grandes levées : la Terre

Tere Major remeindreit en repos. »
Quan l'ot Marsilie, si l'ad baiset el col,
Puis si cumencet a venir ses tresors. AOI.

XLVI

Ço dist Marsilies : « Qu'en parlereient . . .
Cunseill n'est proz dunt hume . . . . . .
La traïsun me jurrez de Rollant.
Ço respunt Guenes : « Issi seit cum vos plaist ! »
Sur les reliques de s'espee Murgleis
La traïsun jurat e si s'en est forsfait. AOI.

XLVII

Un faldestoed i out d'un olifant.
Marsilies fait porter un livre avant :
La lei i fut Mahum e Tervagan.
Ço ad juret li Sarrazins espans,
Se en rereguarde troevet le cors Rollant,
Cumbatrat sei a trestute sa gent
E, se il poet, murrat i veirement.
Guenes respunt : « Ben seit vostre comant ! » AOI.

XLVIII

Atant i vint uns paiens, Valdabruns.
Icil en vait al rei Marsiliun.
Cler en riant l'ad dit a Guenelun :
« Tenez m'espee, meillur n'en at nuls hom ;
Entre les helz ad plus de mil manguns.
Par amistiez, bel sire, la vos duins

des Aïeux resterait en repos ! » Quand Marsile l'entend, il l'a baisé au cou ; puis.... (?)

XLVI

MARSILE dit : « [...] Un accord ne vaut guère, si [.....] Vous me jurerez de trahir Roland. » Ganelon répond : « Qu'il en soit comme il vous plaît ! » Sur les reliques de son épée Murgleis, il jura la trahison ; et voici qu'il a forfait.

XLVII

IL y avait là un siège, tout d'ivoire. Marsile fait apporter un livre : la loi de Mahomet et de Tervagan y est écrite. Il jure, le Sarrasin d'Espagne, que, s'il trouve Roland à l'arrière-garde, il combattra avec toute sa gent, et, s'il peut, Roland mourra là. Ganelon répond : « Puisse votre volonté s'accomplir ! »

XLVIII

ALORS vint un païen, Valdabron. Il s'approche du roi Marsile. En riant clair il dit à Ganelon : « Prenez mon épée, nul n'en a de meilleure ; la garde, à elle seule, vaut plus de mille mangons. Par amitié, beau sire, je vous la donne, et vous nous aiderez en sorte que nous puis-

Que nos aidez de Rollant le barun,
Qu'en rereguarde trover le poüsum.
— Ben serat fait, » li quens Guenes respunt ;
Puis se baiserent es vis e es mentuns.

XLIX

APRÈS i vint un paien, Climorins.
Cler en riant a Guenelun l'ad dit :
« Tenez mun helme, unches meillor ne vi...,
Si nos aidez de Rollant li marchis,
Par quel mesure le poüssum hunir.
— Ben serat fait, » Guenes respundit ;
Puis se baiserent es buches e es vis. AOI.

L

ATANT i vint la reïne Bramimunde :
« Jo vos aim mult, sire, » dist ele al cunte,
« Car mult vos priset mi sire e tuit si hume.
A vostre femme enveierai dous nusches,
Bien i ad or, matices e jacunces :
Eles valent mielz que tut l'aveir de Rume.
Vostre emperere si bones n'en out unches. »
Il les ad prises, en sa hoese les butet. AOI.

LI

LI reis apelet Malduit, sun tresorer :
« L'aveir Carlun est il apareilliez ? »
E cil respunt : « Oïl, sire, asez bien :
.VII. C. cameilz, d'or e argent cargiez,
E .XX. hostages, des plus gentilz desuz cel. » AOI.

sions trouver à l'arrière-garde le preux Roland. — Ce sera fait, » répond le comte Ganelon. Puis ils se baisèrent au visage et au menton.

XLIX

APRÈS s'en vint un païen, Climorin. En riant clair il dit à Ganelon : « Prenez mon heaume, jamais je ne vis le meilleur [...], et aidez-nous contre le marquis Roland, en telle guise que nous puissions le honnir. — Ce sera fait, » répondit Ganelon. Puis ils se baisèrent sur la bouche et au visage.

L

ALORS s'en vint la reine Bramimonde : « Je vous aime fort, sire, » dit-elle à Ganelon, « car mon seigneur vous prise grandement, et tous ses hommes. A votre femme j'enverrai deux colliers : ils sont tout or, améthystes, hyacinthes ; ils valent plus que toutes les richesses de Rome ; votre empereur jamais n'en eut de si beaux. » Il les a pris, il les boute en son houseau.

LI

LE roi appelle Malduit son trésorier : « Le trésor de Charles est-il apprêté ? — Oui, sire, pour le mieux : sept cents chameaux, d'or et d'argent chargés, et vingt otages, des plus nobles qui soient sous le ciel. »

LII

MARSILIES tint Guenelun par l'espalle,
Si li ad dit : « Mult par ies ber e sage.
Par cele lei que vos tenez plus salve,
Guardez de nos ne turnez le curage.
De mun aveir vos voeill dunner grant masse,
.X. muls cargez del plus fin or d'Arabe ;
Ja mais n'iert an altretel ne vos face.
Tenez les clefs de ceste citet large ;
Le grant aveir en presentez al rei Carles :
Pois me jugez Rollant a rereguarde.
Sel pois trover a port ne a passage,
Liverrai lui une mortel bataille. »
Guenes respunt : « Mei est vis que trop targe ! »
Pois est munted, entret en sun veiage. AOI.

LIII

LI empereres aproismet sun repaire.
Venuz en est a la citet de Galne :
Li quens Rollant, il l'ad e prise e fraite ;
Puis icel jur en fut cent anz deserte.
De Guenelun atent li reis nuveles
E le treüd d'Espaigne, la grant tere.
Par main en l'albe, si cum li jurz esclairet,
Guenes li quens est venuz as herberges. AOI.

LIV

LI empereres est par matin levet ;
Messe e matines ad li reis escultet.
Sur l'erbe verte estut devant sun tref.

LII

MARSILE prit Ganelon par l'épaule. Il lui dit : « Vous êtes très preux et sage. Par cette loi que vous tenez pour la plus sainte, ne retirez plus de nous votre cœur ! Je veux vous donner de mes richesses en masse, dix mulets chargés de l'or le plus fin d'Arabie ; il ne passera pas d'année que je ne vous en fasse autant. Tenez, voici les clés de cette large cité ; ses grands trésors, présentez-les au roi Charles ; puis faites-moi mettre Roland à l'arrière-garde. Si je le puis trouver en quelque port ou passage, je lui livrerai une bataille à mort. » Ganelon répond : « Je m'attarde trop, je crois. » Il monte à cheval, entre en sa route.

LIII

L'EMPEREUR regagne ses quartiers. Il est venu à la cité de Galne : le comte Roland l'avait prise et détruite ; de ce jour elle resta cent ans déserte. Le roi attend des nouvelles de Ganelon et le tribut d'Espagne, la grand'terre. A l'aube, comme le jour se lève, Ganelon le comte arrive au camp.

LIV

L'EMPEREUR s'est tôt levé. Il a écouté messe et matines. Devant sa tente, il se tient debout sur l'herbe verte. Roland est là, et Olivier

Rollant i fut e Oliver li ber,
Neimes li dux e des altres asez.
Guenes i vint, li fels, li parjurez.
Par grant veisdie cumencet a parler
E dist al rei : « Salvez seiez de Deu !
De Sarraguce ci vos aport les clefs ;
Mult grant aveir vos en faz amener
E .XX. hostages, faites les ben guarder,
E si vos mandet reis Marsilies li ber
De l'algalifes nel devez pas blasmer,
Kar a mes oilz vi .IIII. C. milie armez,
Halbers vestuz, alquanz healmes fermez,
Ceintes espees as punz d'or neielez,
Ki l'en cunduistrent tresqu'en la mer :
De Marcilie s'en fuient por la chrestientet
Que il ne voelent ne tenir ne guarder.
Einz qu'il oüssent .IIII. liues siglet,
Sis aquillit e tempeste e ored :
La sunt neiez, jamais nes en verrez ;
Se il fust vis, jo l'oüsse amenet.
Del rei paien, sire, par veir creez
Ja ne verrez cest premer meis passet
Qu'il vos sivrat en France le regnet,
Si recevrat la lei que vos tenez,
Jointes ses mains iert vostre comandet ;
De vos tendrat Espaigne le regnet. »
Ço dist li reis : « Graciet en seit Deus !
Ben l'avez fait ; mult grant prod i avrez. »
Par mi cel ost funt mil grailles suner.
Franc desherbergent, funt lur sumers trosser,
Vers dulce France tuit sunt achiminez. AOI.

le preux, Naimes le duc, et beaucoup des autres. Arrive Ganelon, le félon, le parjure. Avec toute sa ruse il se met à parler : « Salut de par Dieu ! » dit-il au roi. « De Saragosse je vous apporte les clés, les voici ; et voici un grand trésor que je vous amène, et vingt otages : faites-les mettre sous bonne garde. Et le roi Marsile, le vaillant, vous mande que, s'il ne vous livre pas l'Algalife, vous ne l'en devez pas blâmer, car de mes yeux j'ai vu quatre cent mille hommes en armes, revêtus du haubert, beaucoup portant lacé le heaume et ceints de leurs épées aux pommeaux d'or niellé, qui ont accompagné l'Algalife jusque sur la mer. Il fuyaient Marsile, à cause de la loi chrétienne, qu'ils ne voulaient pas recevoir et garder. Ils n'avaient pas cinglé à quatre lieues au large, quand la tempête et l'orage les saisirent : ils furent noyés, jamais vous n'en verrez un seul. Si l'Algalife était en vie, je vous l'eusse amené. Quant au roi païen, sire, tenez pour vrai que vous ne verrez point ce premier mois passer sans qu'il vous suive au royaume de France : il recevra la loi que vous gardez ; à mains jointes, il deviendra votre homme ; c'est de vous qu'il tiendra le royaume d'Espagne. » Le roi dit : « Que Dieu soit remercié ! Vous m'avez bien servi, vous en aurez grande récompense. » Par l'armée on fait sonner mille clairons. Les Francs lèvent le camp, troussent les bêtes de somme. Vers douce France tous s'acheminent.

LV

CARLES li magnes ad Espaigne guastede,
Les castels pris, les citez violees.
Ço dit li reis que sa guere out finee.
Vers dulce France chevalchet l'emperere...
. . . .
Li quens Rollant ad l'enseigne fermee,
En sum un tertre cuntre le ciel levee.
Franc se herbergent par tute la cuntree.
Paien chevalchent par cez greignurs valees,
Halbercs vestuz e trés bien. . . . . .
Healmes lacez e ceintes lur espees,
Escuz as cols e lances adubees.
En un bruill par sum les puis remestrent.
.IIII. C. milie atendent l'ajurnee.
Deus ! quel dulur que li Franceis nel sevent ! AOI.

LVI

TRESVAIT le jur, la noit est aserie.
Carles se dort, li empereres riches.
Sunjat qu'il eret as greignurs porz de Sizer,
Entre ses poinz teneit sa hanste fraisnine.
Guenes li quens l'ad sur lui saisie.
Par tel aïr l'at estrussee e brandie
Qu'envers le cel en volent les escicles.
Carles se dort, qu'il ne s'esveillet mie.

LVII

APRÈS iceste altre avisiun sunjat :
Qu'il ert en France, a sa capele, ad Ais.



LV

CHARLEMAGNE a ravagé l'Espagne, pris les châteaux, violé les cités. Sa guerre, dit-il, est achevée. Vers douce France l'empereur chevauche. [Au soir...] le comte Roland attache à sa lance le gonfanon ; du haut d'un tertre, il l'élève vers le ciel : à ce signe, les Francs dressent leurs campements par toute la contrée. Or, par les larges vallées, les païens chevauchent, le haubert endossé, [.....] le heaume lacé, l'épée ceinte, l'écu au col, la lance appareillée. Dans une forêt, au sommet des monts, ils ont fait halte. Ils sont quatre cent mille, qui attendent l'aube. Dieu ! quelle douleur que les Français ne le sachent pas !

LVI

LE jour s'en va, la nuit s'est faite noire. Charles dort, l'empereur puissant. Il eut un songe : il était aux plus grands ports de Cize ; entre ses poings il tenait sa lance de frêne. Ganelon le comte l'a saisie ; si rudement il la secoue que vers le ciel en volent des éclisses. Charles dort ; il ne s'éveille pas.

LVII

APRÈS cette vision, une autre lui vint. Il songea qu'il était en France, en sa chapelle,

El destre braz li morst uns uers si mals.
Devers Ardene vit venir uns leuparz,
Sun cors demenie mult fierement asalt.
D'enz de sale uns veltres avalat,
Que vint a Carles lé galops e les salz.
La destre oreille al premer uer trenchat,
Ireement se cumbat al lepart.
Dient Franceis que grant bataille i ad ;
Il ne sevent liquels d'els la veintrat.
Carles se dort, mie ne s'esveillat. AOI.

LVIII

TRESVAIT la noit e apert la clere albe.
Par mi cel host. . . . .
Li empereres mult fierement chevalchet.
« Seignurs barons, » dist li emperere Carles,
« Veez les porz e les destreiz passages !
Kar me jugez ki ert en la rereguarde. »
Guenes respunt : « Rollant, cist miens fillastre :
N'avez baron de si grant vasselage. »
Quant l'ot li reis, fierement le reguardet,
Si li ad dit : « Vos estes vifs diables.
El cors vos est entree mortel rage.
E ki serat devant mei en l'ansguarde ? »
Guenes respunt : « Oger de Denemarche :
N'avez barun ki mielz de lui la facet. »

LIX

LI quens Rollant, quant il s'oït juger, AOI.
Dunc ad parled a lei de chevaler :
« Sire parastre, mult vos dei aveir cher :

à Aix. Un ours très cruel le mordait au bras droit. Devers l'Ardenne il vit venir un léopard, qui, très hardiment, s'attaque à son corps même. Du fond de la salle dévale un lévrier ; il court vers Charles au galop et par bonds, tranche à l'ours l'oreille droite et furieusement combat le léopard. Les Français disent : « Voilà une grande bataille ! » Lequel des deux vaincra ? Ils ne savent. Charles dort, il ne s'est pas réveillé.

LVIII

La nuit passe toute, l'aube se lève claire. Par les rangs de l'armée, [...] l'empereur chevauche fièrement. « Seigneurs barons, » dit l'empereur Charles, « voyez les ports et les étroits passages. Choisissez-moi qui fera l'arrière-garde. » Ganelon répond : « Ce sera Roland, mon fillâtre : vous n'avez baron d'aussi grande vaillance. » Le roi l'entend, le regarde durement. Puis il lui dit : « Vous êtes un démon. Au corps vous est entrée une mortelle frénésie. Et qui donc fera devant moi l'avant-garde ? » Ganelon répond : « Ogier de Danemark ; vous n'avez baron qui mieux que lui la fasse. »

LIX

Le comte Roland s'est entendu nommer. Alors il parla comme un chevalier doit faire : « Sire parâtre, j'ai bien lieu de vous chérir : vous

La rereguarde avez sur mei jugiet !
N'i perdrat Carles, li reis ki France tient,
Men escientre palefreid ne destrer,
Ne mul ne mule que deiet chevalcher,
Ne n'i perdrat ne runcin ne sumer
Que as espees ne seit einz eslegiet. »
Guenes respunt : « Veir dites, jol sai bien. » AOI.

LX

QUANT ot Rollant qu'il ert en la rereguarde,
Ireement parlat a sun parastre :
« Ahi ! culvert, malvais hom de put aire,
Quias le guant me caïst en la place,
Cume fist a tei le bastun devant Carle ? AOI.

LXI

DREIZ emperere, » dist Rollant le barun,
« Dunez mei l'arc que vos tenez el poign.
Men escientre nel me reproverunt
Que il me chedet cum fist a Guenelun
De sa main destre, quant reçut le bastun. »
Li empereres en tint sun chef enbrunc,
Si duist sa barbe e detoerst sun gernun,
Ne poet muer que des oilz ne plurt.

LXII

APRÈS iço i est Neimes venud,
Meillor vassal n'out en la curt de lui,

m'avez élu pour l'arrière-garde. Charles, le roi qui tient la France, n'y perdra, je crois, palefroi ni destrier, mulet ni mule, il n'y perdra cheval de selle ni cheval de charge qu'on ne l'ait d'abord disputé par l'épée. » Ganelon répond : « Vous dites vrai, je le sais bien. »

LX

QUAND Roland entend qu'il sera à l'arrière-garde, il dit, irrité, à son parâtre : « Ah ! truand, méchant homme de vile souche, l'avais-tu donc cru, que je laisserais choir le gant par terre, comme toi le bâton, devant Charles ?

LXI

DROIT empereur, » dit Roland le baron, « donnez-moi l'arc que vous tenez au poing. Nul ne me reprochera, je crois, de l'avoir laissé choir, comme fit Ganelon du bâton qu'avait reçu sa main droite. » L'empereur tient la tête baissée. Il lisse sa barbe, tord sa moustache. Il pleure, il ne peut s'en tenir.

LXII

ALORS vint Naimes : en la cour il n'y a pas meilleur vassal. Il dit au roi : « Vous l'avez

E dist al rei : « Ben l'avez entendut ;
Li quens Rollant, il est mult irascut.
La rereguarde est jugee sur lui :
N'avez baron ki jamais la remut.
Dunez li l'arc que vos avez tendut,
Si li truvez ki trés bien li aiut ! »
Li reis li dunet e Rollant l'a reçut.

LXIII

Li empereres apelet ses niés Rollant :
« Bel sire niés, or savez veirement
Demi mun host vos lerrai en present.
Retenez les, ço est vostre salvement. »
Ço dit li quens : « Jo n'en ferai nient.
Deus me cunfunde, se la geste en desment !
.XX. milie Francs retendrai ben vaillanz.
Passez les porz trestut soürement :
Ja mar crendrez nul hume a mun vivant ! »

LXIV

Li quens Rollant est muntet el destrer.
Cuntre lui vient sis cumpainz Oliver.
Vint i Gerins e li proz quens Gerers,
E vint i Otes, si i vint Berengers
E vint i Astors e Anseïs li veillz,
Vint i Gerart de Rossillon li fiers ;
Venuz i est li riches dux Gaifiers.
Dist l'arcevesque : « Jo irai, par mun chef !
— E jo od vos, » ço dist li quens Gualters ;
« Hom sui Rollant, jo ne li dei faillir. »
Entr'els eslisent .XX. milie chevalers. AOI.

entendu, le comte Roland est rempli de colère. Le voilà marqué pour l'arrière-garde : vous n'avez pas un baron qui puisse rien y changer. Donnez-lui l'arc que vous avez tendu, et trouvez-lui qui bien l'assiste. » Le roi donne l'arc et Roland l'a reçu.

LXIII

L'EMPEREUR dit à son neveu Roland : « Beau sire neveu, vous le savez bien, c'est la moitié de mes armées que je vous offre et vous laisserai. Retenez-les, c'est votre salut. » Le comte dit : « Je n'en ferai rien. Dieu me confonde, si je démens mon lignage ! Je retiendrai vingt mille Français bien vaillants. En toute assurance passez les ports. Vous auriez tort de craindre personne, moi vivant. »

LXIV

LE comte Roland est monté sur son destrier. Vers lui vient son compagnon, Olivier. Gerin vient et le preux comte Gerier, et Oton vient et Bérengier vient, et Astor vient, et Anseïs le vieux, et Gérard de Roussillon le fier, et le riche duc Gaifier est venu. L'archevêque dit : « Par mon chef, j'irai ! — Et moi avec vous, » dit le comte Gautier ; « je suis homme de Roland, je ne dois pas lui faillir. « Ils choisissent entre eux vingt mille chevaliers.

LXV

Li quens Rollant Gualter de l'Hum apelet :
« Prenez mil Francs de France, nostre tere,
Si purprenez les destreiz e les tertres,
Que l'emperere nis un des soens n'i perdet. » AOI.
Respunt Gualter : « Pur vos le dei ben faire. »
Od mil Franceis de France, la lur tere,
Gualter desrenget les destreiz e les tertres :
N'en descendrat pur malvaises nuveles
Enceis qu'en seient .VII.C. espees traites.
Reis Almaris del regne de Belferne
Une bataille lur livrat le jur pesme.

LXVI

HALT sunt li pui e li val tenebrus,
Les roches bises, les destreiz merveillus.
Le jur passerent Franceis a grant dulur.
De .XV. liues en ot hom la rimur.
Puis que il venent a la Tere Majur,
Virent Guascuigne, la tere lur seignur ;
Dunc lur remembret des fius e des honurs,
E des pulcele e des gentilz oixurs :
Cel nen i ad ki de pitet ne plurt.
Sur tuz les altres est Carles anguissus :
As porz d'Espaigne ad lesset sun nevold.
Pitet l'en prent, ne poet muer n'en plurt. AOI.

LXVII

Li .XII. per sunt remés en Espaigne.
.XX. milie Francs unt en lur cumpaigne,

LXV

LE comte Roland appelle Gautier de l'Hum : « Prenez mille Français de France, notre terre, et tenez les défilés et les hauteurs, afin que l'empereur ne perde pas un seul des hommes qui sont avec lui. » Gautier répond : « Pour vous je le dois bien faire. » Avec mille Français de France, qui est leur terre, Gautier sort des rangs et va par les défilés et les hauteurs. Pour les pires nouvelles il n'en redescendra pas que des épées sans nombre aient été dégainées. Ce jour-là même, le roi Almaris, du pays de Belferne, leur livra une bataille dure.

LXVI

HAUTS sont les monts et ténébreux les vaux, les roches bises, sinistres les défilés. Ce jour-là même, les Français les passent à grande douleur. De quinze lieues on entend leur marche. Quand ils parviennent à la Terre des Aïeux et voient la Gascogne, domaine de leur seigneur, il leur souvient de leurs fiefs, et des filles de chez eux, et de leurs nobles femmes. Pas un qui n'en pleure de tendresse. Sur tous les autres Charles est plein d'angoisse : aux ports d'Espagne il a laissé son neveu. Pitié lui en prend ; il pleure, il ne peut s'en tenir.

LXVII

LES douze pairs sont restés en Espagne ; en leur compagnie, vingt mille Français, tous

Nen unt poür ne de murir dutance.
Li emperere s'en repairet en France ;
Suz sun mantel en fait la cuntenance.
Dejuste lui li dux Neimes chevalchet
E dit al rei : « De quei avez pesance ? »
Carles respunt : « Tort fait kil me demandet !
Si grant doel ai ne puis muer nel pleigne.
Par Guenelun serat destruite France.
Enoit m'avint un' avisiun d'angele
Qu'entre mes puinz me depeçout ma hanste :
Chi ad juget mis nés a rereguarde.
Jo l'ai lesset en une estrange marche.
Deus ! se jol pert, ja n'en avrai escange. » AOI.

LXVIII

CARLES li magnes ne poet muer n'en plurt.
.C. milie Francs pur lui unt grant tendrur
E de Rollant merveilluse poür.
Guenes li fels en ad fait traïsun :
Del rei paien en ad oüd granz duns,
Or e argent, palies e ciclatuns,
Muls e chevals e cameilz e leuns.
Marsilies mandet d'Espaigne les baruns,
Cuntes, vezcuntes e dux e almaçurs,
Les amirafles e les filz as cunturs :
.IIII. C. milie en ajustet en .III. jurz.
En Sarraguce fait suner ses taburs ;
Mahumet levent en la plus halte tur :
N'i ad paien nel prit e ne l'aort.
Puis si chevalchent par mult grant cuntençun

sans peur, et qui ne craignent pas la mort. L'empereur s'en retourne en France : sous son manteau il cache son angoisse. Auprès de lui le duc Naimes chevauche, qui lui dit : « Qu'est-ce donc qui vous tourmente ? » Charles répond : « Qui le demande m'offense. Ma douleur est si grande que je ne puis la taire. Par Ganelon France sera détruite. Cette nuit une vision me vint, de par un ange : entre mes poings Ganelon brisait ma lance : or voici qu'il a marqué mon neveu pour l'arrière-garde. Je l'ai laissé dans la marche étrangère. Dieu ! Si je le perds, jamais je n'aurai qui le remplace. »

LXVIII

CHARLEMAGNE pleure, il ne peut s'en défendre. Cent mille Français s'attendrissent sur lui et tremblent pour Roland, remplis d'une étrange peur. Ganelon le félon l'a trahi : il a reçu du roi païen de grands dons, or et argent, ciclatons et draps de soie, mulets et chevaux, et chameaux et lions. Or Marsile a mandé par l'Espagne les barons, comtes, vicomtes et ducs et almaçours, les amirafles et les fils des comtors. Il en rassemble en trois jours quatre cent mille, fait sonner ses tambours par Saragosse. On dresse sur la plus haute tour Mahomet, et chaque païen le prie et l'adore. Puis, à marches forcées, par la Terre Certaine, tous chevauchent, passent les vaux, passent les monts : enfin ils ont vu les gonfanons

La Tere Certeine e les vals et les munz :
De cels de France virent les gunfanuns.
La rereguarde des .XII. cumpaignuns
Ne lesserat bataille ne lur dunt.

LXIX

Li niés Marsilie, il est venuz avant
Sur un mulet od un bastun tuchant.
Dist a sun uncle belement en riant :
« Bel sire reis, jo vos ai servit tant,
Sin ai oüt e peines e ahans,
Faites batailles e vencues en champ !
Dunez m'un feu, ço est le colp de Rollant ;
Jo l'ocirai a mun espiet trenchant.
Se Mahumet me voelt estre guarant,
De tute Espaigne aquiterai les pans
Des porz d'Espaigne entresqu'a Durestant.
Las serat Carles, si recrerrunt si Franc ;
Ja n'avrez mais guere en tut vostre vivant. »
Li reis Marsilie l'en ad dunet le guant. AOI.

LXX

Li niés Marsilies tient le guant en sun poign,
Sun uncle apelet de mult fiere raisun :
« Bel sire reis, fait m'avez un grant dun.
Eslisez mei .XII. de voz baruns,
Sim cumbatrai as .XII. cumpaignuns. »
Tut premerein l'en respunt Falsaron,
Icil ert frere al rei Marsiliun :

de ceux de France. L'arrière-garde des douze compagnons ne laissera pas d'accepter la bataille.

LXIX

LE neveu de Marsile, sur un mulet qu'il touche d'un bâton, s'est avancé. Il dit à son oncle, en riant bellement : « Beau sire roi, je vous ai si longuement servi ; j'ai reçu pour tout salaire des peines et des tourments ! Tant de batailles livrées et gagnées ! Donnez-moi un fief : le don de frapper contre Roland le premier coup ! Je le tuerai de mon épieu tranchant. Si Mahomet me veut prendre en sa garde, j'affranchirai toutes les contrées de l'Espagne, depuis les ports d'Espagne jusqu'à Durestant. Charles sera las, les Français se rendront ; vous n'aurez plus de guerre de toute votre vie. » Le roi Marsile lui en donne le gant.

LXX

LE neveu de Marsile tient le gant dans son poing. Il dit à son oncle une parole fière : « Beau sire roi, vous m'avez fait un grand don. Or, choisissez-moi douze de vos barons ; avec eux je combattrai les douze pairs. » Tout le premier, Falsaron répond, qui était frère du roi Marsile : « Beau sire neveu, nous irons, vous et moi ; certes,

« Bel sire niés, e jo e vos i irum.
Ceste bataille veirement la ferum
La rereguarde de la grant host Carlun.
Il est juget que nus les ocirum. » AOI.

LXXI

REIS Corsalis, il est de l'altre part.
Barbarins est e mult de males arz.
Cil ad parlet a lei de bon vassal :
Pur tut l'or Deu ne volt estre cuard.....
. . . .
As vos poignant Malprimis de Brigant,
Plus curt a piet que ne fait un cheval.
Devant Marsilie cil s'escriet mult halt :
« Jo cunduirai mun cors en Rencesvals ;
Se truis Rollant, ne lerrai que nel mat ! »

LXXII

UNS amurafles i ad de Balaguez,
Cors ad mult gent e le vis fier e cler ;
Puis que il est sur sun cheval muntet,
Mult se fait fiers de ses armes porter ;
De vasselage est il ben alosez ;
Fust chrestiens, asez oüst barnet.
Devant Marsilie cil en est escriet :
« En Rencesvals irai mun cors juer !
Se truis Rollant, de mort serat finet
E Oliver e tuz les .XII. pers.
Franceis murrunt a doel e a viltiet.

nous la livrerons, cette bataille, à l'arrière-garde de la grande ost de Charles. C'est jugé : nous les tuerons ! »

LXXI

VIENT d'autre part le roi Corsalis. Il est de Barbarie et sait les arts maléfiques. Il parle en vrai baron : pour tout l'or de Dieu il ne voudrait faire une couardise [....] Vient au galop Malprimis de Brigant : à la course, il est plus vite qu'un cheval. Devant Marsile il s'écrie à voix très haute : « Je mènerai mon corps à Roncevaux. Si j'y trouve Roland, je saurai le mater. »

LXXII

UN amirafle est là, de Balaguer. Son corps est très beau, sa face hardie et claire. Quand une fois il s'est mis en selle, il se fait fier sous l'armure. Pour le courage il a bonne renommée : vrai baron, s'il était chrétien. Devant Marsile, il s'est écrié : « A Roncevaux, j'irai jouer mon corps. Si j'y trouve Roland, il est mort, et mort Olivier et tous les douze pairs, et morts tous les Français, à grand deuil, à grand'honte. Charles le Grand est vieux, il radote ; il en aura assez de mener sa guerre ; l'Espagne nous restera

Carles li magnes velz est e redotez :
Recreanz ert de sa guerre mener,
Si nus remeindrat Espaigne en quitedet. »
Li reis Marsilie mult l'en ad merciet. AOI.

LXXIII

UNS almaçurs i ad de Moriane ;
N'ad plus felun en la tere d'Espaigne.
Devant Marsilie ad faite sa vantance :
« En Rencesvals guierai ma cumpaigne,
.XX. milie ad escuz e a lances.
Se trois Rollant, de mort li duins fiance.
Jamais n'ert jor que Carles ne se pleignet. » AOI.

LXXIV

D'ALTRE part est Turgis de Turteluse,
Cil est uns quens, si est la citet sue.
De chrestiens voelt faire male vode,
Devant Marsilie as altres si s'ajustet,
Ço dist al rei : « Ne vos esmaiez unches !
Plus valt Mahum que seint Perre de Rume :
Se lui servez, l'onur del camp ert nostre.
En Rencesvals a Rollant irai juindre,
De mort n'avrat guarantisun por hume.
Veez m'espee, ki est e bone e lunge :
A Durendal jo la metrai encuntre ;
Asez orrez laquele irat desure.
Françeis murrunt, si a nus s'abandunent ;
Carles li velz avrat e deol e hunte.
Jamais en tere ne porterat curone. »

affranchie. » Le roi Marsile lui rend maintes grâces.

LXXIII

UN almaçour est là, de Moriane : il n'y a pas plus félon sur la terre d'Espagne. Devant Marsile il fait sa vanterie : « A Roncevaux je conduirai ma gent, vingt mille hommes, portant écus et lances. Si je trouve Roland, il est mort, je lui en jure ma foi : chaque jour Charles en dira sa plainte. »

LXXIV

D'AUTRE part voici Turgis de Tortelose : il est comte et la cité de Tortelose est sienne. Aux chrétiens il souhaite male mort. Il se range devant Marsile près des autres et dit au roi : « Ne craignez rien ! Plus vaut Mahomet que saint Pierre de Rome. Si vous le servez, l'honneur du champ nous restera. A Roncevaux j'irai joindre Roland : nul ne le garantira contre la mort. Voyez mon épée, qui est bonne et longue. Contre Durendal je veux l'essayer. Laquelle aura le dessus? Vous l'entendrez bien dire. Les Français périront, si contre nous ils s'aventurent. Charles le Vieux en aura douleur et honte. Jamais plus sur terre il ne portera la couronne. »

LXXV

De l'altre part est Escremiz de Valterne.
Sarrazins est, si est sue la tere.
Devant Marsilie s'escriet en la presse :
« En Rencesvals irai l'orgoill desfaire.
Se trois Rollant, n'en porterat la teste,
Ne Oliver, ki les altres cadelet.
Li .XII. per tuit sunt jugez a perdre.
Franceis murrunt e France en ert deserte.
De bons vassals avrat Carles suffraite. » AOI.

LXXVI

D'altre part est uns paiens, Esturganz ;
Estramariz i est, un soens cumpainz :
Cil sunt felun, traïtur suduiant.
Ço dist Marsilie : « Seignurs, venez avant !
En Rencesvals irez as porz passant,
Si aiderez a cunduire ma gent. »
E cil respundent : « A vostre comandement !
Nus asaldrum Oliver e Rollant ;
Li .XII. per n'avrunt de mort guarant.
Noz espees sunt bones e trenchant ;
Nus les feruns vermeilles de chald sanc.
Franceis murrunt, Carles en ert dolent.
Tere Majur vos metrum en present.
Venez i, reis, sil verrez veirement :
L'empereor vos metrum en present. »

LXXVII

Curant i vint Margariz de Sibilie ;
Cil tient la tere entre qu'as Cazmarine.



LXXV

D'AUTRE part voici Escremiz de Valterne. Il est Sarrasin et Valterne est son fief. Devant Marsile il s'écrie dans la foule : « A Roncevaux j'irai, pour abattre l'orgueil. Si j'y trouve Roland, il n'en remportera pas sa tête, ni Olivier, celui qui commande les autres. Les douze pairs sont tous marqués pour périr. Les Français mourront, la France en sera vidée. Charles aura disette de bons vassaux. »

LXXVI

D'AUTRE part voici un païen, Esturgant ; avec lui Estramariz, un sien compagnon : tous deux félons, traîtres prouvés. Marsile dit : « Seigneurs, avancez ! A Roncevaux vous irez au passage des ports, et vous aiderez à conduire ma gent. » Ils répondent : « Sire, à votre commandement ! Nous attaquerons Olivier et Roland ; contre la mort les douze pairs n'auront pas de garant. Nos épées sont bonnes et tranchantes ; nous les ferons vermeilles de sang chaud. Les Français mourront, Charles en pleurera ; la Terre des Aïeux, nous vous la donnerons. Venez-y, roi ; en vérité, vous le verrez : nous vous donnerons l'empereur lui-même. »

LXXVII

TOUT courant vient Margariz de Séville. Celui-là tient la terre jusqu'aux Cazmarines. Pour

Pur sa beltet dames li sunt amies :
Cele nel veit vers lui ne s'esclargisset ;
Quant ele le veit, ne poet muer ne riet ;
N'i ad paien de tel chevalerie.
Vint en la presse, sur les altres s'escriet
E dist al rei : « Ne vos esmaiez mie !
En Rencesvals irai Rollant ocire,
Ne Oliver n'en porterat la vie.
Li .XII. per sunt remés en martirie.
Veez m'espee, ki d'or est enheldie,
Si la tramist li amiralz de Primes.
Jo vos plevis qu'en vermeill sanc ert mise.
Franceis murrunt e France en ert hunie.
Carles li velz, a la barbe flurie,
Jamais n'ert jurn qu'il n'en ait doel e ire.
Jusqu'a un an avrum France saisie ;
Gesir porrum el burc de seint Denise. »
Li reis paiens parfundement l'enclinet. AOI.

LXXVIII

De l'altre part est Chernubles de Munigre.
Josqu'a la tere si chevoel li balient.
Greignor fais portet par giu, quant il s'enveiset,
Que .IIII. mulez ne funt, quant il sumeient.
Icele tere, ço dit, dun il esteit,
Soleill n'i luist ne blet n'i poet pas creistre,
Pluie n'i chet, rusee n'i adeiset,
Piere n'i ad que tute ne seit neire :
Dient alquanz que diables i meignent.
Ce dist Chernubles : « Ma bone espee ai ceinte.
En Rencesvals jo la teindrai vermeille.

sa beauté les dames lui sont amies : pas une qui, à le voir, ne s'épanouisse et ne lui rie. Nul païen n'est si bon chevalier. Il vient dans la foule et par-dessus les autres crie au roi : « N'ayez nulle crainte ! A Roncevaux j'irai tuer Roland ; non plus que lui Olivier ne sauvera sa vie ; les douze pairs sont restés pour leur martyre. Voyez mon épée dont la garde est d'or : c'est l'émir de Primes qui me l'envoya. En un sang vermeil, je vous le jure, elle plongera. Les Français mourront, France en sera honnie. Charles le Vieux, à la barbe fleurie, à chaque jour qu'il vivra, en aura deuil et courroux. Avant un an, nous aurons la France pour butin, nous pourrons coucher au bourg de Saint-Denis. » Le roi païen s'incline devant lui profondément.

LXXVIII

D'AUTRE part voici Chernuble de Munigre. Ses cheveux balayent la terre. Il peut en se jouant, quand l'humeur lui en prend, porter, et au delà, la charge de quatre mulets bâtés. Au pays dont il est, le soleil, dit-on [?], ne luit pas, le blé ne peut pas croître, la pluie ne tombe pas, la rosée ne se forme pas ; il n'y a pierre qui ne soit toute noire. Plusieurs disent que c'est la demeure des diables. Chernuble dit : « J'ai ceint ma bonne épée, à Roncevaux je la teindrai en rouge. Si je trouve Roland le preux sur ma voie, sans que je l'assaille,

Se trois Rollant li proz enmi ma veie,
Se ne l'asaill, dunc ne faz jo que creire,
Si cunquerrai Durendal od la meie.
Franceis murrunt e France en ert deserte. »
A icez moz li .XII. per s'alient.
Itels .C. mille Sarrazins od els meinent
Ki de bataille s'arguent e hasteient.
Vunt s'aduber desuz une sapide.

LXXIX

PAIEN s'adubent des osbercs sarazineis,
Tuit li plusur en sunt dublez en treis.
Lacent lor elmes mult bons, sarraguzeis,
Ceignent espees de l'acer vianeis ;
Escuz unt genz, espiez valentineis,
E gunfanuns blancs e blois e vermeilz.
Laissent les muls e tuz les palefreiz,
Es destrers muntent, si chevalchent estreiz.
Clers fut li jurz e bels fut li soleilz,
N'unt guarnement que tut ne reflambeit.
Sunent mil grailles por ço que plus bel seit :
Granz est la noise, si l'oïrent Franceis.
Dist Oliver : « Sire cumpainz, ce crei,
De Sarrazins purum bataille aveir. »
Respont Rollant : « E Deus la nus otreit !
Ben devuns ci estre pur nostre rei.
Pur sun seignor deit hom susfrir destreiz
E endurer e granz chalz e granz freiz,
Sin deit hom perdre e del quir e del peil.
Or guart chascuns que granz colps i empleit,

jamais ne me croyez plus. Et de mon épée je conquerrai Durendal. Les Français mourront, France en sera déserte. » A ces mots les douze pairs s'assemblent. Avec eux ils emmènent cent mille Sarrasins, qui brûlent de combattre et se hâtent. Ils vont sous une sapinière pour s'armer.

LXXIX

LES païens s'arment de hauberts sarrasins, presque tous à triple épaisseur de mailles, lacent leurs très bons heaumes de Saragosse, ceignent des épées d'acier viennois. Ils ont de riches écus, des épieux de Valence et des gonfanons blancs et bleus et vermeils. Ils ont laissé mulets et palefrois, ils montent sur les destriers et chevauchent en rangs serrés. Clair est le jour et beau le soleil : pas une armure qui toute ne flamboie. Mille clairons sonnent, pour que ce soit plus beau. Le bruit est grand : les Français l'entendirent. Olivier dit : « Sire compagnon, il se peut je crois, que nous ayons affaire aux Sarrasins. » Roland répond : « Ah ! que Dieu nous l'octroie ! Nous devons tenir ici, pour notre roi. Pour son seigneur on doit souffrir toute détresse, et endurer les grands chauds et les grands froids, et perdre du cuir et du poil. Que chacun veille à y employer de grands coups, afin qu'on ne chante pas de nous une mauvaise chanson ! Le tort est aux païens,

Que malvaise cançun de nus chantet ne seit !
Paien unt tort e chrestiens unt dreit.
Malvaise essample n'en serat ja de mei. » AOI.

LXXX

OLIVER est desur un pui . . . . . .
Guardet su destre par mi un val herbus,
Si veit venir cele gent paienur,
Sin apelat Rollant, sun cumpaignun :
« Devers Espaigne vei venir tel bruur,
Tanz blancs osbercs, tanz elmes flambïus !
Icist ferunt nos Franceis grant irur.
Guenes le sout, li fel, li traïtur,
Ki nus jugat devant l'empereür.
— Tais, Oliver, » li quens Rollant respunt ;
« Mis parrastre est, ne voeill que mot en suns. »

LXXXI

OLIVER est desur un pui muntet.
Or veit il ben d'Espaigne le regnet
E Sarrazins, ki tant sunt asemblez.
Luisent cil elme, ki ad or sunt gemmez,
E cil escuz e cil osbercs safrez
E cil espiez, cil gunfanun fermez.
Sul les escheles ne poet il acunter :
Tant en i ad que mesure n'en set ;
E lui meïsme en est mult esguaret.
Cum il einz pout, del pui est avalet,
Vint as Franceis, tut lur ad acuntet.



aux chrétiens le droit. Jamais mauvais exemple ne viendra de moi. »

LXXX

OLIVIER est monté sur une hauteur. Il regarde à droite par un val herbeux : il voit venir la gent des païens. Il appelle Roland, son compagnon : « Du côté de l'Espagne, je vois venir une telle rumeur, tant de hauberts qui brillent, tant de heaumes qui flamboient ! Ceux-là mettront nos Français en grande angoisse. Ganelon le savait, le félon, le traître, qui devant l'empereur nous désigna. — Tais-toi, Olivier, » répond Roland ; « il est mon parâtre ; je ne veux pas que tu en sonnes mot ! »

LXXXI

OLIVIER est monté sur une hauteur. Il voit à plein le royaume d'Espagne et les Sarrasins, qui sont assemblés en si grande masse. Les heaumes aux gemmes serties d'or brillent, et les écus, et les hauberts safrés, et les épieux et les gonfanons fixés aux fers. Il ne peut dénombrer même les corps de bataille : ils sont tant qu'il n'en sait pas le compte. Au dedans de lui-même il en est grandement troublé. Le plus vite qu'il peut, il dévale de la hauteur, vient aux Français, leur raconte tout.

LXXXII

DIST Oliver : « Jo ai païens veüz :
Unc mais nuls hom en tere n'en vit plus.
Cil devant sunt .C. milie ad escuz,
Helmes laciez e blancs osbercs vestuz ;
Dreites cez hanstes, luisent cil espiet brun.
Bataille avrez, unches mais tel ne fut.
Seignurs Franceis, de Deu aiez vertut !
El camp estez, que ne seium vencuz ! »
Dient Franceis : « Dehet ait ki s'en fuit !
Ja pur murir ne vus en faldrat uns. » AOI.

LXXXIII

DIST Oliver : « Paien unt grant esforz ;
De noz Franceis m'i semblet aveir mult poi !
Cumpaign Rollant, kar sunez vostre corn,
Si l'orrat Carles, si returnerat l'ost. »
Respunt Rollant : « Jo fereie que fols !
En dulce France en perdreie mun los.
Sempres ferrai de Durendal granz colps ;
Sanglant en ert li branz entresqu'a l'or.
Felun paien mar i vindrent as porz :
Jo vos plevis, tuz sunt jugez a mort. » AOI.

LXXXIV

« CUMPAINZ Rollant, l'olifan car sunez,
Si l'orrat Carles, ferat l'ost returner,
Succurrat nos li reis od sun barnet.
Respont Rollant : « Ne placet Damnedeu
Que mi parent pur mei seient blasmet

LXXXII

OLIVIER dit : « J'ai vu les païens. Jamais homme sur terre n'en vit plus. Devant nous ils sont bien cent mille, l'écu au bras, le heaume lacé, le blanc haubert revêtu ; et leurs épieux bruns luisent, hampe dressée. Vous aurez une bataille, telle qu'il n'en fut jamais. Seigneurs Français, que Dieu vous donne sa force ! Tenez fermement, pour que nous ne soyons pas vaincus ! » Les Français disent : « Honni soit qui s'enfuit ! Jusqu'à la mort, pas un ne vous manquera. »

LXXXIII

OLIVIER dit : « Les païens sont très forts ; et nos Français, ce me semble, sont bien peu. Roland mon compagnon, sonnez donc votre cor : Charles l'entendra, et l'armée reviendra. » Roland répond : « Ce serait faire comme un fou. En douce France j'y perdrais mon renom. Sur l'heure je frapperai de Durendal de grands coups. Sa lame saignera jusqu'à l'or de la garde. Les félons païens sont venus aux ports pour leur malheur. Je vous le jure, tous sont marqués pour la mort. »

LXXXIV

« ROLAND, mon compagnon, sonnez l'olifant ! Charles l'entendra, ramènera l'armée ; il nous secourra avec tous ses barons. » Roland répond : « Ne plaise à Dieu que pour moi mes parents soient blâmés et que douce France tombe

Ne France dulce ja cheet en viltet!
Einz i ferrai de Durendal asez,
Ma bone espee que ai ceint al costet :
Tut en verrez le brant ensanglentet.
Felun paien mar i sunt asemblez :
Jo vos plevis, tuz sunt a mort livrez. » AOI.

LXXXV

« CUMPAINZ Rollant, sunez vostre olifan,
Si l'orrat Carles, ki est as porz passant.
Je vos plevis, ja returnerunt Franc.
— Ne placet Deu, » ço li respunt Rollant,
« Que ço seit dit de nul hume vivant,
Ne pur paien, que ja seie cornant !
Ja n'en avrunt reproece mi parent.
Quant jo serai en la bataille grant
E jo ferrai e mil colps e .VII. cenz,
De Durendal verrez l'acer sanglent.
Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment ;
Ja cil d'Espaigne n'avrunt de mort guarant. »

LXXXVI

DIST Oliver : « D'iço ne sai jo blasme.
Jo ai veüt les Sarrazins d'Espaigne :
Cuverz en sunt li val e les muntaignes
E li lariz e trestutes les plaignes.
Granz sunt les oz de cele gent estrange ;
Nus i avum mult petite cumpaigne. »
Respunt Rollant : « Mis talenz en est graigne.
Ne placet Damnedeu ne ses angles

dans le mépris! Mais je frapperai de Durendal à force, ma bonne épée que j'ai ceinte au côté! Vous en verrez la lame tout ensanglantée. Les félons païens se sont assemblés pour leur malheur. Je vous le jure, ils sont tous livrés à la mort. »

LXXXV

« ROLAND, mon compagnon, sonnez votre olifant! Charles l'entendra, qui est au passage des ports. Je vous le jure, les Français reviendront. — Ne plaise à Dieu, » lui répond Roland, « qu'il soit jamais dit par nul homme vivant que pour des païens j'aie sonné mon cor! Jamais mes parents n'en auront le reproche. Quand je serai en la grande bataille, je frapperai mille coups et sept cents, et vous verrez l'acier de Durendal sanglant. Les Français sont hardis et frapperont vaillamment ; ceux d'Espagne n'échapperont pas à la mort. »

LXXXVI

OLIVIER dit : « Pourquoi vous blâmerait-on? J'ai vu les Sarrasins d'Espagne : les vaux et les monts en sont couverts et les landes et toutes les plaines. Grandes sont les armées de cette engeance étrangère et bien petite notre troupe! » Roland répond : « Mon ardeur s'en accroît. Ne plaise au Seigneur Dieu ni à ses anges qu'à cause de moi France perde son prix! J'aime mieux

Que ja pur mei perdet sa valur France !
Melz voeill murir que huntage me venget.
Pur ben ferir l'emperere plus nos aimet. »

LXXXVII

ROLLANT est proz e Oliver est sage.
Ambedui unt meveillus vasselage :
Puis que il sunt as chevals e as armes,
Ja pur murir n'eschiverunt bataille.
Bon sunt li cunte e lur paroles haltes.
Felun paien par grant irur chevalchent.
Dist Oliver : « Rollant, veez en alques :
Cist nus sunt près, mais trop nus est loinz Carles.
Vostre olifan suner, vos nel deignastes ;
Fust i li reis, n'i oüssum damage.
Guardez amunt devers les porz d'Espaigne,
Veeir poez, dolente est la rereguarde ;
Ki ceste fait, ja mais n'en ferat altre. »
Respunt Rollant : « Ne dites tel ultrage !
Mal seit del coer ki el piz se cuardet !
Nus remeindrum en estal en la place ;
Par nos i ert e li colps e li caples. » AOI.

LXXXVIII

QUANT Rollant veit que la bataille serat,
Plus se fait fiers que leon ne leupart.
Franceis escriet, Oliver apelat :
« Sire cumpainz, amis, nel dire ja !
Li emperere, ki Franceis nos laisat,
Itels .XX. milie en mist a une part

mourir que choir dans la honte ! Mieux nous frappons, mieux l'empereur nous aime. »

LXXXVII

ROLAND est preux et Olivier sage. Tous deux sont de courage merveilleux. Une fois à cheval et en armes, jamais par peur de la mort ils n'esquiveront une bataille. Les deux comtes sont bons et leurs paroles hautes. Les païens félons chevauchent furieusement. Olivier dit : « Roland, voyez ! Ceux-ci sont près de nous, mais Charles est trop loin ! Votre olifant, vous n'avez pas daigné le sonner. Si le roi était là, nous ne serions pas en péril. Regardez en amont vers les ports d'Espagne ; vous pourrez voir une troupe digne de pitié : qui a fait aujourd'hui l'arrière-garde ne la fera plus jamais. » Roland répond : « Ne parlez pas si follement ! Honni le cœur qui dans la poitrine s'accouardit ! Nous tiendrons fermement, sur place. C'est nous qui mènerons joutes et mêlées. »

LXXXVIII

QUAND Roland voit qu'il y aura bataille, il se fait plus fier que lion ou léopard. Il appelle les Français et Olivier : « Sire compagnon, ami, ne parlez plus ainsi ! L'empereur, qui nous laissa des Français, a trié ces vingt mille : il savait que pas un n'est un couard. Pour son seigneur on doit

Sun escientre n'en i out un cuard.
Pur sun seignur deit hom susfrir granz mals
E endurer e forz freiz e granz chalz,
Sin deit hom perdre del sanc e de la char.
Fier de ta lance e jo de Durendal,
Ma bone espee, que li reis me dunat.
Se jo i moerc, dire poet ki l'avrat
... Que ele fut a noble vassal. »

LXXXIX

D'ALTRE part est li arcevesques Turpin.
Sun cheval broche e muntet un lariz ;
Franceis apelet, un sermun lur ad dit :
« Seignurs baruns, Carles nus laissat ci ;
Pur nostre rei devum nus ben murir.
Chrestientet aidez a sustenir !
Bataille avrez, vos en estes tuz fiz,
Kar a voz oilz veez les Sarrazins.
Clamez voz culpes, si preiez Deu mercit ;
Asoldrai vos pur vos anmes guarir.
Se vos murez, esterez seinz martirs,
Sieges avrez el greignor pareïs. »
Franceis descendent, a tere se sunt mis,
E l'arcevesque de Deu les beneïst :
Par penitence les cumandet a ferir.

XC

FRANCEIS se drecent, si se metent sur piez.
Ben sunt asols e quites de lur pecchez,
E l'arcevesque de Deu les ad seignez,

souffrir de grands maux et endurer les grands chauds et les grands froids, et on doit perdre du sang et de la chair. Frappe de ta lance, et moi de Durendal, ma bonne épée, que me donna le roi. Si je meurs, qui l'aura pourra dire : « Ce fut l'épée d'un noble vassal. »

LXXXIX

D'AUTRE part voici l'archevêque Turpin. Il éperonne et monte sur un tertre dénudé. Il appelle les Français et les sermonne : « Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici : pour notre roi nous devons bien mourir. Aidez à soutenir la chrétienté ! Vous aurez une bataille, vous en êtes bien sûrs, car de vos yeux vous voyez les Sarrasins. Battez votre coulpe, demandez à Dieu merci ; je vous absoudrai pour guérir vos âmes. Si vous mourez, vous serez de saints martyrs, vous aurez des sièges au plus haut paradis. » Les Français descendent de cheval, se prosternent contre terre, et l'archevêque, au nom de Dieu, les a bénis. Pour pénitence il leur ordonne de frapper.

XC

LES Français se redressent et se mettent sur pieds. Ils sont bien absous, quittes de leurs péchés, et l'archevêque, au nom de Dieu, les a

Puis sunt muntez sur lur curanz destrers.
Adobez sunt a lei de chevalers
E de bataille sunt tuit apareillez.
Li quens Rollant apelet Oliver :
« Sire cumpainz, mult ben le saviez
Que Guenelun nos ad tuz espiez.
Pris en ad or e aveir e deners.
Li emperere nos devreit ben venger.
Li reis Marsilie de nos ad fait marchet ;
Mais as espees l'estuvrat esleger. » AOI.

XCI

As porz d'Espaigne en est passet Rollant
Sur Veillantif, sun bon cheval curant.
Portet ses armes, mult li sunt avenanz,
Mais sun espiet vait li bers palmeiant,
Cuntre le ciel vait la mure turnant,
Laciet en su un gunfanun tut blanc ;
Les renges li batent josqu'as mains.
Cors ad mult gent, le vis cler e riant.
Sun cumpaignun après le vait sivant,
E cil de France le cleiment a guarant.
Vers Sarrazins reguardet fierement
E vers Franceis humeles e dulcement,
Si lur ad dit un mot curteisement :
« Seignurs barons, suef, le pas tenant !
Cist paien vont grant martirie querant.
Encoi avrum un eschec bel e gent :
Nuls reis de France n'out unkes si vaillant. »
A cez paroles vunt les oz ajustant. AOI.

bénis. Puis ils sont remontés sur leurs destriers bien courants. Ils sont armés comme il convient à des chevaliers, et tous bien appareillés pour la bataille. Le comte Roland appelle Olivier : « Sire compagnon, vous disiez bien, Ganelon nous a trahis. Il en a pris pour son salaire de l'or, des richesses, des deniers. Puisse l'empereur nous venger ! Le roi Marsile nous a achetés par marché ; mais la marchandise, il ne l'aura que par l'épée ! »

XCI

Aux ports d'Espagne Roland passe sur Veillantif, son cheval bien courant. Il a revêtu ses armes, qui bien le parent. Il va, le baron, brandissant son épieu. Vers le ciel il en tourne la pointe ; au fer est lacé un gonfanon tout blanc ; les franges battent jusqu'à ses mains. Noble est son corps, son visage clair et riant. Après lui vient son compagnon, et ceux de France l'appellent leur garant. Il regarde menaçant vers les Sarrasins, puis, humble et doux, vers les Français, et leur dit ces mots, courtoisement : « Seigneurs barons, doucement, au pas ! Ces païens vont en quête de leur martyre. Avant ce soir nous aurons gagné un beau et riche butin : nul roi de France n'eut jamais le pareil. » Comme il parlait, les armées se joignirent.

XCII

DIST Oliver : « N'ai cure de parler.
Vostre olifan ne deignastes suner,
Ne de Carlun mie vos n'en avez.
Il n'en set mot, n'i ad culpes li bers.
Cil ki la sunt ne funt mie a blasmer.
Kar chevalchez a quanque vos puez !
Seignors baruns, el camp vos retenez !
Pur Deu vos pri, ben seiez purpensez
De colps ferir, de receivre e de duner !
L'enseigne Carle n'i devum ublier. »
A icest mot sunt Franceis escriet.
Ki dunc oïst Munjoie demander,
De vasselage li poüst remembrer.
Puis si chevalchent, Deus ! par si grant fiertet !
Brochent ad ait pur le plus tost aler,
Si vunt ferir, que fereient il el ?
E Sarrazins nes unt mie dutez ;
Francs e paiens, as les vus ajustez.

XCIII

LI niés Marsilie, il ad a num Aelroth ;
Tut premereins chevalchet devant l'ost.
De noz Franceis vait disant si mals moz :
« Feluns Franceis, hoi justerez as noz.
Traït vos ad ki a guarder vos out.
Fols est li reis ki vos laissat as porz.
Enquoi perdrat France dulce sun los,
Charles li magnes le destre braz del cors. »
Quant l'ot Rollant, Deus ! si grant doel en out !



XCII

OLIVIER dit : « Je n'ai pas le cœur aux paroles. Votre olifant, vous n'avez pas daigné le sonner, et Charles, vous ne l'avez pas. Il ne sait mot de ces choses, le preux, et la faute n'est pas sienne, et les vaillants que voici ne méritent, eux non plus, nul blâme. Or donc, chevauchez contre ceux-là de tout votre courage ! Seigneurs barons, tenez fermement en bataille ! Je vous en prie pour Dieu, soyez résolus à bien frapper, coup rendu pour coup reçu ! Et n'oublions pas le cri d'armes de Charles. » A ces mots les Français poussent le cri d'armes. Qui les eût ouïs crier « Montjoie ! » aurait le souvenir d'une belle vaillance. Puis ils chevauchent, Dieu ! si fièrement, et, pour aller au plus vite, enfoncent les éperons, et s'en vont frapper, qu'ont-ils à faire d'autre? et les Sarrasins les reçoivent sans trembler. Francs et païens, voilà qu'ils se sont joints.

XCIII

LE neveu de Marsile — il a nom Aelroth — tout le premier chevauche devant l'armée. Il va disant sur nos Français de laides paroles : « Félons Français, aujourd'hui vous jouterez contre les nôtres. Il vous a trahis, celui qui vous avait en garde. Bien fou le roi, qui vous laissa aux ports ! En ce jour, douce France perdra sa louange, et Charles, le Magne, le bras droit de son corps. » Quand Roland l'entend, Dieu ! il en

Sun cheval brochet, laiset curre a esforz,
Vait le ferir li quens quanque il pout.
L'escut li freint e l'osberc li desclot,
Trenchet le piz, si li briset les os,
Tute l'eschine li desevret del dos,
Od sun espiet l'anme li getet fors,
Enpeint le ben, fait li brandir le cors,
Pleine sa hanste del cheval l'abat mort,
En dous meitiez li ad briset le col.
Ne leserat, ço dit, que n'i parolt :
« Ultre, culvert ! Carles n'est mie fol,
Ne traïsun unkes amer ne volt.
Il fist que proz qu'il nus laisad as porz.
Oi n'en perdrat France dulce sun los.
Ferez i, Francs, nostre est li premers colps !
Nos avum dreit, mais cist glutun unt tort. » AOI.

XCIV

Un duc i est, si ad num Falsaron ;
Icil er frere al rei Marsiliun.
Il tint la tere Dathan e Abirun.
Suz cel nen at plus encrisme felun.
Entre les dous oilz mult out large le front,
Grant demi pied mesurer i pout hom.
Asez ad doel quant vit mort sun nevold,
Ist de la prese, si se met en bandun,
E si escriet l'enseigne paienor.
Envers Franceis est mult cuntrarius :
« Enquoi perdrat France dulce s'onur ! »
Ot le Oliver, sin ad mult grant irur.
Le cheval brochet des oriez esperuns,

a une si grande douleur ! Il éperonne son cheval, le laisse courir à plein élan, va frapper Aelroth le plus fort qu'il peut. Il lui brise l'écu et lui déclôt le haubert, lui ouvre la poitrine, lui rompt les os, lui fend toute l'échine. De son épieu, il jette l'âme dehors. Il enfonce le fer fortement, ébranle le corps, à pleine hampe l'abat mort du cheval, et la nuque se brise en deux moitiés. Il ne laissera point, pourtant, de lui parler : « Non, fils de serf, Charles n'est pas fou, et jamais il n'aima trahir. Nous laisser aux ports, ce fut agir en preux. En ce jour douce France ne perdra point sa louange. Frappez, Français, le premier coup est nôtre. Le droit est devers nous, et sur ces félons le tort. »

XCIV

Un duc est là, qui a nom Falsaron. Celui-là était frère du roi Marsile ; il tenait la terre de Dathan et d'Abiron. Sous le ciel il n'y a pire truand. Si large est son front qu'entre les deux yeux on peut mesurer un bon demi-pied. Il a grand deuil quand il voit son neveu mort. Il sort de la presse, charge à bride abattue, pousse le cri d'armes des païens, lance aux Français une injure : « En ce jour, France douce perdra son honneur ! » Olivier l'entend, s'irrite. Il éperonne de ses éperons dorés, en vrai baron va le frapper. Il lui brise l'écu, lui déchire le haubert, lui enfonce au corps les pans de son gonfanon,

Vait le ferir en guise de baron.
L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
El cors li met les pans del gunfanun,
Pleine sa hanste l'abat mort des arçuns ;
Guardet a tere, veit gesir le glutun,
Si li ad dit par mult fiere raison :
« De voz manaces, culvert, jo n'ai essoign.
Ferez i, Francs, kar trés ben les veintrum ! »
Munjoie escriet, ço est l'enseigne Carlun. AOI.

XCV

UNS reis i est, si ad num Corsablix,
Barbarins est, d'un estrage païs,
Si apelad les altres Sarrazins :
« Ceste bataille ben la puum tenir,
Kar de Franceis i ad asez petit.
Cels ki ci sunt devum aveir mult vil.
Ja pur Charles n'i ert un sul guarit :
Or est le jur qu'els estuvrat murir. »
Ben l'entendit li arcevesques Turpin,
Suz ciel n'at hume que tant voeillet haïr.
Sun cheval brochet des esperuns d'or fin,
Par grant vertut si l'est alet ferir.
L'escut li freinst, l'osberc li descumfist,
Sun grant espiet par mi le cors li mist,
Empeint le ben, que mort le fait brandir,
Pleine sa hanste l'abat mort el chemin.
Guardet a tere, veit le glutun gesir,
Ne laisserat que n'i parolt, ço dit :
« Culvert paien, vos i avez mentit !
Carles, mi sire, nus est guarant tuz dis.

à pleine hampe le soulève des arçons et l'abat mort. Il regarde à terre, voit le traître qui gît. Alors il lui dit fièrement : « De vos menaces, fils de serf, je n'ai cure ! Frappez, Français, car nous les vaincrons très bien ! » Il crie : « Montjoie ! » — c'est l'enseigne de Charles.

XCV

Un roi est là, qui a nom Corsablix. Il est de Barbarie, une terre lointaine. Il crie aux autres Sarrasins : « Nous pouvons bien soutenir cette bataille : les Français sont si peu et nous avons droit de les mépriser : ce n'est pas Charles qui en sauvera un seul. Voici le jour où il leur faut mourir. » L'archevêque Turpin l'a bien entendu. Sous le ciel il n'est homme qu'il haïsse plus. Il pique de ses éperons d'or fin, et vaillamment va le frapper. Il lui a brisé l'écu, défait le haubert, enfoncé au corps son grand épieu ; il appuie fortement, le secoue et l'ébranle ; à pleine hampe, il l'abat mort sur le chemin. Il regarde à terre, voit le félon gisant. Il ne laissera pas de lui parler un peu : « Païen, fils de serf, vous en avez menti ! Charles, mon seigneur, peut toujours nous sauver. Nos Français n'ont pas le cœur à fuir ; vos compagnons, nous les ferons tous rétifs. Je vous dis une nouvelle : il vous faut endurer la mort. Frappez, Français ! Que pas un ne s'oublie !

Nostre Franceis n'unt talent de fuïr.
Voz cumpaignuns feruns trestuz restifs.
Nuveles vos di, mort vos estoet susfrir.
Ferez, Franceis ! Nul de vus ne s'ublit !
Cist premer colp est nostre, Deu mercit ! »
Munjoie escriet por le camp retenir.

XCVI

E Gerins fiert Malprimis de Brigal.
Sis bons escuz un dener ne li valt :
Tute li freint la bucle de cristal,
L'une meitiet li turnet cuntreval ;
L'osberc li rumpt entresque a la charn,
Sun bon espiet enz el cors li enbat ;
Li paiens chet cuntreval a un quat.
L'anme de lui en portet Sathanas. AOI.

XCVII

E sis cumpainz Gerers fiert l'amurafle.
L'escut li freint e l'osberc li desmailet,
Sun bon espiet li met en la curaille,
Empeint le bien, par mi le cors li passet,
Que mort l'abat el camp, pleine sa hanste.
Dist Oliver : « Gente est nostre bataille ! »

XCVIII

SANSUN li dux, il vait ferir l'almaçur.
L'escut li freinst, ki est ad or e a flurs,
Li bons osbercs ne li est guarant prod,
Trenchet li le coer, le firie e le pulmun,

Ce premier coup est nôtre, Dieu merci ! » Il crie : « Montjoie ! » pour rester maître du champ.

XCVI

ET Gerin frappe Malprimis de Brigal. Le bon écu du païen ne lui vaut pas un denier. Gerin en brise la boucle de cristal ; la moitié tombe par terre ; il lui rompt le haubert jusqu'à la chair, lui enfonce son bon épieu au corps. Le païen choit comme une masse. Son âme, Satan l'emporte.

XCVII

ET son compagnon Gerier frappe l'amirafle. Il lui brise l'écu, lui démaille le haubert, lui plonge aux entrailles son bon épieu ; il appuie fortement, lui passe le fer à travers le corps, et à pleine hampe l'abat mort dans le champ. Olivier dit : « Notre bataille est belle ! »

XCVIII

LE duc Samson va frapper l'almaçour. Il brise son écu, qui est paré d'or et de fleurons. Son bon haubert ne le garantit guère. Il lui perce le cœur, le foie et le poumon, et, le pleure qui veut !

Que l'abat mort, qui qu'en peist u qui nun.
Dist l'arcevesque : « Cist colp est de baron ! »

XCIX

E Anseïs laiset le cheval curre,
Si vait ferir Turgis de Turteluse.
L'escut li freint desuz l'oree bucle,
De sun osberc li derumpit les dubles,
Del bon espiet el cors li met la mure,
Empeinst le ben, tut le fer li mist ultre,
Pleine sa hanste el camp mort le tresturnet.
Ço dist Rollant : « Cist colp est de produme ! »

C

ET Engelers li Guascuinz de Burdele
Sun cheval brochet, si li laschet la resne,
Si vait ferir Escremiz de Valterne.
L'escut del col li freint e escantelet,
De sun osberc li rompit la ventaille,
Sil fiert el piz entre les dous furceles,
Pleine sa hanste l'abat mort de la sele.
Après li dist : « Turnet estes a perdre ! » AOI.

CI

E Otes fiet un paien, Estorgans,
Sur sun escut en la pene devant,
Que tut li trenchet le vermeill e le blanc ;
De sun osberc li ad rumput les pans,
El cors li met sun bon espiet trechant,
Que mort l'abat de sun cheval curant.
Après li dist : « Ja n'i avrez guarant ! »

l'abat mort. L'archevêque dit : « Ce coup est d'un vaillant ! »

XCIX

Et Anseïs laisse aller son cheval, et va frapper Turgis de Tortelose. Il lui brise son écu sous la boucle dorée, déchire de part en part son haubert double, lui met au corps le fer de son bon épieu. Il enfonce, la pointe ressort par le dos ; à pleine hampe il le renverse mort dans le champ. Roland dit : « Ce coup est d'un preux ! »

C

Et Engelier le Gascon de Bordeaux éperonne son cheval, lâche la rêne et va frapper Escremiz de Valterne. Il brise l'écu qu'il porte au cou, en disjoint les chanteaux, rompt la ventaille du haubert et atteint la poitrine, sous la gorge ; à pleine hampe il l'abat mort de sa selle. Puis il lui dit : « Vous voilà donc en perdition ! »

CI

Et Oton frappe un païen, Estorgans, sur son écu, dans la panne, par devant, en telle guise qu'il déchire les quartiers de vermeil et de blanc ; il a rompu les pans de son haubert, il lui met au corps son épieu qui bien tranche et l'abat mort de son cheval rapide. Puis il lui dit : « Cherchez qui vous sauve ! »

CII

E Berenger, il fiert Astramariz.
L'escut li freinst, l'osberc li descumfist,
Sun fort escut par mi le cors li mist,
Que mort l'abat entre mil Sarrazins.
Des .XII. pers li .X. en sunt ocis ;
Ne mès que dous n'en i ad remés vifs :
Ço est Chernubles e li quens Margariz.

CIII

MARGARIZ est mult vaillant chevalers,
E bels e forz e isnels e legers.
Le cheval brochet, vait ferir Oliver.
L'escut li freint suz la bucle d'or mer,
Lez le costet li conduist sun espiet.
Deus le guarit, qu'el cors ne l'ad tuchet.
La hanste fruisset, mie n'en abatiet.
Ultre s'en vait, qu'il n'i ad desturber ;
Sunet sun gresle pur les soens ralier.

CIV

LA bataille est merveilluse e cumune.
Li quens Rollant mie ne s'asoüret,
Fiert de l'espiet tant cume hanste li duret ;
A .XV. cols l'ad fraite e perdue ;
Trait Durendal, sa bone espee, nue,
Sun cheval brochet, si vait ferir Chernuble.
L'elme li freint u li carbuncle luisent,
Trenchet le cors e la cheveleüre,
Si li trenchat les oilz e la faiture,



CII

Et Bérengier frappe Astramariz. Il lui brise l'écu, lui défait le haubert, à travers le corps lui plonge son fort épieu ; entre mille Sarrasins il l'abat mort. Des douze pairs en voilà dix de tués ; il n'en reste que deux vivants : c'est Chernuble et c'est le comte Margariz.

CIII

Margariz est chevalier très vaillant, et beau, et fort, et agile, et léger. Il éperonne, va frapper Olivier. Il lui brise son écu sous la boucle d'or pur. Au long des côtes il a conduit son épieu. Dieu garde Olivier : son corps n'a pas été touché. La hampe se brise, il n'est pas renversé. Margariz passe outre, sans encombre ; il sonne sa trompe pour rallier les siens.

CIV

La bataille est merveilleuse ; elle tourne à la mêlée. Le comte Roland ne se ménage pas. Il frappe de son épieu tant que dure la hampe ; après quinze coups il l'a brisée et détruite. Il tire Durendal, sa bonne épée, toute nue. Il éperonne, et va frapper Chernuble. Il lui brise le heaume où luisent des escarboucles, tranche la coiffe [?] avec le cuir du crâne, tranche la face entre les yeux, le haubert blanc aux mailles menues et tout le corps

Le blanc osberc, dunt la maile est menue,
E tut le cors tresqu'en la furcheüre.
Enz en la sele, ki est a or batue,
El cheval est l'espee aresteüe ;
Trenchet l'eschine, hunc n'i out quis jointure,
Tut abat mort el pred sur l'erbe drue.
Après li dist : « Culvert, mar i moüstes !
De Mahumet ja n'i avrez aiude.
Par tel glutun n'ert bataille oi vencue. »

CV

LI quens Rollant par mi le champ chevalchet,
Tient Durendal, ki ben trenchet e taillet,
Des Sarrazins lur fait mult grant damage.
Ki lui veïst l'un geter mort su l'altre,
Li sanc tuz clers gesir par cele place !
Sanglant en ad e l'osberc e la brace,
Sun bon cheval le col e les espalles,
E Oliver de ferir ne se target,
Li .XII. per n'en deivent aveir blasme,
Et li Franceis i fierent e si caplent.
Moerent paien e alquanz en i pasment.
Dist l'arcevesque : « Ben ait nostre barnage ! »
Munjoie escriet, ço est l'enseigne Carle. AOI.

CVI

E Oliver chevalchet par l'estor,
Sa hanste est fraite, n'en ad que un trunçun,
E vait ferir nn paien, Malun.
L'escut li freint, ki est ad or e a flur,
Fors de la teste li met les oilz ansdous,

jusqu'à l'enfourchure. A travers la selle, qui est incrustée d'or, l'épée atteint le cheval. Il lui tranche l'échine sans chercher le joint, il abat le tout mort dans le pré, sur l'herbe drue. Puis il dit : « Fils de serf, vous vous mîtes en route à la malheure ! Mahomet ne vous donnera pas son aide. Un truand tel que vous ne gagnera point la bataille ! »

CV

LE comte Roland chevauche par le champ. Il tient Durendal, qui bien tranche et bien taille. Des Sarrasins il fait grand carnage. Si vous eussiez vu comme il jette le mort sur le mort, et le sang clair s'étaler par flaques ! Il en a son haubert ensanglanté, et ses deux bras et son bon cheval, de l'encolure jusqu'aux épaules. Et Olivier n'est pas en reste, ni les douze pairs, ni les Français, qui frappent et redoublent. Les païens meurent, d'autres défaillent. L'archevêque dit : « Béni soit notre baronnage ! Montjoie ! » crie-t-il, c'est le cri d'armes de Charles.

CVI

ET Olivier chevauche à travers la mêlée. Sa hampe s'est brisée, il n'en a plus qu'un tronçon. Il va frapper un païen, Malon. Il lui brise son écu, couvert d'or et de fleurons, hors de la tête fait sauter ses deux yeux, et la cervelle coule

E la cervele li chet as piez desuz,
Mort le tresturnet od tut .VII. C. des lur ;
Pois ad ocis Turgis e Esturguz :
La hanste briset e esclicet josqu'az poinz.
Ço dist Rollant : « Cumpainz, que faites vos ?
En tel bataille n'ai cure de bastun :
Fers e acers i deit aveir valor.
U est vostre espee, ki Halteclere ad num ?
D'or est li helz e de cristal li punz.
— Ne la poi traire, » Oliver li respunt,
« Kar de ferir oi jo si grant bosoign ! » AOI.

CVII

DANZ Oliver trait ad sa bone espee
Que ses cumpainz Rollant li ad tant demandee,
E il li ad cum chevaler mustree.
Fiert un paien, Justin de Val Ferree,
Tute la teste li ad par mi sevree,
Trenchet le cors e la bronie safree,
La bone sele, ki a or est gemmee,
E al ceval a l'eschine trenchee :
Tut abat mort devant loi en la pree.
Ço dist Rollant : « Vos receif jo frere.
Por itels colps nos eimet li emperere. »
De tutes parz est Munjoe escriee. AOI.

CVIII

LI quens Gerins set el ceval Sorel
E sis cumpainz Gerers en Passecerf.
Laschent lor reisnes, brochent amdui a ait,

jusqu'à ses pieds. Parmi les autres qui gisent sans nombre, il l'abat mort. Puis il a tué Turgis et Esturgoz. Mais le tronçon éclate et se fend jusqu'à ses poings. Roland lui dit : « Compagnon, que faites-vous ? En une telle bataille je n'ai cure d'un bâton. Il n'y a que le fer qui vaille, et l'acier. Où donc est votre épée, qui a nom Hauteclaire ? La garde en est d'or, le pommeau de cristal. — Je n'ai pu la tirer, » lui répond Olivier, « j'avais tant de besogne ! »

CVII

MON seigneur Olivier a tiré sa bonne épée, celle qu'a tant réclamée son compagnon Roland, et il lui montre, en vrai chevalier, comme il s'en sert. Il frappe un païen, Justin de Val Ferrée. Il lui fend par le milieu toute la tête et tranche le corps et la brogne safrée, et la bonne selle dont les gemmes sont serties d'or, et à son cheval il a fendu l'échine. Il abat le tout devant lui sur le pré. Roland dit : « [...] Si l'empereur nous aime, c'est pour de tels coups ! » De toutes parts « Montjoie ! » retentit.

CVIII

LE comte Gerin monte le cheval Sorel, et son compagnon Gerier, Passecerf. Ils lâchent les rênes, donnent tous deux de l'éperon et vont

E vunt ferir un paien, Timozel,
L'un en l'escut e li altre en l'osberc.
Lur dous espiez enz el cors li unt frait,
Mort le tresturnent trés en mi un guaret.
Ne l'oï dire ne jo mie nel sai
Liquels d'els dous en fut li plus isnels.
Esprieris, icil fut filz... Burdel...
E l'arcevesque lor ocist Siglorel,
L'encanteür ki ja fut en enfer :
Par artimal l'i cundoist Jupiter.
Ço dist Turpin : « Icist nos ert forsfait. »
Respunt Rollant : « Vencut est le culvert.
Oliver, frere, itels colps me sunt bel. »

CIX

LA bataille est aduree endementres.
Franc e paien merveilus colps i rendent.
Fierent li un, li altre se defendent.
Tant' hanste i ad e fraite e sanglente,
Tant gunfanun rumpu e tant'enseigne !
Tant bon Franceis i perdent lor juvente !
Ne reverrunt lor meres ne lor femmes,
Ne cels de France ki as porz les atendent. AOI.
Karles li magnes en pluret, si se dementet.
De ço qui calt ? N'en avrunt sucurance.
Malvais servise le jur li rendit Guenes,
Qu'en Sarraguce sa maisnee alat vendre ;
Puis en perdit e sa vie e ses membres ;
El plait ad Ais en fut juget a pendre,
De ses parenz ensembl' od lui tels trente
Ki de murir nen ourent esperance. AOI.

frapper un païen, Timozel, l'un sur l'écu, l'autre sur le haubert. Les deux épieux se brisent dans le corps. Ils le jettent mort à la renverse dans un guéret. Lequel des deux fut le plus vite? Je ne l'ai pas ouï dire et je ne sais [...] Et l'archevêque leur a tué Siglorel, l'enchanteur, celui qui déjà était descendu en enfer : par sortilège, Jupiter l'y avait conduit. Turpin dit : « Celui-là nous était une proie marquée ! » Roland répond : « Il est vaincu, le fils de serf. Olivier, frère, voilà les coups que j'aime ! »

CIX

La bataille s'est faite plus acharnée. Francs et païens frappent des coups merveilleux. L'un attaque, l'autre se défend. Tant de hampes brisées et sanglantes ! Tant de gonfanons arrachés et tant d'enseignes ! Tant de bons Français qui perdent leur jeune vie ! Ils ne reverront plus leurs mères ni leurs femmes, ni ceux de France qui aux ports les attendent. Charles le Grand en pleure et se lamente ; mais de quoi sert sa plainte? Ils n'auront pas son secours. Ganelon l'a servi malement, au jour où il s'en fut à Saragosse vendre ses fidèles ; pour l'avoir fait, il perdit la vie et les membres par jugement à Aix, où il fut condamné à être pendu ; avec lui trente de ses parents, qui n'attendaient pas cette mort.

CX

La bataille est merveilluse e pesant.
Mult ben i fiert Oliver e Rollant,
Li arcevesques plus de mil colps i rent,
Li .XII. per ne s'en targent nient,
E li Franceis i fierent cumunement.
Moerent paien a millers e a cent :
Ki ne s'en fuit de mort n'i ad guarent ;
Voillet o nun, tut i laisset sun tens.
Franceis i perdent lor meillors guarnemenz.
Ne reverrunt lor peres ne lor parenz,
Ne Carlemagne ki as porz les atent.
En France en ad mult merveillus turment :
Orez i ad de tuneire e de vent,
Pluies e gresilz desmesureement ;
Chiedent i fuildres e menut e suvent,
E terremoete ço i ad veirement.
De seint Michel del Peril josqu'as Seinz,
Dès Besençun tresqu'al port de Guitsand,
N'en ad recet dunt del mur ne cravent.
Cuntre midi tenebres i ad granz.
N'i ad clartet, se li ciels nen i fent.
Hume nel veit ki mult ne s'espaent.
Dient plusor : « Ço est li definement,
La fin del secle ki nus est en present. »
Il nel sevent, ne dient veir nient :
Ço est li granz dulors por la mort de Rollant.

CXI

Franceis i unt ferut de coer e de vigur ;
Paien sunt morz a millers e a fuls :

CX

LA bataille est merveilleuse et pesante. Roland y frappe bien, et Olivier ; et l'archevêque y rend plus de mille coups, et les douze pairs ne sont pas en reste, ni les Français, qui frappent tous ensemble. Par centaines et par milliers, les païens meurent. Qui ne s'enfuit ne trouve nul refuge ; bon gré, mal gré, il y laisse sa vie. Les Français y perdent leurs meilleurs soutiens. Ils ne reverront plus leurs pères ni leurs parents, ni Charlemagne qui les attend aux ports. En France s'élève une tourmente étrange, un orage chargé de tonnerre et de vent, de pluie et de grêle, démesurément. La foudre tombe à coups serrés et pressés, la terre tremble. De Saint-Michel-du-Péril jusqu'aux Saints, de Besançon jusqu'au port de Wissant, il n'y a maison dont un mur ne crève. En plein midi, il y a de grandes ténèbres ; aucune clarté, sauf quand le ciel se fend. Nul ne le voit qui ne s'épouvante. Plusieurs disent : « C'est la consommation des temps, la fin du monde que voilà venue. » Il ne savent pas, il ne disent pas vrai : c'est la grande douleur pour la mort de Roland.

CXI

LES Français ont frappé de plein cœur, fortement. Les païens sont morts en foule, par

De cent millers n'en poent guarir dous.
Dist l'arcevesques : « Nostre hume sunt mult proz ;
Suz ciel n'ad home plus en ait de meillors.
Il est escrit en la Geste Francor
Que vassals est li nostre empereür. »
Vunt par le camp, si requerent les lor,
Plurent des oilz de doel e de tendrur
Por lor parenz par coer e par amor.
Li reis Marsilie od sa grant ost lor surt. AOI.

CXII

MARSILIE vient par mi une valee
Od sa grant ost que il out asemblee.
.XX. escheles ad li reis anumbrees.
Luisent cil elme as perres d'or gemmees,
E cil escuz e cez bronies sasfrees.
.VII. milie graisles i sunent la menee,
Grant est la noise par tute la contree.
Ço dist Rollant : « Oliver, compaign, frere,
Guenes li fels ad nostre mort juree.
La traïsun ne poet estre celee ;
Mult grant venjance en prendrat l'emperere.
Bataille avrum e forte e aduree,
Unches mais hom tel ne vit ajustee.
Jo i ferrai de Durendal, m'espee,
E vos, compainz, ferrez de Halteclere.
En tanz lius les avum nos portees !
Tantes batailles en avum afinees !
Male chançun n'en deit estre cantee. » AOI.

milliers. Sur les cent mille, il ne s'en est pas sauvé deux. L'archevêque dit : « Nos hommes sont très preux ; sous le ciel aucun roi n'en a de meilleurs. Il est écrit aux Annales des Francs que [...] » Ils vont par le champ et cherchent les leurs ; ils pleurent de deuil et de pitié sur leurs parents, du fond du cœur, en leur amour. Vient contre eux, avec sa grande armée, le roi Marsile.

CXII

MARSILE vient le long d'une vallée, avec la grande armée qu'il amassa. Il a formé et compté vingt corps de bataille. Les heaumes aux pierreries serties dans l'or brillent, et les écus, et les brognes safrées. Sept mille clairons sonnent la charge, grand est le bruit par toute la contrée. Roland dit : « Olivier, compagnon, frère, Ganelon le félon a juré notre mort. La trahison ne peut rester cachée ; l'empereur en prendra forte vengeance. Nous aurons une bataille âpre et dure ; jamais homme n'aura vu pareille rencontre. J'y frapperai de Durendal, mon épée, et vous, compagnon, vous frapperez de Hauteclaire. Par tant de terres nous les avons portées ! Nous avons gagné par elles tant de batailles ! Il ne faut pas que l'on chante d'elles une mauvaise chanson. »

CXIII

MARSILIES veit de sa gent le martirie,
Si fait suner ses cors e ses buisines,
Puis si chevalchet od sa grant ost banie.
Devant chevalchet un Sarrazin, Abisme :
Plus fel de lui n'out en sa cumpagnie.
Teches ad males e mult granz felonies ;
Ne creit en Deu, le filz seinte Marie ;
Issi est neirs cume peiz ki est demise ;
Plus aimet il traïsun e murdrie
Qu'il ne fesist trestut l'or de Galice ;
Unches nuls hom nel vit juer ne rire.
Vasselage ad e mult grant estultie :
Por ço est drud al felun rei Marsilie ;
Sun dragun portet a qui sa gent s'alient.
Li arcevesque ne l'amerat ja mie ;
Cum il le vit, a ferir le desiret.
Mult quiement le dit a sei meïsme :
« Cel Sarrazin me semblet mult herite ;
Mielz est mult que jo l'alge ocire.
Unches n'amai cuard ne cuardie. » AOI.

CXIV

LI arcevesque cumencet la bataille.
Siet el cheval qu'il tolit a Grossaille,
Ço ert uns reis qu'il ocist en Denemarche.
Li destrers est e curanz e aates,
Piez a copiez e les gambes ad plates,
Curte la quisse e la crupe bien large,
Lungs les costez e l'eschine ad ben halte,

CXIII

MARSILE voit le martyre des siens. Il fait sonner ses cors et ses buccines, puis chevauche avec le ban de sa grande armée. En avant, chevauche un Sarrasin, Abisme : il n'y a plus félon dans sa troupe. Il est plein de vices et de grands crimes, il ne croit pas en Dieu, le fils de sainte Marie. Il est aussi noir que poix fondue ; mieux que tout l'or de Galice, il aime le meurtre et la traîtrise. Jamais nul ne le vit jouer ni rire. Mais il est vaillant et très téméraire, et c'est pourquoi il est cher au félon roi Marsile. Il porte son dragon, auquel se rallie la gent sarrasine. L'archevêque ne saurait guère l'aimer ; dès qu'il le voit, il désire le frapper. Tout bas il se dit à lui-même : « Ce Sarrasin me semble fort hérétique. Le mieux, de beaucoup, est que j'aille l'occire : jamais je n'aimai couard ni couardise. »

CXIV

L'ARCHEVÊQUE commence la bataille. Il monte le cheval qu'il prit à Grossaille, un roi qu'il avait tué en Danemark. Le destrier est bien allant, rapide ; il a les fers dégagés, les jambes plates, la cuisse courte et la croupe large, les flancs allongés et l'échine bien haute, la queue blanche et le toupet jaune, les oreilles petites, la tête toute

Blanche la cue e la crignete jalne,
Petites les oreilles, la teste tute falve ;
Beste nen est nule ki encontre lui alge.
Li arcevesque brochet, par tant grant vasselage !
Ne laisserat qu'Abisme nen asaillet.
Vait le ferir en l'escut amiracle :
Pierres i ad, ametistes e topazes,
Esterminals e carbuncles ki ardent ;
En Val Metas li dunat uns diables,
Si li tramist li amiralz Galafes.
Turpins i fiert, ki nient ne l'esparignet,
Enprès sun colp ne quid qu'un dener vaillet,
Le cors li trenchet trés l'un costet qu'a l'altre,
Que mort l'abat en une voide place.
Dient Franceis : « Ci ad grant vasselage !
En l'arcevesque est ben la croce salve. »

CXV

FRANCEIS veient que paiens i ad tant,
De tutes parz en sunt cuvert li camp.
Suvent regretent Oliver e Rollant,
Les .XII. pers, qu'il lor seient guarant.
E l'arcevesque lur dist de sun semblant :
« Seignors barons, n'en alez mespensant !
Pur Deu vos pri que ne seiez fuiant,
Que nuls prozdom malvaisement n'en chant.
Asez est mielz que moerium cumbatant.
Pramis nus est fin prendrum a itant,
Ultre cest jurn ne serum plus vivant ;
Mais d'une chose vos soi jo ben guarant :
Seint pareïs vos est abandunant ;

fauve ; il n'est nulle bête qui l'égale à la course. L'archevêque éperonne, avec quelle vaillance ! Il attaque Abisme, rien ne l'en détournera. Il va le frapper sur son écu [...], que des pierreries chargent, améthystes et topazes [...], escarboucles qui flambent : au Val Métas un démon l'avait donné à l'émir Galafe, et l'émir à Abisme. Turpin frappe, il ne le ménage pas ; après qu'il a frappé, l'écu, je crois, ne vaut plus un denier. Il transperce le Sarrasin d'un flanc à l'autre et l'abat mort sur la terre nue. Les Français disent : « Voilà une belle vaillance ! Aux mains de l'archevêque la crosse ne sera pas honnie ! »

CXV

Les Français voient que les païens sont tant : les champs en sont couverts de toutes parts. Souvent ils appellent Olivier et Roland et les douze pairs, pour qu'ils les défendent. Et l'archevêque leur dit sa pensée : « Seigneurs barons, ne songez à rien qui soit mal. Je vous en prie par Dieu, ne fuyez pas, afin que nul vaillant ne chante de vous une mauvaise chanson. Bien mieux vaut que nous mourions en combattant. Bientôt, nous en avons la promesse, nous viendrons à notre fin ; nous ne vivrons pas au-delà de ce jour ; mais il est une chose dont je vous suis bon garant : le saint paradis vous est grand ouvert, vous y serez

As Innocenz vos en serez seant. »
A icest mot si s'esbaldissent Franc
Cel nen i ad Munjoie ne demant. AOI.

CXVI

Un Sarrazin i out de Sarraguce,
De la citet l'une meitet est sue :
Ço est Climborins, ki pas ne fut produme.
Fiance prist de Guenelun le cunte,
Par amistiet l'en baisat en la buche,
Si l'en dunat sun helme e s'escarbuncle.
Tere Major, ço dit, metrat a hunte,
A l'emperere si toldrat la curone.
Siet el ceval qu'il cleimet Barbamusche,
Plus est isnels qu'esprever ne arunde.
Brochet le bien, le frein li abandunet,
Si vait ferir Engeler de Guascoigne.
Nel poet guarir sun escut ne sa bronie :
De sun espiet el cors li met la mure,
Empeint le ben, tut le fer li mist ultre,
Pleine sa hanste el camp mort le tresturnet.
Après escriet : « Cist sunt bon a cunfundre !
Ferez, paien, pur la presse derumpre ! »
Dient Franceis : « Deus, quel doel de prodome ! » AOI.

CXVII

Li quens Rollant en apelet Oliver :
« Sire cumpainz, ja est morz Engeler ;
Nus n'avium plus vaillant chevaler. »
Respont li quens : « Deus le me doinst venger ! »

assis près des Innocents. » A ces paroles les Francs sont remplis de tant de réconfort qu'il n'en est pas un qui ne crie « Montjoie ! »

CXVI

Un Sarrasin était là, de Saragosse — une moitié de la cité est à lui, — Climborin, qui point n'est prudhomme. C'est lui qui, ayant reçu le serment du comte Ganelon, par amitié l'avait baisé sur la bouche et lui avait donné son heaume et son escarboucle. Il honnira, dit-il, la Terre des Aïeux ; à l'empereur il enlèvera sa couronne. Il monte le cheval qu'il appelle Barbamousche, lequel est plus rapide qu'épervier ou hirondelle. Il l'éperonne bien, lui abandonne le frein et va frapper Engelier de Gascogne. Ni l'écu ni la brogne ne le peuvent garantir. Le païen lui plonge au corps la pointe de son épieu ; il appuie, tout le fer traverse d'outre en outre ; à pleine hampe, dans le champ, il l'abat à la renverse, puis s'écrie : « Cette engeance est bonne à détruire ! Frappez, païens, pour rompre la presse ! » Les Français disent : « Dieu ! quel preux nous perdons ! »

CXVII

Le comte Roland appelle Olivier : « Seigneur compagnon, voilà Engelier mort, nous n'avions pas un chevalier plus vaillant. » Le comte répond : « Que Dieu me donne de le venger ! » Il broche

Sun cheval brochet des esperuns d'or mier,
Tient Halteclere, sanglent en est l'acer,
Par grant vertut vait ferir le paien.
Brandist sun colp e li Sarrazins chiet ;
L'anme de lui en portent aversers.
Puis ad ocis le duc Alphaïen ;
Escababi i ad le chef trenchet ;
.VII. Arrabiz i ad deschevalcet :
Cil ne sunt proz ja mais pur guerreier.
Ço dist Rollant : « Mis cumpainz est irez !
Encuntre mei fait asez a preiser.
Pur itels colps nos ad Charles plus cher. »
A voiz escriet : « Ferez i, chevaler ! » AOI.

CXVIII

D'ALTRE part est un paien, Valdabrun :
Celoi levat le rei Marsiliun.
Sire est par mer de .IIII. C. drodmunz ;
N'i ad eschipre quis cleimt se par loi nun.
Jerusalem prist ja par traïsun,
Si violat le temple Salomon,
Le patriarche ocist devant les funz.
Cil ot fiance del cunte Guenelon :
Il li dunat s'espee e mil manguns.
Siet el cheval qu'il cleimet Gramimund,
Plus est isnels que nen est uns falcuns.
Brochet le bien des aguz esperuns,
Si vait ferir li riche duc Sansun.
L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
El cors li met les pans del gunfanun,

son cheval de ses éperons d'or pur. Il dresse Hauteclaire, l'acier en est sanglant ; de toute sa force il va frapper le païen. Il secoue la lame dans la plaie et le Sarrasin choit ; les démons emportent son âme. Puis il tue le duc Alphaïen, tranche à Escababi la tête et désarçonne sept Arabes : ceux-là désormais ne vaudront plus guère en bataille. Roland dit : « Mon compagnon se fâche ! Auprès de moi il vaut bien son prix. Pour de tels coups Charles nous chérit mieux. » Très haut il crie : « Frappez, chevaliers ! »

CXVIII

D'AUTRE part voici un païen, Valdabron : il avait armé chevalier [?] le roi Marsile. Il est seigneur sur mer de quatre cents dromonts ; pas un marinier qui ne se réclame de lui. Il avait pris Jérusalem par traîtrise, et violé le temple de Salomon, et devant les fonts tué le patriarche. C'est lui qui, ayant reçu le serment du comte Ganelon, lui avait donné son épée et mille mangons. Il monte le cheval qu'il appelle Gramimond : un faucon est moins rapide. Il l'éperonne bien des éperons aigus et va frapper Samson, le riche duc. Il lui brise l'écu, lui rompt le haubert, lui met au corps les pans de son enseigne, à pleine hampe le désarçonne et l'abat mort... « Frappez, païens, car nous les vaincrons très

Pleine sa hanste l'abat mort des arçuns.....
« Ferez, paien, car trés ben les veintrum ! »
Dient Franceis : « Deus, quel doel de baron ! » AOI.

CXIX

LI quens Rollant, quant il veit Sansun mort,
Poez saveir que mult grant doel en out.
Sun ceval brochet, si li curt ad esforz.
Tient Durendal, qui plus valt que fin or ;
Vait le ferir li bers, quanque il pout,
Desur sun elme, ki gemmet fut ad or,
Trenchet la teste e la bronie e le cors,
La bone sele,ki est gemmet ad or,
E al cheval parfundement le dos ;
Ambure ocit, ki quel blasme ne quil lot.
Dient paien : « Cist colp nus est mult fort ! »
Respont Rollant : « Ne pois amer les voz ;
Devers vos est li orguilz e li torz. » AOI.

CXX

D'AFFRIKE i ad un Affrican venut,
Ço est Malquiant, le filz al rei Malcud.
Si guarnement sunt tut a or batud :
Cuntre le ciel sur tuz les altres luist.
Siet el ceval qu'il cleimet Salt Perdut :
Beste nen est ki poisset curre a lui.
Il vait ferir Anseïs en l'escut :
Tut li trenchat le vermeill e l'azur ;
De sun osberc li ad les pans rumput,

bien ! » Les Français disent : « Dieu ! quel deuil d'un tel baron ! »

CXIX

LE comte Roland, quand il voit Samson mort, sachez qu'il en eut une très grande douleur. Il pique son cheval, court sus au païen à toute force. Il tient Durendal, qui vaut mieux que l'or pur. Il va, le preux, et le frappe tant qu'il peut sur son heaume dont les pierreries sont serties d'or. Il fend la tête, et la brogne, et le tronc, et la bonne selle gemmée, et au cheval il fend l'échine profondément ; et, le blâme, le loue qui voudra ! les tue tous deux. Les païens disent : « Ce coup nous est cruel ! » Roland répond : « Je ne puis aimer les vôtres. L'orgueil est devers vous et le tort. »

CXX

UN Africain était là, venu d'Afrique : c'est Malquiant, fils du roi Malcud. Ses armes sont toutes d'or battu ; au soleil sur tous les autres il resplendit. Il monte le cheval qu'il appelle Saut-Perdu : il n'y a bête qui puisse l'égaler à la course. Il va frapper sur l'écu Anseïs : il en tranche les quartiers de vermeil et d'azur. Il lui a rompu les pans de son haubert, il lui enfonce au corps l'épieu, fer et bois. Le comte est mort, son

El cors li met e le fer e le fust ;
Morz est li quens, de sun tens n'i ad plus.
Dient Franceis : « Barun, tant mare fus ! »

CXXI

Par le camp vait Turpin, li arcevesque.
Tel coronet ne chantat unches messe
Ki de sun cors feïst tantes proecces.
Dist al paien : « Deus tut mal te tramette !
Tel as ocis dunt al coer me regrette. »
Sun bon ceval i ad fait esdemetre,
Si l'ad ferut sur l'escut de Tulette
Que mort l'abat desur l'herbe verte.....
. . . .

CXXII

De l'altre part est un paien, Grandonies,
Filz Capuel, le rei de Capadoce.
Siet el cheval que il cleimet Marmorie,
Plus est isnels que n'est oisel ki volet.
Laschet la resne, des esperuns le brochet,
Si vait ferir Gerin par sa grant force.
L'escut vermeill li freint, de col li portet ;
Aprof li ad sa bronie desclose,
El cors li met tute l'enseingne bloie,
Que mort l'abat en une halte roche.
Sun cumpaignun Gerers ocit uncore
E Berenger e Guiun de Seint Antonie ;
Puis vait ferir un riche duc, Austorje,
Ki tint Valence e Envers sur le Rosne.
Il l'abat mort, paien en unt grant joie.
Dient Franceis : « Mult decheent li nostre ! »

temps est fini. Les Français disent : « Baron, c'est grand'pitié de toi ! »

CXXI

PAR le champ va Turpin, l'archevêque. Jamais tel tonsuré ne chanta la messe, qui de sa personne ait fait autant d'exploits. Il dit au païen : « Que Dieu t'envoie tous les maux ! Tu en as tué un que mon cœur regrette. » Il lance en avant son bon cheval et frappe le païen sur son écu de Tolède d'un tel coup qu'il l'abat mort sur l'herbe verte...

CXXII

D'AUTRE part est un païen, Grandoine, fils de Capuel, le roi de Cappadoce. Il monte le cheval qu'il appelle Marmoire, lequel est plus rapide que nul oiseau qui vole. Il lâche la rêne, pique des éperons et va frapper Gerin de toute sa force. Il brise son écu vermeil, le lui fait choir du cou. Après, il lui déclôt sa brogne, lui plonge toute au corps son enseigne bleue et l'abat mort sur une haute roche. Il tue encore Gerier son compagnon, et Bérengier, et Gui de Saint-Antoine, puis va frapper un riche duc, Austorge, qui tenait en sa seigneurie Valence et Envers sur le Rhône. Il l'abat mort ; les païens se réjouissent. Les Français disent : « Quel déclin des nôtres ! »

CXXIII

Li quens Rollant tint s'espee sanglente.
Ben ad oït que Franceis se dementent ;
[1587] Si grant doel ad que par mi quiet fendre ;
Dist al paien : « Deus tut mal te consente !
Tel as ocis que mult cher te quid vendre ! »
Sun ceval brochet, ki [oït del cuntence].
Ki quel cumpert, venuz en sunt ensemble.
[1592]

CXXIV

Grandonie fut e prozdom e vaillant
E vertuus e vassal cumbatant.
En mi sa veie ad encuntret Rollant.
Enceis nel vit, sil recunut veirement
Al fier visage e al cors qu'il out gent
[1597] E al reguart e al contenement :
Ne poet muer qu'il ne s'en espaent.
Fuïr s'en voel, mais ne li valt nient :
Li quens le fiert tant vertuusement
Tresqu'al nasel tut le elme li fent,
[1602] Trenchet le nés e la buche e les denz,
Trestut le cors e l'osberc jazerenc,
De l'oree sele lé dous alves d'argent
E al ceval le dos parfundement ;
Ambure ocist seinz nul recoevrement,
[1607] E cil d'Espaigne s'en cleiment tuit dolent.
[1609] Dient Franceis : « Ben fiert nostre guarent ! »

CXXV

[1610] La bataille est merveilluse e hastive.
Franceis i ferent par vigur e par ire,

CXXIII

Le comte Roland tient son épée sanglante. Il a bien entendu que les Français se découragent. Il en a si grand deuil qu'il croit que son cœur va se fendre. Il dit au païen : « Que Dieu t'octroie tous les maux ! Tu en as tué un que je compte te vendre très cher ! » Il éperonne son cheval [...] Lequel vaincra? Les voilà aux prises.

CXXIV

Grandoine était preux et vaillant, puissant et hardi au combat. Au travers de sa voie, il a rencontré Roland. Jamais il ne l'a vu : il le reconnaît pourtant, à son fier visage, à son beau corps à son regard, à son allure : il a peur, il ne peut s'en défendre. Il veut fuir, mais vainement. Le comte le frappe d'un coup si merveilleux qu'il lui fend tout le heaume jusqu'au nasal, lui tranche le nez et la bouche et les dents, et tout le tronc, et le haubert aux bonnes mailles, et le pommeau et le troussequin d'argent de sa selle dorée, et profondément le dos de son cheval. Point de remède, il les a tués tous deux, et ceux d'Espagne gémissent tous. Les Français disent : « Notre garant frappe bien ! »

CXXV

La bataille est merveilleuse ; elle se fait plus précipitée. Les Français y frappent avec

Trenchent cez poinz, cez costez, cez eschines,
Cez vestemenz entresque as chars vives.
Sur l'erbe verte li cler sancs s'en afilet.....

. . . .

« Tere Major, Mahummet te maldie !
Sur tute gent est la tue hardie. »
Cel nen i ad ki ne criet : « Marsilie !
Cevalche, rei ! Bosuign avum d'aïe ! »

CXXVI

La bataille est e merveillose e grant.
Franceis i ferent des espiez brunisant.
La veïssez si grant dulor de gent,
Tant hume mort e nasfret e sanglent !
L'un gist sur l'altre e envers e adenz.
Li Sarrazin nel poent susfrir tant :
Voelent u nun, si guerpissent le camp.
Par vive force les encacerent Franc. AOI.

CXXVII

Li quens Rollant apelet Oliver :
« Sire cumpaign, sel volez otrier,
Li arcevesque est mult bon chevaler,
N'en ad meillor en tere ne suz cel ;
Ben set ferir e de lance e d'espiet. »
Respunt li quens : « Kar li aluns aider ! »
A icest mot l'unt Francs recumencet.
Dur sunt li colps e li caples est grefs ;
Mult grant dulor i ad de chrestiens.
Ki puis veïst Rollant e Oliver
De lur espees e ferir e capler !

vigueur et rage. Ils tranchent les poings, les flancs, les échines, transpercent les vêtements jusqu'aux chairs vives, et le sang coule en filets clairs sur l'herbe verte [...] « Terre des Aïeux, Mahomet te maudisse ! Sur tous les peuples ton peuple est hardi ! » Pas un Sarrasin qui ne crie : « Marsile ! Chevauche, roi ! Nous avons besoin d'aide ! »

CXXVI

LA bataille est merveilleuse et grande. Les Français y frappent des épieux brunis. Si vous eussiez vu tant de souffrance, tant d'hommes morts, blessés, ensanglantés ! Ils gisent l'un sur l'autre, face au ciel, face contre terre. Les Sarrasins ne peuvent l'endurer davantage : bon gré, mal gré ils vident le champ. Et les Francs, de vive force, leur ont donné la chasse.

CXXVII

LE comte Roland appelle Olivier : « Seigneur compagnon, avouez-le, l'archevêque est très bon chevalier ; il n'y a meilleur sous le ciel ; il sait bien frapper de la lance et de l'épieu. » Le comte répond : « Donc, allons lui aider ! » A ces mots les Francs ont recommencé. Durs sont les coups, lourde est la mêlée. Les chrétiens sont en grande détresse. Il eût fait beau voir Roland et Olivier frapper, tailler de l'épée ! L'archevêque frappe de son épieu. De ceux qu'ils ont tués, on peut estimer le nombre ; il est écrit, dit la Geste,

Li arcevesque i fiert de sun espiet.
Cels qu'il unt mort, ben les poet hom preiser,
Il est escrit es cartres e es brefs,
Ço dit la Geste, plus de .IIII. milliers.
As quatre turs lor est avenut ben;
Li quint après lor est pesant e gref.
Tuz sunt ocis cist Franceis chevalers,
Ne mès seisante, que Deus i ad esparniez :
Einz que il moergent se vendrunt mult cher. AOI.

CXXVIII

Li quens Rollant des soens i veit grant perte.
Sun cumpaignun Oliver en apelet :
« Bel sire, chers cumpainz, pur Deu, que vos en haitet?
Tanz bons vassals veez gesir par tere!
Pleindre poüms France dulce, la bele.
De tels barons cum or remeint deserte!
E! reis, amis, que vos ici nen estes?
Oliver, frere, cum le purrum nus faire?
Cumfaitement li manderum nuveles? »
Dist Oliver : « Jo nel sai cument quere.
Mielz voeill murir que hunte nus seit retraite. » AOI.

CXXIX

Ço dist Rollant : « Cornerai l'olifant,
Si l'orrat Carles, ki est as porz passant.
Jo vos plevis ja returnerunt Franc. »
Dist Oliver : « Vergoigne sereit grant
E repruver a trestuz voz parenz ;
Iceste hunte dureit al lur vivant!
Quant jel vos dis, n'en feïstes nient ;

dans les chartres et les brefs : ils en tuèrent plus de quatre milliers. Aux quatre premiers assauts, ils ont bien tenu coup ; le cinquième leur pesa lourdement. Ils sont tous tués, les chevaliers français, hormis soixante que Dieu a épargnés. Avant qu'ils meurent, ils se vendront très cher.

CXXVIII

LE comte Roland voit le grand massacre des siens. Il appelle Olivier, son compagnon : « Beau seigneur, cher compagnon, par Dieu ! que vous en semble ? Voyez tant de vaillants qui gisent là contre terre ! Nous avons bien sujet de plaindre douce France, la belle ! Vidée de tels barons, comme elle reste déserte ! Ah ! roi, ami, que n'êtes-vous ici ? Olivier, frère, comment pourrons-nous faire ? Comment lui manderons-nous des nouvelles ? » Olivier dit : « Comment ? Je ne sais pas. On en pourrait parler à notre honte, et j'aime mieux mourir ! »

CXXIX

ROLAND dit : « Je sonnerai l'olifant. Charles l'entendra, qui passe les ports. Je vous le jure, les Francs reviendront. » Olivier dit : « Ce serait pour tous vos parents un grand déshonneur et un opprobre et cette honte serait sur eux toute leur vie ! Quand je vous demandais de le faire, vous n'en fîtes rien. Faites-le maintenant : ce ne

Mais nel ferez par le men loement.
Se vos cornez, n'er mie hardement.
Ja avez vos ambsdous les braz sanglanz ! »
Respont li quens : « Colps i ai fait mult genz ! » AOI.

CXXX

Ço dit Rollant : « Forz est nostre bataille ;
Jo cornerai, si l'orrat li reis Karles. »
Dist Oliver : « Ne sereit vasselage !
Quant jel vos dis, cumpainz, vos ne deignastes.
S'i fust li reis, n'i oüsum damage.
Cil ki la sunt n'en deivent aveir blasme. »
Dist Oliver : « Par ceste meie barbe,
Se puis veeir ma gente sorur Alde,
Ne jerreiez ja mais entre sa brace ! » AOI.

CXXXI

Ço dist Rollant : « Por quei me portez ire ? »
E il respont : « Cumpainz, vos le feïstes,
Kar vasselage par sens nen est folie ;
Mielz valt mesure que ne fait estultie.
Franceis sunt morz par vostre legerie.
Jamais Karlon de nus n'avrat servise.
Sem creïsez, venuz i fust mi sire ;
Ceste bataille oüsum [faite u prise]
U pris u mort i fust li reis Marsilie.
Vostre proecce, Rollant, mar la veïmes !
Karles li Magnes de nos n'avrat aïe.
N'ert mais tel home dès qu'a Deu juïse.
Vos i murrez e France en ert hunie.

sera plus par mon conseil. Sonner votre cor, ce ne serait pas d'un vaillant ! Mais comme vos deux bras sont sanglants ! » Le comte répond : « J'ai frappé de beaux coups. »

CXXX

ROLAND dit : « Notre bataille est dure. Je sonnerai mon cor, le roi Charles l'entendra. » Olivier dit : « Ce ne serait pas d'un preux ! Quand je vous disais de le faire, compagnon, vous n'avez pas daigné. Si le roi avait été avec nous, nous n'eussions rien souffert. Ceux qui gisent là ne méritent aucun blâme. Par cette mienne barbe, si je puis revoir ma gente sœur Aude, vous ne coucherez jamais entre ses bras ! »

CXXXI

ROLAND dit : « Pourquoi, contre moi, de la colère? » Et Olivier répond : « Compagnon, c'est votre faute, car vaillance sensée et folie sont deux choses, et mesure vaut mieux qu'outrecuidance. Si nos Français sont morts, c'est par votre légèreté. Jamais plus nous ne ferons le service de Charles. Si vous m'aviez cru, mon seigneur serait revenu ; cette bataille, nous l'aurions gagnée ; le roi Marsile eût été tué ou pris. Votre prouesse, Roland, c'est à la malheure que nous l'avons vue. Charles le Grand — jamais il n'y aura un tel homme jusqu'au dernier jugement ! — ne recevra plus notre aide. Vous allez mourir et France en

Oi nus defalt la leial cumpaignie :
Einz le vespre mult ert gref la departie. » AOI.

CXXXII

Li arcevesques les ot cuntrarïer,
Le cheval brochet des esperuns d'or mer,
Vint tresqu'a els, sis prist a castïer :
« Sire Rollant, e vos, sire Oliver,
Pur Deu vos pri, ne vos cuntralïez !
Ja li corners ne nos avreit mester,
Mais nepurquant si est il asez melz :
Venget li reis, si nus purrat venger ;
Ja cil d'Espaigne ne s'en deivent turner liez.
Nostre Franceis i descendrunt a pied,
Truverunt nos e morz e detrenchez,
Leverunt nos en bieres sur sumers,
Si nus plurrunt de doel e de pitet,
Enfuerunt nos en aitres de musters ;
N'en mangerunt ne lu ne porc ne chen. »
Respunt Rollant : « Sire, mult dites bien. » AOI

CXXXIII

Rollant ad mis l'olifan a sa buche,
Empeint le ben, par grant vertut le sunet.
Halt sunt li pui e la voiz est mult lunge,
Granz .XXX. liwes l'oïrent il respundre.
Karles l'oït e ses cumpaignes tutes.
Ço dit li reis : « Bataille funt nostre hume ! »
E Guenelun li respundit encuntre :
« S'altre le desist, ja semblast grant mençunge ! » AOI

sera honnie. Aujourd'hui prend fin notre loyal compagnonnage ; avant ce soir nous nous séparerons, et ce sera dur. »

CXXXII

L'ARCHEVÊQUE les entend qui se querellent. Il éperonne de ses éperons d'or pur, vient jusqu'à eux, et les reprend tous deux : « Sire Roland, et vous, sire Olivier, je vous en prie de par Dieu, ne vous querellez point ! Sonner du cor ne vous sauverait plus. Et pourtant, sonnez, ce sera bien mieux. Vienne le roi, il pourra nous venger : il ne faut pas que ceux d'Espagne s'en retournent joyeux. Nos Français descendront ici de cheval ; ils nous trouverons tués ou démembrés ; ils nous mettront en bière, nous emporteront sur des bêtes de somme et nous pleureront, pleins de douleur et de pitié. Ils nous enterreront en des aîtres d'églises ; nous ne serons pas mangés par les loups, les porcs et les chiens. » Roland répond : « Seigneur, vous avez bien dit. »

CXXXIII

ROLAND a mis l'olifant à ses lèvres. Il l'embouche bien, sonne à pleine force. Hauts sont les monts, et longue la voix du cor : à trente grandes lieues on l'entend qui se prolonge. Charles l'entend et l'entendent tous ses corps de troupe. Le roi dit : « Nos hommes livrent bataille ! » Et Ganelon lui répond à l'encontre : « Qu'un autre l'eût dit, certes on y verrait un grand mensonge. »

CXXXIV

Li quens Rollant, par peine e par ahans,
Par grant dulor sunet sun olifan.
Par mi la buche en salt fors li cler sancs.
De sun cervel le temple en est rumpant.
Del corn qu'il tient l'oïe en est mult grant :
Karles l'entent, ki est as porz passant.
Naimes li duc l'oïd, si l'escultent li Franc.
Ce dist li reis : « Jo oi le corn Rollant !
Unc nel sunast, se ne fust cumbatant. »
Guenes respunt : « De bataille est nient !
Ja estes veilz e fluriz e blancs ;
Par tels paroles vus resemblez enfant.
Asez savez le grant orgoill Rollant ;
Ço est merveille que Deus le soefret tant.
Ja prist il Noples seinz le vostre comant ;
Fors s'en eissirent li Sarrazins dedenz,
Sis cumbatirent al bon vassal Rollant,
Puis od les ewes lavat les prez del sanc ;
Pur cel le fist ne fust ...arissant.
Pur un sul levre vait tute jur cornant.
Devant ses pers vait il ore gabant.
Suz cel n'ad gent ki l'osast querre en champ.
Car chevalcez ! Pur qu'alez arestant ?
Tere Major mult est loinz ça devant. » AOI.

CXXXV

Li quens Rollant ad la buche sanglente.
De sun cervel rumput en est li temples.
L'olifan sunet a dulor e a peine.



CXXXIV

Le comte Roland, à grand effort, à grand ahan, très douloureusement sonne son olifant. Par sa bouche le sang jaillit clair. Sa tempe se rompt. La voix de son cor se répand au loin. Charles l'entend, au passage des ports. Le duc Naimes écoute, les Francs écoutent. Le roi dit : « C'est le cor de Roland ! Il n'en sonnerait pas s'il ne livrait une bataille ! » Ganelon répond : « Il n'y a pas de bataille ! Vous êtes vieux, votre chef est blanc et fleuri ; par de telles paroles vous semblez un enfant. Vous connaissez bien le grand orgueil de Roland : c'est merveille que Dieu si longtemps l'endure. N'a-t-il pas été jusqu'à prendre Noples sans votre ordre? Les Sarrasins firent une sortie et combattirent le bon vassal Roland ; pour effacer les traces (?), il inonda les prés ensanglantés. Pour un seul lièvre, il va tout un jour sonnant du cor. Aujourd'hui, c'est quelque jeu qu'il fait devant ses pairs. Qui donc sous le ciel oserait lui offrir la bataille? Chevauchez donc ! Pourquoi vous arrêter? La Terre des Aïeux est encore loin devant nous. »

CXXXV

Le comte Roland a la bouche sanglante. Sa tempe s'est rompue. Il sonne l'olifant douloureusement, avec angoisse. Charles l'entend, et

Karles l'oït e ses Franceis l'entendent.
Ço dist li reis : « Cel corn ad lunge aleine ! »
Respont dux Neimes : « Baron i fait la peine !
Bataille i ad, par le men escientre.
Cil l'at traït ki vos en roevet feindre.
Adubez vos, si criez vostre enseigne,
Si sucurez vostre maisnee gente :
Asez oez que Rollant se dementet ! »

CXXXVI

LI empereres ad fait suner ses corns.
Franceis descendent, si adubent lor cors
D'osbercs e de helmes e d'espees a or.
Escuz unt genz e espiez granz e forz,
E gunfanuns blancs e vermeilz e blois.
Es destrers muntent tuit li barun de l'ost,
Brochent ad ait tant cum durent li port.
N'i ad celoi a l'altre ne parolt :
« Se veïssum Rollant einz qu'il fust mort,
Ensembl' od lui i durriums granz colps. »
De ço qui calt ? car demuret i unt trop.

CXXXVII

ESCLARGIZ est li vespres e li jurz.
Cuntre le soleil reluisent cil adub,
Osbercs e helmes i getent grant flabur,
E cil escuz, ki ben sunt peinz a flurs,
E cil espiez, cil oret gunfanun.
Li empereres cevalchet par irur
E li Franceis dolenz e curoçus ;

ses Français l'entendent. Le roi dit : « Ce cor a longue haleine ! » Le duc Naimes répond : « C'est qu'un vaillant y prend peine. Il livre bataille, j'en suis sûr. Celui-là même l'a trahi qui maintenant vous demande de faillir à votre tâche. Armez-vous, criez votre cri d'armes et secourez votre belle mesnie. Vous l'entendez assez : c'est Roland qui désespère.

CXXXVI

L'EMPEREUR a fait sonner ses cors. Les Français mettent pied à terre et s'arment de hauberts, de heaumes et d'épées parées d'or. Ils ont des écus bien ouvrés, et des épieux forts et grands, et des gonfanons blancs, vermeils et bleus. Tous les barons de l'armée montent sur les destriers. Ils donnent de l'éperon tant que durent les défilés. Pas un qui ne dise à l'autre : « Si nous revoyions Roland encore vivant, avec lui nous frapperions de grands coups ! » A quoi bon les paroles? Ils ont trop tardé.

CXXXVII

LE jour avance, la vêprée brille. Contre le soleil resplendissent les armures. Hauberts et heaumes flamboient, et les écus où sont peintes des fleurs, et les épieux et les gonfanons dorés. L'empereur chevauche plein de colère, et les Français marris et courroucés. Pas un qui ne pleure douloureusement ; pour Roland, tous sont

N'i ad celoi ki durement ne plurt,
E de Rollant sunt en grant poür.
Li reis fait prendre le cunte Guenelun,
Sil cumandat as cous de sa maisun.
Tut li plus maistre en apelet, Besgun :
« Ben le me guarde, si cume tel felon !
De ma maisnee ad faite traïsun. »
Cil le receit, s'i met .C. cumpaignons
De la quisine des mielz e des peiurs.
Icil li peilent la barbe e les gernuns,
Cascun le fiert .IIII. colps de son puign,
Ben le batirent a fuz e a bastuns
E si li metent el col un caeignun,
Si l'encaeinent altresi cum un urs ;
Sur un sumer l'unt mis a deshonor.
Tant le guardent quel rendent a Charlun.

CXXXVIII

HALT sunt li pui e tenebrus e grant, AOI.
Li val parfunt e les ewes curant.
Sunent cil graisle e derere e devant
E tuit rachatent encuntre l'olifant.
Li empereres chevalchet ireement
E li Franceis curuçus e dolent ;
N'i ad celoi n'i plurt e se dement,
E prient Deu qu'il guarisset Rollant
Josque il vengent el camp cumunement :
Ensembl' od lui i ferrunt veirement.
De ço qui calt ? car ne lur valt nient.
Demurent trop, n'i poedent estre a tens. AOI.

transis d'angoisse. Le roi a fait saisir le comte Ganelon. Il l'a remis aux cuisiniers de sa maison. Il appelle Besgon, leur chef : « Garde-le moi bien, comme on doit faire d'un félon pareil : il a livré ma mesnie par traîtrise. » Besgon le reçoit en sa garde, et met après lui cent garçons de la cuisine, des meilleurs et des pires. Ils lui arrachent les poils de la barbe et des moustaches, le frappent chacun par quatre fois du poing, le battent à coups de bûches et de bâtons et lui mettent au cou une chaîne comme à un ours. Honteusement ils le hissent sur une bête de somme. Ainsi le gardent-ils jusqu'au jour de le rendre à Charles.

CXXXVIII

HAUTS sont les monts, et ténébreux et grands, les vaux profonds, les eaux violentes. A l'arrière, à l'avant, les clairons sonnent et tous ensemble répondent (?) à l'olifant. L'empereur chevauche irrité, et les Français courroucés et marris. Pas un qui ne pleure et ne se lamente. Ils prient Dieu qu'il préserve Roland jusqu'à ce qu'ils parviennent au champ de bataille, tous ensemble : alors, tous avec lui, ils frapperont, A quoi bon les prières? Elles ne leur servent de rien. Ils ont tardé, ils ne peuvent arriver à temps.

CXXXIX

PAR grant irur chevalchet li reis Charles ;
Desur sa brunie li gist sa blanche barbe.
Puignent ad ait tuit li barun de France ;
N'i ad icel ne demeint irance
Que il ne sunt a Rollant le cataigne,
Ki se cumbat as Sarrazins d'Espaigne,
Si est blecet, ne quit qu'anme i remaigne.
Deus ! quels seisante humes i ad en sa cumpaigne !
Unches meillurs n'en out reis ne cataignes. AOI.

CXL

ROLLANT reguardet es munz e es lariz ;
De cels de France i veit tanz morz gesir,
E il les pluret cum chevaler gentill :
« Seignors barons, de vos ait Deus mercit !
Tutes voz anmes otreit il pareïs !
En seintes flurs il les facet gesir !
Meillors vassals de vos unkes ne vi.
Si lungement tuz tens m'avez servit,
A oes Carlon si granz païs cunquis !
Li empereres tant mare vos nurrit !
Tere de France, mult estes dulz païs,
Oi desertet [a tant rubostl exill].
Barons franceis, pur mei vos vei murir :
Jo ne vos pois tenser ne guarantir ;
Aït vos Deus, ki unkes ne mentit !
Oliver frere, vos ne dei jo faillir.
De doel murra, s'altre ne m'i ocit.
Sire cumpainz, alum i referir ! »

CXXXIX

PLEIN de courroux, le roi Charles chevauche. Sur sa brogne s'étale sa barbe blanche. Tous les barons de France donnent fortement de l'éperon. Pas un qui ne se lamente de n'être pas avec Roland le capitaine, quand il combat les Sarrasins d'Espagne. Il est dans une telle détresse qu'il n'y survivra pas, je crois. Dieu ! quels barons, les soixante qui restent en sa compagnie ! Jamais roi ni capitaine n'en eut de meilleurs.

CXL

ROLAND regarde par les monts, par les landes. De ceux de France, il en voit tant qui gisent morts, et il les pleure en gentil chevalier : « Seigneurs barons, que Dieu vous fasse merci ! Qu'il octroie à toutes vos âmes le paradis ! Qu'il les couche parmi les saintes fleurs ! Jamais je ne vis vassaux meilleurs que vous. Vous avez si longuement, sans répit, fait mon service, conquis pour Charles de si grands pays ! L'empereur vous a nourris pour son malheur. Terre de France, vous êtes un doux pays ; en ce jour le pire fléau (?) vous a désolée ! Barons français, je vous vois mourir pour moi, et je ne puis vous défendre ni vous sauver : que Dieu vous aide, qui jamais ne mentit ! Olivier frère, je ne dois pas vous faillir. Je mourrai de douleur, si rien d'autre ne me tue. Sire compagnon, remettons-nous à frapper ! »

CXLI

Li quens Rollant el champ est repairet.
Tient Durendal, cume vassal i fiert.
Faldrun de Pui i ad par mi trenchet,
E .XXIIII. de tuz les melz preisez :
Jamais n'iert home plus se voeillet venger.
Si cum li cerfs s'en vait devant les chiens,
Devant Rollant si s'en fuient paiens.
Dist l'arcevesque : « Asez le faites ben !
Itel valor deit aveir chevaler
Ki armes portet e en bon cheval set :
En bataille deit estre forz e fiers,
U altrement ne valt .IIII. deners,
Einz deit monie estre en un de cez mustiers,
Si prierat tuz jurz por noz peccez. »
Respunt Rollant : « Ferez, nes esparignez ! »
A icest mot l'unt Francs recumencet.
Mult grant damage i out de chrestiens.

CXLII

Home ki ço set que ja n'avrat prisun
En tel bataill fait grant defension :
Pur ço sunt Francs si fiers cume leuns.
As vus Marsilie en guise de barun.
Siet el cheval qu'il apelet Gaignun,
Brochet le ben, si vait ferir Bevon :
Icil ert sire de Belne e de Digun.
L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
Que mort l'abat seinz altre descunfisun,
Puis ad ocis Yvoeries e Ivon,



CXLI

Le comte Roland est retourné à la bataille. Il tient Durendal, il frappe en vaillant. Il a taillé en pièces Faldrun de Pui et vingt-quatre autres, des mieux prisés. Jamais homme ne désirera tant se venger. Comme le cerf fuit devant les chiens, ainsi devant Roland les païens fuient. L'archevêque dit : « Voilà qui est bien ! Un chevalier doit se montrer ainsi, qui porte de bonnes armes et monte un bon cheval ; ou autrement, il ne vaut pas quatre deniers : qu'il se fasse plutôt moine dans un moutier et qu'il y prie chaque jour pour nos péchés ! » Roland répond : « Frappez, ne les épargnez pas ! » A ces mots les Francs recommencent. Les chrétiens y souffrirent grandement.

CXLII

Quand on sait qu'il ne sera pas fait de prisonniers, on se défend fortement dans une telle bataille. C'est pourquoi les Francs se font hardis comme des lions. Voici que vient contre eux, en vrai baron, Marsile. Il monte le cheval qu'il appelle Gaignon. Il l'éperonne bien et va frapper Bevon : celui-là était sire de Dijon et de Beaune ; il brise son écu, rompt son haubert et, sans lui faire d'autre mal, l'abat mort. Puis il tue Ivon et Ivoire ; avec eux Gérard de Roussillon. Le comte

Ensembl' od els Gerard de Russillun.
Li quens Rollant ne li est guaires loign ;
Dist al paien : « Damnesdeus mal te duinst !
A si grant tort m'ociz mes cumpaignuns !
Colp en avras einz que nos departum,
E de m'espee enquoi savras le nom. »
Vait le ferir en guise de baron.
Trenchet li ad li quens le destre poign,
Puis prent la teste de Jurfaleu le blund ;
Icil ert filz al rei Marsiliun.
Paien escrient : « Aïe nos, Mahum !
Li nostre deu, vengez nos de Carlun !
En ceste tere nus ad mis tels feluns
Ja pur murir le camp ne guerpirunt. »
Dist l'un a l'altre : « E ! car nos en fuiums ! »
A icest mot tels .C. milie s'en vunt,
Ki ques rapelt, ja n'en returnerunt. AOI.

CXLIII

De ço qui calt ? Se fuït s'en est Marsilies,
Remés i est sis uncles, Marganices,
Ki tint Kartagene [al frere Garmalie]
E Ethiope, une tere maldite.
La neire gent en ad en sa baillie ;
Granz unt les nés e lees les oreilles,
E sunt ensemble plus de cinquante milie.
Icil chevalchent fierement e a ire,
Puis escrient l'enseigne paenime.
Ço dist Rollant : « Ci recevrums matyrie,
E or sai ben n'avons guaires a vivre ;
Mais tut seit fel cher ne se vende primes !

Roland n'est guère loin. Il dit au païen : « Dieu te maudisse ! A si grand tort tu m'occis mes compagnons ! Tu le paieras avant que nous nous séparions et tu vas apprendre le nom de mon épée. » En vrai baron, il va le frapper : il lui tranche le poing droit. Puis il prend la tête à Jurfaleu le Blond : celui-là était fils du roi Marsile. Les païens s'écrient : « Aide-nous, Mahomet ! Vous, nos dieux, vengez-nous de Charles ! En cette terre il nous a mis de tels félons que, dussent-ils mourir, ils ne videront pas le champ. » L'un dit à l'autre : « Or donc fuyons ! » Et cent mille s'en vont : les rappelle qui veut, ils ne reviendront pas.

CXLIII

DE quoi sert leur déroute ? Si Marsile s'est enfui, son oncle est resté, Marganice, qui tient Carthage[.....]et l'Ethiopie, une terre maudite : il a en sa seigneurie l'engeance des Noirs. Leurs nez sont grands, leurs oreilles larges ; ils sont là plus de cinquante mille ensemble. Ils lancent leurs chevaux hardiment, avec fureur, puis crient le cri d'armes des païens. Alors Roland dit : « Ici nous recevrons le martyre, et je sais bien maintenant que nous n'avons plus guère à vivre. Mais honte à qui d'abord ne se sera vendu cher ! Frappez, seigneurs, des épées fourbies, et disputez et

Ferez, seignurs, des espees furbies,
Si calengez e voz morz e voz vies,
Que dulce France par nus ne seit hunie !
Quant en cest camp vendrat Carles, mi sire,
De Sarrazins verrat tel discipline
Cuntre un des noz en truverat morz .XV.,
Ne lesserat que nos ne beneïsse. » AOI.

CXLIV

QUAN Rollant veit la contredite gent
Ki plus sunt neirs que nen est arrement
Ne n'unt de blanc ne mais que sul les denz,
Ço dist li quens : « Or sai jo veirement
Que hoi murrum par le mien escient.
Ferez, Franceis, car jol vos recumenz ! »
Dist Oliver : « Dehet ait li plus lenz ! »
A icest mot Franceis se fierent enz.

CXLV

QUANT paien virent que Franceis i out poi,
Entr'els en unt e orgoil e cunfort.
Dist l'un a l'altre : « L'empereor ad tort. »
Li Marganices sist sur un ceval sor,
Brochet le ben des esperuns a or,
Fiert Oliver derere en mi le dos.
Le blanc osberc li ad descust el cors,
Par mi le piz sun espiet li mist fors,
E dit après : « Un col avez pris fort !
Carles li Magnes mar vos laissat as porz !
Tort nos ad fait, nen est dreiz qu'il s'en lot,
Kar de vos sul ai ben venget les noz. »

vos morts et vos vies, afin que douce France ne soit pas honnie par nous ! Quand en ce champ viendra Charles, mon seigneur, et qu'il verra quelle justice nous aurons faite des Sarrasins, et que, pour un des nôtres, il en trouvera quinze de morts, il ne laissera pas, certes, de nous bénir. »

CXLIV

QUAND Roland voit la gent maudite, qui est plus noire que l'encre et qui n'a rien de blanc que les dents, il dit : « Je le sais maintenant en vérité, c'est aujourd'hui que nous mourrons. Frappez, Français, car je recommence ! » Olivier dit : « Honni soit le plus lent ! » A ces mots les Français foncent dans leur masse.

CXLV

QUAND les païens voient que les Français sont peu, ils s'enorgueillissent entre eux et se réconfortent. Ils se disent l'un à l'autre : « C'est que le tort est devers l'empereur ! » Le Marganice monte un cheval saure. Il l'éperonne fortement des éperons dorés, frappe Olivier par derrière en plein dos [...] ; l'épieu traverse la poitrine et ressort. Puis il dit : « Vous avez pris un rude coup ! Charles, le roi Magne, vous laissa aux ports pour votre malheur. S'il nous a fait du mal, il n'a pas sujet de s'en louer : car, rien que sur vous, j'ai bien vengé les nôtres. »

CXLVI

OLIVER sent que a mort est ferut.
Tient Halteclere, dunt li acer fut bruns,
Fiert Marganices sur l'elme a or, agut,
E flurs e cristaus en acraventet jus ;
Trenchet la teste d'ici qu'as denz menuz,
Brandist sun colp, si l'ad mort abatut,
E dist après : « Paien, mal aies tu !
Iço ne di que Karles n'i ait perdut.
Ne a muiler ne a dame qu'aies veüd
N'en vanteras el regne dunt tu fus
Vaillant a un dener que m'i aies tolut,
Ne fait damage ne de mei ne d'altrui. »
Après escriet Roïlant qu'il li aiut. AOI.

CXLVII

OLIVER sent qu'il est a mort nasfret.
De lui venger ja mais ne li ert sez.
En la grant presse or i fiert cume ber,
Trenchet cez hanstes e cez escuz buclers
E piez e poinz e seles e costez.
Ki lui veïst Sarrazins desmembrer,
Un mort sur altre geter,
De bon vassal li poüst remembrer.
L'enseigne Carle n'i volt mie ublier,
« Munjoie ! » escriet e haltement e cler,
Rollant apelet, sun ami e sun per :
« Sire cumpaign, a mei car vus justez !
A grant dulor ermes hoi desevrez. » AOI.

CXLVI

OLIVIER sent qu'il est frappé à mort. Il tient Hauteclaire, dont l'acier est bruni. Il frappe Marganice sur le heaume aigu, tout doré. Il en fait sauter par terre les fleurons et les cristaux, lui fend la tête jusqu'aux dents de devant. Il secoue sa lame dans la plaie et l'abat mort. Il dit ensuite : « Païen, maudit sois-tu ! Je ne dis pas que Charles n'ait rien perdu ; du moins, tu n'iras pas, au royaume dont tu fus, te vanter à aucune femme, à aucune dame, de m'avoir pris un denier vaillant ni d'avoir fait tort soit à moi, soit à personne au monde. » Puis il appelle Roland pour qu'il l'aide.

CXLVII

OLIVIER sent qu'il est blessé à mort. Jamais il ne se vengera tout son saoûl. Au plus épais de la masse, il frappe en vrai baron. Il taille en pièces épieux et boucliers, les pieds et les poings, les selles, les échines. Qui l'aurait vu démembrer les païens, jeter le mort sur le mort, pourrait se souvenir d'un bon chevalier. L'enseigne de Charles, il n'a garde de l'oublier : « Montjoie ! » crie-t-il, haut et clair. Il appelle Roland, son pair et ami : « Sire compagnon, venez vers moi, tout près ; à grande douleur, en ce jour, nous serons séparés. »

CXLVIII

ROLLANT reguardet Oliver al visage :
Teint fut e pers, desculuret e pale.
Li sancs tuz clers par mi le cors li raiet,
Encuntre tere en cheent les esclaces.
« Deus ! » dist li quens, « or ne sai jo que face.
Sire cumpainz, mar fut vostre barnage !
Jamais n'iert hume ki tun cors cuntrevaillet.
E ! France dulce, cun hoi remendras guaste
De bons vassals, cunfundue e chaiete !
Li emperere en avrat grant damage. »
A icest mot sur sun cheval se pasmet. AOI.

CXLIX

AS vus Rollant sur sun cheval pasmet
E Oliver ki est a mort naffret.
Tant ad seinet li oil li sunt trublet.
Ne loinz ne près ne poet vedeir si cler
Que reconoistre poisset nuls hom mortel.
Sun cumpaignun, cum il l'at encuntret,
Sil fiert amunt sur l'elme a or gemet,
Tut li detrenchet d'ici qu'al nasel ;
Mais en la teste ne l'ad mie adeset.
A icel colp l'ad Rollant reguardet,
Si li demandet dulcement e suef :
« Sire cumpain, faites le vos de gred ?
Ja est ço Rollant, ki tant vos soelt amer !
Par nule guise ne m'aviez desfiet ! »
Dist Oliver : « Or vos oi jo parler.
Jo ne vos vei, veied vus Damnedeu !

CXLVIII

ROLAND regarde Olivier au visage : il le voit terni, blêmi, tout pâle, décoloré. Son sang coule clair au long de son corps ; sur la terre tombent les caillots. « Dieu ! » dit le comte, « je ne sais plus quoi faire. Sire compagnon, c'est grand'pitié de votre vaillance ! Jamais nul ne te vaudra. Ah ! France douce, comme tu resteras aujourd'hui dépeuplée de bons vassaux, humiliée et déchue ! L'empereur en aura grand dommage. » A ces mots, sur son cheval il se pâme.

CXLIX

VOILA sur son cheval Roland pâmé, et Olivier qui est blessé à mort. Il a tant saigné, ses yeux se sont troublés : il n'y voit plus assez clair pour reconnaître, loin ou près, homme qui vive. Comme il aborde son compagnon, il le frappe sur son heaume couvert d'or et de gemmes, qu'il fend tout jusqu'au nasal : mais il n'a pas atteint la tête. A ce coup Roland l'a regardé et lui demande doucement, par amour : « Sire compagnon, le faites-vous de votre gré? C'est moi, Roland, celui qui vous aime tant ! Vous ne m'aviez porté aucun défi ! » Olivier dit : « Maintenant j'entends votre voix. Je ne vous vois pas : veuille le seigneur Dieu vous voir ! Je vous ai frappé, pardonnez-le moi. » Roland répond : « Je n'ai eu aucun mal. Je vous pardonne, ici et devant Dieu. » A ces

Ferut vos ai, car le me pardunez ! »
Rollant respunt : « Jo n'ai nient de mel.
Jol vos parduins ici e devant Deu. »
A icel mot l'un a l'altre ad clinet.
Par tel amur as les vus desevred.

CL

OLIVER sent que la mort mult l'angoisset.
Ansdous les oilz en la teste li turnent,
L'oïe pert e la veüe tute ;
Descent a piet, a la tere se culchet,
Durement en halt si recleimet sa culpe,
Cuntre le ciel ambesdous ses mains juintes,
Si priet Deu que pareïs li dunget
E beneïst Karlun e France dulce,
Sun cumpaignun Rollant sur tuz humes.
Falt li le coer, le helme li embrunchet,
Trestut le cors a la tere li justet.
Morz est li quens, que plus ne se demuret.
Rollant li ber le pluret, sil duluset ;
Jamais en tere n'orrez plus dolent hume.

CLI

OR veit Rollant que mort est sun ami,
Gesir adenz, a la tere sun vis.
Mult dulcement a regreter le prist :
« Sire cumpaign, tant mar fustes hardiz !
Ensemble avum estet e anz e dis,
Nem fesis mal ne jo nel te forsfis.
Quant tu es mor, dulur est que jo vif. »
A icest mot se pasmet li marchis

mots l'un vers l'autre ils s'inclinèrent. C'est ainsi, à grand amour, qu'ils se sont séparés.

CL

OLIVIER sent que la mort l'angoisse. Les deux yeux lui virent dans la tête, il perd l'ouïe et tout à fait la vue. Il descend à pied, se couche contre terre. A haute voix il dit sa coulpe, les deux mains jointes et levées vers le ciel, et prie Dieu qu'il lui donne le paradis et qu'il bénisse Charles et douce France et, par-dessus tous les hommes, Roland, son compagnon. Le cœur lui manque, son heaume retombe, tout son corps s'affaisse contre terre. Le comte est mort, il n'a pas fait plus longue demeure ; le preux Roland le pleure et gémit. Jamais vous n'entendrez sur terre un homme plus douloureux.

CLI

ROLAND voit que son ami est mort, et qu'il gît, la face contre terre. Très doucement il dit sur lui l'adieu : « Sire compagnon, c'est pitié de votre hardiesse ! Nous fûmes ensemble et des ans et des jours : jamais tu ne me fis de mal, jamais je ne t'en fis. Quand te voilà mort, ce m'est douleur de vivre. » A ces mots le marquis se pâme sur son cheval, qu'il nomme Veillantif. Ses étriers d'or fin

Sur sun ceval que cleimet Veillantif.
Afermet est a ses estreus d'or fin :
Quel part qu'il alt, ne poet mie chaïr.

CLII

AINZ que Rollant se seit aperceüt,
De pasmeisuns guariz ne revenuz,
Mult grant damage li est apareüt :
Morz sunt Franceis, tuz les i ad perdut,
Senz l'arcevesque e senz Gualter de l'Hum.
Repairez est des muntaignes jus ;
A cels d'Espaigne mult s'i est cumbatuz ;
Mort sunt si hume, sis unt paiens vencut ;
Voeillet o nun, desuz cez vals s'en fuit,
Si reclaimet Rollant, qu'il li aiut :
« E ! gentilz quens, vaillanz hom, u ies tu?
Unkes nen oi poür, la u tu fus.
Ço est Gualter, ki cunquist Maelgut,
Li niés Droün, al vieill e al canut !
Pur vasselage suleie estre tun drut.
Ma hanste est fraite e percet mun escut
E mis osbercs desmailet e rumput ;
Par mi le cors. . . . .
Sempres murrai, mais cher me sui vendut. »
A icel mot l'at Rollant entendut ;
Le cheval brochet, si vient poignant vers lui. AOI.
. . . .

CLIII

ROLLANT ad doel, si fut maltalentifs ;
En la grant presse cumencet a ferir.

le maintiennent droit en selle : par où qu'il penche, il ne peut choir.

CLII

AVANT que Roland se fût reconnu, ranimé et remis de sa pâmoison, un grand dommage lui vint : les Français sont morts, il les a tous perdus, hormis l'archevêque et Gautier de l'Hum. Gautier est redescendu des montagnes. Contre ceux d'Espagne il a combattu fortement. Ses hommes sont morts, les païens les ont vaincus. Bon gré, mal gré, il fuit vers les vallées, il invoque Roland, pour qu'il l'aide : « Ah ! gentil comte, vaillant homme, où es-tu ? Jamais je n'eus peur, quand tu étais là. C'est moi, Gautier, celui qui conquit Maelgut, moi, le neveu de Droon, le vieux et le chenu. Pour ma prouesse tu me chérissais entre tes hommes. Ma lance est brisée et mon écu percé, et mon haubert démaillé et déchiré... Je vais mourir, mais je me suis vendu cher. » A ces derniers mots, Roland l'a entendu. Il éperonne et, poussant son cheval, vient vers lui [.....].

CLIII

ROLAND est rempli de douleur et de colère. Au plus épais de la presse il se met à frapper.

De cels d'Espaigne en ad getet mort .XX.,
E Gualter .VI. e l'arcevesque .V.
Dient paien : « Feluns humes ad ci !
Guardez, seignurs, qu'il n'en algent vif.
Tut par seit fel ki nes vait envaïr
E recreant ki les lerrat guarir ! »
Dunc recumencent e le hu e le cri ;
De tutes parz lé revunt envaïr. AOI.

CLIV

LI quens Rollant fut noble guerrer,
Gualter de Hums est bien bon chevaler,
Li arcevesque prozdom e essaiet :
Li uns ne volt l'altre nient laisser.
En la grant presse i fierent as paiens.
Mil Sarrazins i descendent a piet
E a cheval sunt .XL. millers.
Men escientre nes osent aproismer.
Il lor lancent e lances e espiez
E wigres e darz e museras e agiez e gieser.
As premers colps i unt ocis Gualter,
Turpins de Reins tut sun escut percet,
Quasset sun elme, si l'unt nasfret el chef,
E sun osberc rumput e desmailet,
Par mi le cors nasfret de .IIII. espiez ;
Dedesuz lui ocient sun destrer.
Or est grant doel, quant l'arcevesque chiet. AOI.

CLV

TURPINS de Reins, quant se sent abatut,
De .IIII. espiez par mi le cors ferut,

De ceux d'Espagne, il en jette morts vingt, et Gautier six, et l'archevêque cinq. Les païens disent : « Les félons que voilà ! Gardez, seigneurs, qu'ils ne s'en aillent vivants ! Traître qui ne va pas les attaquer, et couard qui les laissera échapper ! » Alors recommencent leurs huées et leur cris. De toutes parts ils reviennent à l'assaut.

CLIV

Le comte Roland est un noble guerrier, Gautier de l'Hum un chevalier très bon, l'archevêque un prud'homme éprouvé. Pas un des trois ne veut faillir aux autres. Au plus fort de la presse ils frappent sur les païens. Mille Sarrasins mettent pied à terre ; à cheval, ils sont quarante milliers. Voyez-les, qui n'osent approcher ! De loin ils jettent contre eux lances et épieux, guivres et dards, et des muzeraz, et des agiers... Aux premiers coups ils ont tué Gautier. A Turpin de Reims ils ont tout percé l'écu, brisé le heaume et ils l'ont navré à la tête ; ils ont rompu et démaillé son haubert, transpercé son corps de quatre épieux. Ils tuent sous lui son destrier. C'est grand deuil quand l'archevêque tombe.

CLV

Turpin de Reims, quand il se voit abattu de cheval, le corps percé de quatre épieux,

Isnelement li ber resailit sus,
Rollant reguardet, puis si li est curut,
E dist un mot: « Ne sui mie vencut !
Ja bon vassal nen ert vif recreüt. »
Il trait Almace, s'espee d'acer brun,
En la grant presse mil colps i fiert e plus.
Puis le dist Carles qu'il n'en esparignat nul :
Tels .IIII. cenz i troevet entur lui,
Alquanz nafrez, alquanz par mi ferut,
S'i out d'icels ki les chefs unt perdut.
Ço dit la Geste e cil ki el camp fut ;
Li ber Gilie, por qui Deus fait vertuz,
E fist la chartre el muster de Loüm.
Ki tant ne set ne l'ad prod entendut.

CLVI

LI quens Rollant gentement se cumbat,
Mais le cors ad tressuet e mult chalt.
En la teste ad e dulor e grant mal :
Rumput est li temples, por ço que il cornat.
Mais saveir volt se Charles i vendrat :
Trait l'olifan, fieblement le sunat.
Li emperere s'estut, si l'escultat :
« Seignurs », dist il, « mult malement nos vait !
Rollant mis niés hoi cest jur nus defalt.
Jo oi al corner que guaires ne vivrat.
Ki estre i voelt isnelement chevalzt !
Sunez voz grasles tant que en cest ost ad ! »
Seisante milie en i cornent si halt
Sunent li munt e respondent li val :

rapidement il se redresse debout, le vaillant. Il cherche Roland du regard, court à lui, et ne dit qu'une parole : « Je ne suis pas vaincu. Un vaillant, tant qu'il vit, ne se rend pas ! » Il dégaine Almace, son épée d'acier brun ; au plus fort de la presse, il frappe mille coups et plus. Bientôt, Charles dira qu'il ne ménagea personne, car il trouvera autour de lui quatre cents Sarrasins, les uns blessés, d'autres transpercés d'outre en outre et d'autres dont la tête est tranchée. Ainsi le rapporte la Geste ; ainsi le rapporte celui-là qui fut présent à la bataille : le baron Gilles, pour qui Dieu fait des miracles, en fit jadis la charte au moutier de Laon. Qui ne sait pas ces choses n'entend rien à cette histoire.

CLVI

LE comte Roland combat noblement, mais son corps est trempé de sueur et brûle ; et dans sa tête il sent un grand mal : parce qu'il a sonné son cor, sa tempe s'est rompue. Mais il veut savoir si Charles viendra. Il prend l'olifant, sonne, mais faiblement. L'empereur s'arrête, il écoute : « Seigneurs, dit-il, malheur à nous ! Roland, mon neveu, en ce jour, nous quitte. A la voix de son cor j'entends qu'il ne vivra plus guère. Qui veut le joindre, qu'il presse son cheval ! Sonnez vos clairons, tant qu'il y en a dans cette armée ! » Soixante mille clairons sonnent, et si haut que les monts retentissent et que répondent les vallées. Les païens l'entendent, ils n'ont garde d'en rire.

Paien l'entendent, nel tindrent mie en gab ;
Dit l'un a l'altre : « Karlun avrum nus ja ! »

CLVII

DIENT paien : « L'emperere repairet. AOI.
De cels de France oez suner les graisles !
Se Carles vient, de nus i avrat perte.
Se Rollant vit, nostre guerre novelet,
Perdud avuns Espaigne, nostre tere. »
Tels .IIII. cenz s'en asemblent a helmes,
E des meillors ki el camp quient estre :
A Rollant rendent un estur fort e pesme.
Or ad li quens endreit sei asez que faire. AOI.

CLVIII

LI quens Rollant, quant il les veit venir,
Tant se fait fort e fiers e maneviz !
Ne lur lerat tant cum il serat vif.
Siet el cheval qu'om cleimet Veillantif,
Brochet le bien des esperuns d'or fin,
En la grant presse les vait tuz envaïr,
Ensembl' od lui arcevesques Turpin.
Dist l'un a l'altre : « Ça vus traiez, ami !
De cels de France les corns avuns oït :
Carles repairet, li reis poesteïfs. »

CLIX

LI quens Rollant unkes n'amat cuard,
Ne orguillos, ne malvais hume de male part,

L'un dit à l'autre : « Bientôt Charles sera sur nous. »

CLVII

LES païens disent : « L'empereur revient. De ceux de France entendez sonner les clairons. Si Charles vient, il y aura parmi nous du dommage. Si Roland survit, notre guerre recommence ; l'Espagne, notre terre, est perdue. » Quatre cents se rassemblent, portant le heaume, de ceux qui s'estiment les meilleurs en bataille. Ils livrent à Roland un assaut dur et âpre. Le comte a de quoi besogner pour sa part. »

CLVIII

LE comte Roland, quand il les voit venir, se fait plus fort, plus fier, plus ardent. Il ne leur cédera pas tant qu'il sera en vie. Il monte le cheval qu'on appelle Veillantif. Il l'éperonne bien de ses éperons d'or fin ; au plus fort de la presse, il va tous les assaillir. Avec lui, l'archevêque Turpin. Les païens l'un à l'autre se disent : « Ami, venez-vous en ! De ceux de France nous avons entendu les cors : Charles revient, le roi puissant. »

CLIX

LE comte Roland jamais n'aima un couard, ni un orgueilleux, ni un méchant, ni un cheva-

Ne chevaler, s'il ne fust bon vassal.
Li arcevesques Turpin en apelat :
« Sire, a pied estes e jo sui a ceval :
Pur vostre amur ici prendrai estal ;
Ensemble avruns e le ben e le mal,
Ne vos lerrai pur nul hume de car.
Encui rendruns a paiens cest asalt.
Les colps des mielz, cels sunt de Durendal. »
Dist l'arcevesque : « Fel seit ki ben n'i ferrat !
Carles repairet, ki ben nus vengerat. »

CLX

PAIEN dient : « Si mare fumes nez !
Cum pesmes jurz nus est hoi ajurnez !
Perdut avum noz seignurs e noz pers ;
Carles repeiret od sa grant ost, li ber ;
De cels de France odum les graisles clers ;
Grant est la noise de Munjoie escrier.
Li quens Rollant est de tant grant fiertet
Ja n'ert vencut pur nul hume carnel.
Lançuns a lui, puis sil laissums ester. »
E il si firent darz e wigres asez,
Espiez e lances e museraz enpennez ;
L'escut Rollant unt frait e estroet
E sun osberc rumput e desmailet ;
Mais enz el cors ne l'unt mie adeset.
Mais Veillantif unt en .XXX. lius nafret
Desuz le cunte, si l'i unt mort laisset.
Paien s'en fuient, puis sil laisent ester.
Li quens Rollant i est remés a pied. AOI.

lier qui ne fût bon guerrier. Il appela l'archevêque Turpin : « Sire, vous êtes à pied et je suis à cheval. Pour l'amour de vous je tiendrai ferme en ce lieu. Ensemble nous y recevrons et le bien et le mal ; je ne vous laisserai pour nul homme fait de chair. Nous allons rendre aux païens cet assaut. Les meilleurs coups sont ceux de Durendal. » L'archevêque dit : « Honni qui bien ne frappe ! Charles revient, qui bien nous vengera ! »

CLX

Les païens disent : « Nous sommes nés à la malheure ! Quel douloureux jour s'est levé pour nous ! Nous avons perdu nos seigneurs et nos pairs. Charles revient, le vaillant, avec sa grande armée. De ceux de France, nous entendons les clairons sonner clair. Grand est le bruit de leur cri de Montjoie ! Le comte Roland est de si fière hardiesse que nul homme fait de chair ne le vaincra jamais. Lançons contre lui nos traits, puis laissons-lui le champ. » Et ils lancèrent contre lui des dards et des guivres sans nombre, des épieux, des lances, des museraz empennés. Ils ont brisé et troué son écu, rompu et démaillé son haubert ; mais son corps ils ne l'ont pas atteint. Pourtant, ils lui ont blessé Veillantif de trente blessures ; sous le comte ils l'ont abattu mort. Les païens s'enfuient, ils renoncent. Le comte Roland est resté, démonté.

CLXI

PAIEN s'en fuient, curuçus e irez ;
Envers Espaigne tendent de l'espleiter.
Li quens Rollant nes ad dunt encalcer :
Perdut i ad Veillantif, sun destrer ;
Voeilet o nun, remés i est a piet.
A l'arcevesque Turpin alat aider.
Sun elme ad or li deslaçat del chef,
Si li tolit le blanc osberc leger,
E sun blialt li ad tut detrenchet,
En ses granz plaies les pans li ad butet,
Cuntre sun piz puis si l'ad enbracet,
Sur l'erbe verte puis l'at suef culchet.
Mult dulcement li ad Rollant preiet :
« E ! gentilz hom, car me dunez cunget !
Noz cumpaignuns, que oümes tanz chers,
Or sunt il morz, nes i devuns laiser.
Joes voell aler querre e entercer,
Dedevant vos juster e enrenger. »
Dist l'arcevesque : « Alez e repairez !
Cist camp est vostre, mercit Deu, e mien. »

CLXII

ROLLANT s'en turnet, par le camp vait tut suls,
Cercet les vals e si cercet les munz.....
Iloec truvat Gerin e Gerer sun cumpaignun,
E si truvat Berenger e Attun ;
Iloec truvat Anseïs e Sansun,
Truvat Gerard le veill de Russillun.
Par uns e uns les ad pris le barun,



CLXI

LES païens s'enfuient, marris et courroucés. Vers l'Espagne ils se hâtent, à grand effort. Le comte Roland ne peut leur donner la chasse : il a perdu Veillantif, son destrier ; bon gré mal gré, il reste, démonté. Vers l'archevêque Turpin il va, pour lui porter son aide, Il lui délaça du chef son heaume paré d'or et lui retira son blanc haubert léger. Il prit son bliaut et le découpa tout ; dans ses grandes plaies il en a bouté les pans. Puis il l'a pris dans ses bras, serré contre sa poitrine ; sur l'herbe verte il l'a mollement couché. Très doucement il lui fit une prière : « Ah ! gentil seigneur, donnez-m'en le congé : nos compagnons, qui nous furent si chers, les voilà morts, nous ne devons pas les laisser. Je veux aller les chercher et les reconnaître, et devant vous les réunir et les ranger. » L'archevêque dit : « Allez et revenez ! Ce champ est à vous, Dieu merci ! et à moi. »

CLXII

ROLAND part. Il va à travers le champ, tout seul. Il cherche par les vaux, il cherche par les monts. Là il trouva Ivorie et Ivon, et puis il trouva le Gascon Engelier. Là il trouva Gérin et Gerier son compagnon, et puis il trouva Bérengier et Aton. Là il trouva Anseïs et Samson, et puis il trouva Gérard le vieux, de Roussillon. Un par un

A l'arcevesque en est venuz a tut,
Sis mist en reng dedevant ses genuilz.
Li arcevesque ne poet muer n'en plurt,
Lievet sa main, fait sa beneïcun,
Après ad dit : « Mare fustes, seignurs !
Tutes voz anmes ait Deus li Glorius !
En pareïs les metet en sentes flurs !
La meie mort me rent si anguissus !
Ja ne verrai le riche empereür. »

CLXIII

ROLLANT s'en turnet, le camp vait recercer,
Sun cumpaignun ad truvet Oliver :
Encuntre sun piz estreit l'ad enbracet,
Si cum il poet a l'arcevesques en vent,
Sur un escut l'ad as altres culchet,
E l'arcevesque l'ad asols e seignet.
Idunc agreget le doel e la pitet.
Ço dit Rollant : « Bels cumpainz Oliver,
Vos fustes filz al duc Reiner
Ki tint la marche del val de Runers.
Pur hanste freindre e pur escuz peceier,
Pur orgoillos veintre e esmaier
E pur prozdomes tenir e cunseiller
E pur glutun veintre e esmaier,
En nule tere n'ad meillor chevaler..... »

CLXIV

LI quens Rollant, quant il veit mort ses pers
E Oliver, qu'il tant poeit amer,
Tendrur en out, cumencet a plurer.

il les a pris, le vaillant, et il revient avec, vers l'archevêque. Devant ses genoux il les a mis sur un rang. L'archevêque pleure, il ne peut s'en tenir. Il lève sa main, fait sa bénédiction. Après il dit : « C'est pitié de vous, seigneurs ! Que Dieu reçoive toutes vos âmes, le Glorieux ! En paradis qu'il les mette dans les saintes fleurs ! A mon tour combien la mort m'angoisse ! Je ne reverrai plus l'empereur puissant. »

CLXIII

ROLAND repart ; à nouveau il va chercher par le champ. Il retrouve son compagnon Olivier. Contre sa poitrine il le presse, étroitement embrassé. Comme il peut, il revient vers l'archevêque. Sur un écu il couche Olivier auprès des autres, et l'archevêque les a absous et signés du signe de la croix. Alors redoublent la douleur et la pitié. Et Roland dit : « Olivier, beau compagnon, vous étiez fils du duc Renier, qui tenait la marche du Val de Runers. Pour rompre une lance et pour briser des écus, pour vaincre et abattre les orgueilleux, pour soutenir et conseiller les prud'hommes [....], en nulle terre il n'y eut meilleur chevalier ! [...] »

CLXIV

LE comte Roland, quand il voit morts ses pairs, et Olivier qu'il aimait tant, s'attendrit : il se met à pleurer. Son visage a perdu sa couleur. Si

En sun visage fut mult desculurez ;
Si grant doel out que mais ne pout ester :
Voeillet o nun, a tere chet pasmet.
Dist l'arcevesques : « Tant mare fustes, ber ! »

CLXV

Li arcevesques, quant vit pasmer Rollant,
Dunc out tel doel unkes mais n'out si grant.
Tendit sa main, si ad pris l'olifan :
En Rencesvals ad un' ewe curant ;
Aler i volt, sin durrat a Rollant.
Sun petit pas s'en turnet cancelant.
Il est si fieble qu'il ne poet en avant ;
N'en ad vertut, trop ad perdut del sanc.
Einz qu'om alast un sul arpent de camp,
Falt li le coer, si est chaeit avant.
La sue mort li vait mult angoissant.

CLXVI

Li quens Rollant revient de pasmeisuns :
Sur piez se drecet, mais il ad grant dulur.
Guardet aval e si guardet amunt :
Sur l'erbe verte, ultre ses cumpaignuns,
La veit gesir le nobilie barun,
Ço est l'arcevesque, que Deus mist en sun num.
Cleimet sa culpe, si reguardet amunt,
Cuntre le ciel amsdous ses mains ad juinz,
Si priet Deu que pareïs li duinst.
Morz est Turpin, le guerreier Charlun.
Par granz batailles e par mult bels sermons

grand est son deuil, il ne peut plus rester debout ; qu'il veuille ou non, il choit contre terre, pâmé. L'archevêque dit : « Baron, c'est pitié de vous ! »

CLXV

L'ARCHEVÊQUE, quand il vit se pâmer Roland, en ressentit une douleur, la plus grande douleur qu'il eût ressentie. Il étendit la main : il a pris l'olifant. A Roncevaux il y a une eau courante : il veut y aller, il en donnera à Roland. A petits pas, il s'éloigne, chancelant. Il est si faible qu'il ne peut avancer. Il n'en a pas la force, il a perdu trop de sang ; en moins de temps qu'il n'en faut pour traverser un seul arpent, le cœur lui manque, il tombe, la tête en avant. La mort l'étreint durement.

CLXVI

LE comte Roland revient de pâmoison. Il se dresse sur ses pieds, mais il souffre d'une grande souffrance. Il regarde en aval, il regarde en amont : sur l'herbe verte, par delà ses compagnons, il voit gisant le noble baron, l'archevêque, que Dieu avait placé en son nom parmi les hommes. L'archevêque dit sa coulpe, il a tourné ses yeux vers le ciel, il a joint ses deux mains et les élève : il prie Dieu pour qu'il lui donne le paradis. Puis il meurt, le guerrier de Charles. Par de grandes batailles et par de très beaux sermons,

Cuntre paiens fut tuz tens campiuns.
Deus li otreit seinte beneïçun ! AOI.

CLXVII

LI quens Rollant veit l'arcevesque a tere :
Defors sun cors veit gesir la buele,
Desuz le frunt li buillit la cervele ;
Desur sun piz, entre les dous furceles,
Cruisiedes ad ses blanches mains, les beles.
Forment le pleignet a la lei de sa tere :
« E ! gentilz hom, chevaler de bon aire,
Hoi te cumant al Glorius celeste.
Jamais n'ert hume plus volenters le serve.
Dès les apostles ne fut hom tel prophete
Pur lei tenir e pur humes atraire.
Ja la vostre anme nen ait sufraite !
De pareïs li seit la porte uverte ! »

CLXVIII

ÇO sent Rollant que la mort li est près :
Par les oreilles fors se ist la cervel.
De ses pers priet Deu ques apelt,
E pois de lui a l'angle Gabriel.
Prist l'olifan, que reproce n'en ait,
E Durendal s'espee en l'altre main.
Plus qu'arcbaleste ne poet traire un quarrel,
Devers Espaigne en vait en un guaret ;
Muntet sur un tertre ; desuz un arbre bel
Quatre perruns i ad, de marbre faiz ;
Sur l'erbe verte si est caeit envers :
La s'est pasmet, kar la mort li est près.



il fut contre les païens, toute sa vie, son champion. Que Dieu lui octroie sa sainte bénédiction !

CLXVII

Le comte Roland voit l'archevêque contre terre. Hors de son corps il voit ses entrailles, qui gisent ; la cervelle dégoutte de son front. Sur sa poitrine, bien au milieu, il a croisé ses blanches mains, si belles. Roland dit sur lui sa plainte, selon la loi de sa terre : « Ah ! gentil seigneur, chevalier de bonne souche, je te recommande à cette heure au Glorieux du ciel. Jamais nul ne fera plus volontiers son service. Jamais, depuis les apôtres, il n'y eut tel prophète, pour maintenir la loi et pour y attirer les hommes. Puisse votre âme n'endurer nulle privation ! Que la porte du paradis lui soit ouverte ! »

CLXVIII

Roland sent que sa mort est prochaine. Par les oreilles sa cervelle se répand. Il prie Dieu pour ses pairs, afin qu'il les appelle ; puis, pour lui-même, il prie l'ange Gabriel. Il prend l'olifant, pour que personne ne lui fasse reproche, et Durendal, son épée, en l'autre main. Un peu plus loin qu'une portée d'arbalète, vers l'Espagne, il va dans un guéret. Il monte sur un tertre. Là, sous un bel arbre, il y a quatre perrons, faits de marbre. Sur l'herbe verte, il est tombé à la renverse. Il se pâme, car sa mort approche.

CLXIX

HALT sunt li pui e mult halt les arbres.
Quatre perruns i ad luisant de marbre.
Sur l'erbe verte li quens Rollant se pasmet.
Uns Sarrazins tute veie l'esguardet,
Si se feinst mort, si gist entre les altres.
Del sanc luat sun cors e sun visage.
Met sei en piez e de curre s'astet.
Bels fut e forz e de grant vasselage ;
Par sun orgoill cumencet mortel rage.
Rollant saisit e sun cors e ses armes
E dist un mot : « Vencut est li niés Carles !
Iceste espee porterai en Arabe. »
En cel tirer li quens s'aperçut alques.

CLXX

ÇO sent Rollant que s'espee li tolt.
Uvrit les oilz, si li ad dit un mot :
« Men escientre, tu n'ies mie des noz ! »
Tient l'olifan, qu'unkes perdre ne volt,
Sil fiert en l'elme, ki gemmet fut a or :
Fruisset l'acer e la teste e les os,
Amsdous les oilz del chef li ad mi fors,
Jus a ses piez si l'ad tresturnet mort.
Après li dit : « Culvert paien, cum fus unkes si os
Que me saisis, ne a dreit ne a tort ?
Ne l'orrat hume ne t'en tienget por fol.
Fenduz en est mis olifans el gros,
Caiuz en est li cristals e li ors. »

CLXIX

HAUTS sont les monts, hauts sont les arbres. Il y a là quatre perrons, faits de marbre, qui luisent. Sur l'herbe verte, le comte Roland se pâme. Or un Sarrasin le guette, qui a contrefait le mort et gît parmi les autres, ayant souillé son corps et son visage de sang. Il se redresse debout, accourt. Il était beau et fort, et de grande vaillance ; en son orgueil il fait la folie dont il mourra : il se saisit de Roland, de son corps et de ses armes, et dit une parole : « Il est vaincu, le neveu de Charles ! Cette épée, je l'emporterai en Arabie ! » Comme il tirait, le comte reprit un peu ses sens.

CLXX

ROLAND sent qu'il lui prend son épée. Il ouvre les yeux et lui dit un mot : « Tu n'es pas des nôtres, que je sache ! » Il tenait l'olifant qu'il n'a pas voulu perdre. Il l'en frappe sur son heaume gemmé, paré d'or ; il brise l'acier, et le crâne, et les os, lui fait jaillir du chef les deux yeux et devant ses pieds le renverse mort. Après il lui dit : « Païen, fils de serf, comment fus-tu si osé que de te saisir de moi, soit à droit, soit à tort ? Nul ne l'entendra dire qui ne te tienne pour un fou ! Voilà fendu le pavillon de mon olifant ; l'or en est tombé, et le cristal. »

CLXXI

ÇO sent Rollant la veüe ad perdue,
Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet ;
En sun visage sa culur ad perdue.
Dedevant lui ad une perre brune.
.X. colps i fiert par doel e par rancune.
Cruist li acers, ne freint ne ne s'esgruignet.
« E ! » dist li quens, « seinte Marie, aiue !
E ! Durendal, bone, si mare fustes !
Quant jo mei perd, de vos n'en ai mais cure.
Tantes batailles en camp en ai vencues
E tantes teres larges escumbatues,
Que Carles tient, ki la barbe ad canue !
Ne vos ait hume ki pur altre fuiet !
Mult bon vassal vos ad lung tens tenue.
Jamais n'ert tel en France la solue. »

CLXXII

ROLLANT ferit el perrun de sardonie.
Cruist li acers, ne briset ne n'esgrunie.
Quant il ço vit que n'en pout mie freindre,
A sei meïsme la cumencet a pleindre :
« E ! Durendal, cum es bele e clere e blanche !
Cuntre soleill si luises e reflambes !
Carles esteit es vals de Moriane,
Quan Deus del cel li mandat par sun angle
Qu'il te dunast a un cunte cataignie :
Dunc la me ceinst li gentilz reis, li magnes.
Jo l'en cunquis e Anjou e Bretaigne,
Si l'en cunquis e Peitou e le Maine ;

CLXXI

ROLAND sent que sa vue se perd. Il se met sur pieds, tant qu'il peut s'évertue. Son visage a perdu sa couleur. Devant lui est une pierre brune. Il y frappe dix coups, plein de deuil et de rancœur. L'acier grince, il ne se brise, ni ne s'ébrèche. « Ah ! » dit le comte, « sainte Marie, à mon aide ! Ah ! Durendal, bonne Durendal, c'est pitié de vous ! Puisque je meurs, je n'ai plus charge de vous. Par vous j'ai gagné en rase campagne tant de batailles, et par vous dompté tant de larges terres, que Charles tient, qui a la barbe chenue ! Ne venez jamais aux mains d'un homme qui puisse fuir devant un autre ! Un bon vassal vous a longtemps tenue : il n'y aura jamais votre pareille en France la Sainte. »

CLXXII

ROLAND frappe au perron de [.....] L'acier grince, il n'éclate pas, il ne s'ébrèche pas. Quand il voit qu'il ne peut la briser, il commence en lui-même à la plaindre : « Ah ! Durendal, comme tu es belle, et claire, et blanche ! Contre le soleil comme tu luis et flambes ! Charles était aux vaux de Maurienne, quand du ciel Dieu lui manda par son ange qu'il te donnât à l'un de ses comtes capitaines : alors il m'en ceignit, le gentil roi, le Magne. Par elle je lui conquis l'Anjou et la Bretagne, par elle je lui conquis le Poitou et le Maine. Je lui conquis Normandie la franche, et par elle

Jo l'en cunquis Normendie la franche,
Si l'en cunquis Provence e Equitaigne
E Lumbardie e trestute Romaine ;
Jo l'en cunquis Baiver et tute Flandres
E Burguigne e trestute Puillanie,
Costentinnoble, dunt il out la fiance,
E en Saisonie fait il ço qu'il demandet ;
Jo l'en cunquis e Escoce e [Vales islonde]
E Engletere, que il teneit sa cambre ;
Cunquis l'en ai païs e teres tantes,
Que Carles tient, ki ad la barbe blanche.
Pur cette espee ai dulor e pesance.
Mielz voeill murir qu'entre paiens remaigne.
Deus ! perre, n'en laiser hunir France ! »

CLXXIII

ROLLANT ferit en une perre bise.
Plus en abat que jo ne vos sai dire.
L'espee cruist, ne fruisset ne ne brise,
Cuntre ciel amunt est resortie.
Quant veit li quens que ne la freindrat mie,
Mult dulcement la pleinst a sei meïsme :
« E ! Durendal, cum es bele e seintisme !
En l'oriet punt asez i ad reliques,
La dent seint Perre e del sanc seint Basilie
E des chevels mun seignor seint Denise,
Del vestement i ad seinte Marie :
Il nen est dreiz que paiens te baillisent ;
De chrestiens devez estre servie.
Ne vos ait hume ki facet cuardie !

je lui conquis la Provence et l'Aquitaine, et la Lombardie et toute la Romagne. Je lui conquis la Bavière et toute la Flandre, la Bourgogne et [...], Constantinople, dont il avait reçu l'hommage, et la Saxe, où il fait ce qu'il veut. Par elle je lui conquis l'Écosse [.....] et l'Angleterre, sa chambre, comme il l'appelait. Par elle je conquis tant et tant de contrées, que Charles tient, qui a la barbe blanche. Pour cette épée j'ai douleur et peine. Plutôt mourir que la laisser aux païens ! Dieu, notre père, ne souffrez pas que la France ait cette honte ! »

CLXXIII

ROLAND frappa contre une pierre bise. Il en abat plus que je ne sais vous dire. L'épée grince, elle n'éclate ni ne se rompt. Vers le ciel elle rebondit. Quant le comte voit qu'il ne la brisera point, il la plaint en lui-même, très doucement : « Ah ! Durendal, que tu es belle et sainte ! Ton pommeau d'or est plein de reliques : une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile, et des cheveux de monseigneur saint Denis, et du vêtement de sainte Marie. Il n'est pas juste que des païens te possèdent : des chrétiens doivent faire votre service. Puissiez-vous ne jamais tomber aux mains d'un couard ! Par vous j'aurai conquis tant de larges terres, que tient Charles, qui a la

Mult larges teres de vus avrai cunquises,
Que Carles tent, ki la barbe ad flurie,
E li empereres en est ber e riches. »

CLXXIV

Ço sent Rollant que la mort le tresprent,
Devers la teste sur le quer li descent.
Desuz un pin i est alet curant,
Sur l'erbe verte s'i est culchet adenz,
Desuz lui met s'espee e l'olifan,
Turnat sa teste vers la paiene gent :
Pur ço l'at fait que il voelt veirement
Que Carles diet e trestute sa gent,
Li gentilz quens, qu'il fut mort cunquerant.
Cleimet sa culpe e menut e suvent,
Pur ses pecchez Deu en puroffrid lo guant. AOI.

CLXXV

Ço sent Rollant de sun tens n'i ad plus.
Devers Espaigne est en un pui agut,
A l'une main si ad sun piz batud :
« Deus, meie culpe vers les tues vertuz
De mes pecchez, des granz e des menuz,
Que jo ai fait dès l'ure que nez fui
Tresqu'a cest jur que ci sui consoüt ! »
Sun destre guant en ad vers Deu tendut.
Angles del ciel i descendent a lui. AOI.

CLXXVI

Li quens Rollant se jut desuz un pin,
Envers Espaigne en ad turnet sun vis.

barbe fleurie ! L'empereur en est puissant et riche. »

CLXXIV

ROLAND sent que la mort le prend tout : de sa tête elle descend vers son cœur. Jusque sous un pin il va courant ; il s'est couché sur l'herbe verte, face contre terre. Sous lui il met son épée et l'olifant. Il a tourné sa tête du côté de la gent païenne : il a fait ainsi, voulant que Charles dise, et tous les siens, qu'il est mort en vainqueur, le gentil comte. A faibles coups et souvent, il bat sa coulpe. Pour ses péchés il tend vers Dieu son gant.

CLXXV

ROLAND sent que son temps est fini. Il est couché sur un tertre escarpé, le visage tourné vers l'Espagne. De l'une de ses mains il frappe sa poitrine : « Dieu, par ta grâce, mea culpa, pour mes péchés, les grands et les menus, que j'ai faits depuis l'heure où je naquis jusqu'à ce jour où me voici abattu ! » Il a tendu vers Dieu son gant droit. Les anges du ciel descendent à lui.

CLXXVI

LE comte Roland est couché sous un pin. Vers l'Espagne il a tourné son visage. De maintes

De plusurs choses a remembrer li prist,
De tantes teres cum li bers cunquist,
De dulce France, des humes de sun lign,
De Carlemagne, sun seignor, kil nurrit ;
Ne poet muer n'en plurt e ne suspirt.
Mais lui meïsme ne volt mettre en ubli,
Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit :
« Veire Patene, ki unkes ne mentis,
Seint Lazaron de mort resurrexis
E Daniel des leons guaresis,
Guaris de mei l'anme de tuz perilz
Pur les pecchez que en ma vie fis ! »
Sun destre guant a Deu en puroffrit.
Seint Gabriel de sa main l'ad pris.
Desur sun braz teneit le chef enclin ;
Juntes ses mains est alet a sa fin.
Deus tramist sun angle Cherubin
E seint Michel del Peril ;
Ensembl' od els sent Gabriel i vint.
L'anme del cunte portent en pareïs.

CLXXVII

MORZ est Rollant, Deus en ad l'anme es cels.
Li emperere en Rencesval parvient.
Il nen i ad ne veie ne senter,
Ne voide tere ne alne ne plein pied
Que il n'i ait o Franceis o paien.
Carles escriet : « U estes vos, bels niés ?
U est l'arcevesque ? e li quens Oliver ?
U est Gerins e sis cumpainz Gerers ?

choses il lui vient souvenance : de tant de terres qu'il a conquises, le vaillant, de douce France, des hommes de son lignage, de Charlemagne, son seigneur, qui l'a nourri. Il en pleure et soupire, il ne peut s'en empêcher. Mais il ne veut pas se mettre lui-même en oubli ; il bat sa coulpe et demande à Dieu merci : « Vrai Père, qui jamais ne mentis, toi qui rappelas saint Lazare d'entre les morts, toi qui sauvas Daniel des lions, sauve mon âme de tous périls, pour les péchés que j'ai faits dans ma vie ! » Il a offert à Dieu son gant droit : saint Gabriel l'a pris de sa main. Sur son bras il a laissé retomber sa tête ; il est allé, les mains jointes, à sa fin. Dieu lui envoie son ange Chérubin et saint Michel du Péril ; avec eux y vint saint Gabriel. Ils portent l'âme du comte en paradis.

CLXXVII

ROLAND est mort ; Dieu a son âme dans les cieux. L'empereur parvient à Roncevaux. Il n'y a route ni sentier, pas une aune, pas un pied de terrain libre où ne gise un Français ou un païen. Charles s'écrie : « Où êtes-vous, beau neveu? Où est l'archevêque? où le comte Olivier? Où est Gerin? et Gerier son compagnon? Où est Oton? et le comte Bérengier? Ivon et

U est Otes? e li quens Berengers?
Ive e Ivorie, que jo aveie tant chers?
Qu'est devenuz li Guascuinz Engeler?
Sansun li dux? e Anseïs li bers?
U est Gerard de Russillun li veilz?
Li .XII. per que jo aveie laiset? »
De ço qui chelt, quant nul n'en respundiet?
« Deus! » dist li reis, « tant me pois esmaier
Que jo ne fui a l'estur cumencer! »
Tiret sa barbe cum hom ki est iret ;
Plurent des oilz si baron chevaler ;
Encuntre tere se pasment .XX. millers ;
Naimes li dux en ad mult grant pitet.

CLXXVIII

IL n'en i ad chevaler ne barun
Que de pitet mult durement ne plurt ;
Plurent lur filz, lur freres, lur nevolz
E lur amis e lur lige seignurs ;
Encuntre tere se pasment li plusur.
Naimes li dux d'iço ad fait que proz,
Tuz premereins l'ad dit l'empereür :
« Veez avant de dous liwes de nus,
Vedeir puez les granz chemins puldrus,
Qu'asez i ad de la gent paienur.
Car chevalchez! Vengez ceste dulor!
— E! Deus! » dist Carles, « ja sunt il ja si luinz!
Cunseillez mei e dreiture e honur ;
De France dulce m'unt tolue la flur. »
Li reis cumandet Gebuin e Otun,

Ivoire, que je chérissais tant? Qu'est devenu le Gascon Engelier? le duc Samson? et le preux Anseïs? Où est Gérard de Roussillon, le vieux? Où sont-ils, les douze pairs, qu'ici j'avais laissés? » De quoi sert qu'il appelle, quand pas un ne répond? « Dieu ! » dit le roi, « j'ai bien sujet de me désoler ! Que ne fus-je au commencement de la bataille? » Il tourmente sa barbe en homme rempli d'angoisse ; ses barons chevaliers pleurent ; contre terre, vingt mille se pâment. Le duc Naimes en a grande pitié.

CLXXVIII

Il n'y a chevalier ni baron qui de pitié ne pleure, douloureusement. Ils pleurent leurs fils, leurs frères, leurs neveux et leurs amis et leurs seigneurs liges ; contre terre, beaucoup se sont pâmés. Le duc Naimes a fait en homme sage, qui, le premier, dit à l'empereur : « Regardez en avant, à deux lieues de nous ; vous pourrez voir les grands chemins poudroyer, tant il y a de l'engeance sarrasine. Or donc, chevauchez ! Vengez cette douleur ! — Ah ! Dieu, » dit Charles, « ils sont déjà si loin ! Conseillez-moi selon le droit et l'honneur. C'est la fleur de douce France qu'ils m'ont ravie ! » Il appela Oton et Geboin, Tedbalt de Reims et le comte Milon : « Gardez le champ de bataille, par les monts, par les vaux. Laissez

Tedbalt de Reins e le cunte Milun :
« Guardez le champ e les vals e les munz.
Lessez gesir les morz tut issi cun il sunt,
Que n'i adeist ne beste ne lion,
Ne n'i adeist esquier ne garçun ;
Jo vus defend que n'i adeist nuls hom,
Josque Deus voeille qu'en cest camp revengum. »
E cil respundent dulcement, par amur :
« Dreiz emperere, cher sire, si ferum ! »
Mil chevaler i retienent des lur. AOI.

CLXXIX

LI empereres fait ses graisles suner,
Puis si chevalchet od sa grant ost li ber.
De cels d'Espaigne unt lur les dos turnez,
Tenent l'enchalz, tuit en sunt cumunel.
Quant veit li reis le vespres decliner,
Sur l'erbe verte descent li reis en un pred,
Culchet sei a tere, si priet Damnedeu
Que li soleilz facet pur lui arester,
La nuit targer e le jur demurer.
Ais li un angle ki od lui soelt parler,
Isnelement si li ad comandet :
« Charle, chevalche, car tei ne falt clartet.
La flur de France as perdut, ço set Deus.
Venger te poez de la gent criminel. »
A icel mot est l'emperere muntet. AOI.

CLXXX

PUR Karlemagne fist Deus vertuz mult granz,
Car li soleilz est remés en estant.

les morts couchés, tout comme ils sont. Que bête ni lion n'y touche! Que n'y touche écuyer ni valet! Que nul n'y touche, je vous l'ordonne, jusqu'à ce que Dieu nous permette de revenir dans ce champ! » Et ils répondent avec douceur, en leur amour : « Droit empereur, cher seigneur, ainsi ferons-nous! » Ils retiennent auprès d'eux mille de leurs chevaliers.

CLXXIX

L'EMPEREUR fait sonner ses clairons ; puis il chevauche, le preux, avec sa grande armée. Ils ont forcé ceux d'Espagne à tourner le dos (?) ; ils tiennent la poursuite d'un même cœur, tous ensemble. Quand l'empereur voit décliner la vêprée, il descend de cheval sur l'herbe verte, dans un pré ; il se prosterne contre terre et prie le seigneur Dieu de faire que pour lui le soleil s'arrête, que la nuit tarde et que le jour dure. Alors vint à lui un ange, celui qui a coutume de lui parler. Rapide, il lui donne ce commandement : « Charles, chevauche ; la clarté ne te manque pas. C'est la fleur de France que tu as perdue, Dieu le sait. Tu peux te venger de l'engeance criminelle! » Il dit, et l'empereur remonte à cheval.

CLXXX

POUR Charlemagne Dieu fit un grand miracle, car le soleil s'arrête, immobile. Les païens

Paien s'en fuient, ben les chalcent Franc.
El Val Tenebrus la les vunt ateignant,
Vers Sarraguce les enchalcent ferant,
A colps pleners les en vunt ociant,
Tolent lur veies e les chemins plus granz.
L'ewe de Sebre, el lur est dedevant ;
Mult est parfunde, merveilluse e curant ;
Il nen i ad barge, ne drodmund ne caland.
Paiens recleiment un lur deu, Tervagant,
Puis saillent enz, mais il n'i unt guarant.
Li adubez en sunt li plus pesant,
Envers les funz s'en turnerent alquanz ;
Li altre en vunt cuntreval flotant ;
Li miez guariz en unt boüd itant
Tuz sunt neiez par merveillus ahan.
Franceis escrient : « Mar veïstes Rollant ! » AOI.

CLXXXI

QUANT Carles veit que tuit sunt mort paiens,
Alquanz ocis e li plusur neiet,
Mult grant eschec en unt si chevaler,
Li gentilz reis descendut est a piet,
Culchet sei a tere, sin ad Deu graciet.
Quant il se drecet, li soleilz est culchet.
Dist l'emperere : « Tens est del herberger ;
En Rencesvals est tart del repairer.
Noz chevals sunt e las e ennuiez.
Tolez lur les seles, lé freins qu'il unt es chefs,
E par cez prez les laisez refreider. »
Respundent Franc : « Sire, vos dites bien. »

fuient, les Francs leur donnent fortement la chasse. Au Val Ténébreux ils les atteignent, les poussent vitement vers Saragosse, les tuent à coups frappés de plein cœur. Ils les ont coupés des routes et des chemins les plus larges. L'Èbre est devant eux ; l'eau en est profonde, redoutable, violente ; il n'y a là ni barge, ni dromont, ni chalant. Les païens supplient un de leurs dieux, Tervagant, puis se précipitent ; mais nul ne les protégera. Ceux qui portent le heaume et le haubert sont les plus pesants : ils coulent à fond, nombreux ; les autres s'en vont flottant à la dérive ; les plus heureux boivent à foison. Tous enfin se noient, à grande angoisse. Les Français s'écrient : « C'est pour votre malheur que vous avez vu Roland ! »

CLXXXI

QUAND Charles voit que les païens sont tous morts, les uns tués par le fer, et la plupart noyés, et quel grand butin ont fait ses chevaliers, il descend à pied, le gentil roi, se couche contre terre et rend grâces à Dieu. Quand il se relève, le soleil est couché. L'Empereur dit : « C'est l'heure de camper ; pour retourner à Roncevaux, il est tard. Nos chevaux sont las et recrus. Enlevez-leur les selles, ôtez-leur de la tête les freins et par ces prés laissez-les se rafraîchir. » Les Francs répondent : « Sire, vous dites bien. »

CLXXXII

Li emperere ad prise sa herberge.
Franceis descendent en la tere deserte,
A lur chevals unt toleites les seles,
Les freins a or e metent jus des testes,
Livrent lur prez, asez i ad fresche herbe :
D'altre cunreid ne lur poeent plus faire.
Ki mult est las, il se dort cuntre tere.
Icele noit n'unt unkes escalguaite.

CLXXXIII

Li emperere s'est culcet en un pret.
Sun grant espiet met a sun chef li ber.
Icele noit ne se volt il desarmer,
Si ad vestut sun blanc osberc sasfret,
Laciet sun elme, ki est a or gemmet,
Ceinte Joiuse, unches ne fut sa per,
Ki cascun jur muet .XXX. clartez.
Asez savum de la lance parler,
Dunt Nostre Sire fut en la cruiz nasfret :
Carles en ad la mure, mercit Deu ;
En l'oret punt l'ad faite manuvrer.
Pur ceste honur e pur ceste bontet,
Li nums Joiuse l'espee fut dunet.
Baruns franceis nel deivent ublier :
Enseigne en unt de Munjoie crier ;
Pur ço nes poet nule gent cuntrester.

CLXXXIV

Clere est la noit e la lune luisant.
Carles se gist, mais doel ad de Rollant



CLXXXII

L'EMPEREUR a établi son campement. Les Français mettent pied à terre dans le pays désert. Ils enlèvent à leurs chevaux les selles, leur ôtent de la tête les freins dorés ; ils leur livrent les prés ; ils y trouveront beaucoup d'herbe fraîche : on ne peut leur donner d'autres soins. Qui est très las dort contre terre. Cette nuit-là, on ne fit point garder le camp.

CLXXXIII

L'EMPEREUR s'est couché dans un pré. Le preux met près de sa tête son grand épieu. Cette nuit il n'a pas voulu se désarmer ; il garde son blanc haubert safré ; il garde lacé son heaume aux pierres serties d'or, et Joyeuse ceinte ; jamais elle n'eut sa pareille : chaque jour sa couleur change trente fois. Nous savons bien ce qu'il en fut de la lance dont Notre-Seigneur fut blessé sur la Croix : Charles, par la grâce de Dieu, en possède la pointe et l'a fait enchâsser dans le pommeau d'or : à cause de cet honneur et de cette grâce, l'épée a reçu le nom de Joyeuse. Les barons de France ne doivent pas l'oublier : c'est de là qu'ils ont pris leur cri d'armes : « Montjoie ! » et c'est pourquoi nul peuple ne peut tenir contre eux.

CLXXXIV

CLAIRE est la nuit, et la lune brillante. Charles est couché, mais il est plein de deuil pour

E d'Oliver li peiset mult forment,
Des .XII. pers e de la franceise gent
Qu'en Rencesvals ad laiset morz sanglenz.
Ne poet muer n'en plurt e nes dement
E priet Deu qu'as anmes seit guarent.
Las est li reis, kar la peine est mult grant ;
Endormiz est, ne pout mais en avant.
Par tuz les prez or se dorment li Franc.
N'i ad cheval ki puisset ester en estant :
Ki herbe voelt, il la prent en gisant.
Mult ad apris ki bien conuist ahan.

CLXXXV

CARLES se dort cum hume traveillet.
Seint Gabriel li ad Deus enveiet :
L'empereür li cumandet a guarder.
Li angles est tute noit a sun chef.
Par avisiun li ad anunciet
D'une bataille ki encuntre lui ert :
Senefiance l'en demustrat mult gref.
Carles guardat amunt envers le ciel,
Veit les tuneires e les venz e les giels
E les orez, les merveillus tempez,
E fous e flambes i est apareillez :
Isnelement sur tute sa gent chet.
Ardent cez hanstes de fraisne e de pumer
E cez escuz jesqu'as bucles d'or mier,
Fruissent cez hanstes de cez trenchanz espiez,
Cruissent osbercs e cez helmes d'acer.
En grant dulor i veit ses chevalers.

Roland, et son cœur est lourd à cause d'Olivier, et des douze pairs, et des Français : à Roncevaux, il les a laissés morts, tout sanglants. Il pleure et se lamente, il ne peut s'en tenir, et prie Dieu qu'il sauve les âmes. Il est las, car sa peine est très grande. Il s'endort, il n'en peut plus. Par tous les prés, les Francs se sont endormis. Pas un cheval qui puisse se tenir debout ; s'ils veulent de l'herbe, ils la broutent couchés. Il a beaucoup appris, celui qui a souffert.

CLXXXV

CHARLES dort en homme qu'un tourment travaille. Dieu lui a envoyé saint Gabriel ; il lui commande de garder l'empereur. L'ange se tient toute la nuit à son chevet. Par une vision, il lui annonce une bataille qui lui sera livrée. Il la lui montre par des signes funestes. Charles a levé son regard vers le ciel. Il y voit les tonnerres et les vents et les gelées, et les orages et les tempêtes prodigieuses, un appareil de feux et de flammes, qui soudainement choit sur toute son armée. Les lances de frêne et de pommier s'embrasent et les écus jusqu'à leurs boucles d'or pur. Les hampes des épieux tranchants éclatent, les hauberts et les heaumes d'acier se tordent. Charles voit ses chevaliers en grande détresse. Puis des ours et des léopards veulent les dévorer, des serpents et des guivres, des dragons et des démons. Et plus de

Urs e leuparz les voelent puis manger,
Serpenz e guivres, dragun e averser.
Grifuns i ad, plus de trente millers,
N'en i ad cel a Franceis ne sagiet.
E Franceis crient : « Carlemagne, aidez ! »
Li reis en ad e dulur e pitet ;
Aler i volt, mais il ad desturber :
Devers un gualt uns granz leons li vient,
Mult par ert pesmes e orguillus e fiers,
Sun cors meïsmes i asalt e requert
E prenent sei a braz ambesdous por loiter ;
Mais ço ne set liquels abat ne quels chiet.
Li emperere n'est mie esveillet.

CLXXXVI

APRÈS icel li vien un'altre avisiun,
Qu'il ert en France, ad Ais, a un perrun,
En dous chaeines si teneit un brohun.
Devers Ardene veeit venir .XXX. urs,
Cascun parolet altresi cume hum,
Diseient li : « Sire, rendez le nus !
Il nen est dreiz que il seit mais od vos ;
Nostre parent devum estre a sucurs. »
De sun paleis uns veltres i acurt :
Entre les altres asaillit le greignur
Sur l'erbe verte, ultre ses cumpaignuns.
La vit li reis si merveillus estur ;
Mais ço ne set liquels veint ne quels nun.
Li angles Deu ço ad mustret al barun.
Carles se dort tresqu'al demain, al cler jur.

trente milliers de griffons sont là, qui tous contre les Français..... (?) Et les Français crient : « Charlemagne, à notre aide ! » Le roi est ému de douleur et de pitié ; il y veut aller, mais il est empêché. D'une forêt vient contre lui un grand lion, plein de rage, d'orgueil et de hardiesse. Le lion s'en prend à sa personne même et l'attaque : tous deux pour lutter se prennent corps à corps. Mais Charles ne sait qui est dessus, qui est dessous. L'empereur ne s'est pas réveillé.

CLXXXVI

APRÈS cette vision, une autre lui vint : qu'il était en France, à Aix, sur un perron, et tenait un ours enchaîné par deux chaînes. Du côté de l'Ardenne il voyait venir trente ours. Chacun parlait comme un homme. Ils lui disaient : « Sire, rendez-le nous ! Il n'est pas juste que vous le reteniez plus longtemps. Il est notre parent, nous lui devons notre secours. » De son palais accourt un lévrier. Sur l'herbe verte, au-delà des autres, il attaque l'ours le plus grand. Là le roi regarde un merveilleux combat. Mais il ne sait qui vainc, qui est vaincu. Voilà ce que l'ange de Dieu a montré au baron. Charles dort jusqu'au lendemain, au jour clair.

CLXXXVII

Li reis Marsilie s'en fuit en Sarraguce.
Suz un' olive est descendut en l'umbre.
S'espee rent e sun elme e sa bronie ;
Sur la verte herbe mult laidement se culcet ;
La destre main ad perdue trestute ;
Del sanc qu'en ist se pasmet e angoiset.
Dedevant lui sa muiller Bramimunde
Pluret e criet, mult forment se doluset,
Ensembl' od li plus de .XX. mil humes,
Si maldient Carlun e France dulce.
Ad Apolin en curent en une crute,
Tencent a lui, laidement le despersunent :
« E ! malvais deus, por quei nus fais tel hunte?
Cest nostre rei por quei lessas cunfundre?
Ki mult te sert, malvais luer l'en dunes ! »
Puis si li tolent sun sceptre e sa curune,
Par les mains le pendent sur une culumbe,
Entre lur piez a tere le tresturnent,
A granz bastuns le batent e defruisent ;
E Tervagan tolent sun escarbuncle
E Mahumet enz en un fosset butent
E porc e chen le mordent e defulent.

CLXXXVIII

De pasmeisuns en est venuz Marsilies,
Fait sei porter en sa cambre voltice ;
Plusurs culurs i ad peinz e escrites ;
E Bramimunde le pluret, la reïne,
Trait ses chevels, si se cleimet caitive,



CLXXXVII

Le roi Marsile s'enfuit à Saragosse. Sous un olivier il a mis pied à terre, à l'ombre. Il rend à ses hommes son épée, son heaume et sa brogne ; sur l'herbe verte il se couche misérablement. Il a perdu en entier la main droite ; pour le sang qu'il perd, il se pâme d'angoisse. Devant lui sa femme, Bramimonde, pleure et crie, hautement se lamente. Avec elle plus de vingt mille hommes, qui maudissent Charles et douce France. Vers Apollin ils courent, dans une crypte, le querellent, l'outragent laidement : « Ah ! mauvais dieu ! Pourquoi nous fais-tu pareille honte ? Pourquoi as-tu souffert la ruine de notre roi ? Qui te sert bien, tu lui donnes un mauvais salaire ! » Puis ils lui enlèvent son sceptre et sa couronne [.....], le renversent par terre à leurs pieds, le battent et le brisent à coups de forts bâtons. Puis, à Tervagan, ils arrachent son escarboucle ; Mahomet, ils le jettent dans un fossé, et porcs et chiens le mordent et le foulent.

CLXXXVIII

Marsile est revenu de pâmoison. Il se fait porter dans sa chambre voûtée : des signes de diverses couleurs y sont peints et tracés. Et la reine Bramimonde pleure sur lui, s'arrache les cheveux : « Chétive ! » dit-elle, puis à haute voix

A l'altre mot mult haltement s'escriet :
« E! Sarraguce, cum ies oi desguarnie
Del gentil rei ki t'aveit en baillie!
Li nostre deu i unt fait felonie,
Ki en bataille oi matin le faillirent.
Li amiralz i ferat cuardie,
S'il ne cumbat a cele gent hardie
Ki si sunt fiers n'unt cure de lur vies.
Li emperere od la barbe flurie
Vasselage ad e mult grant estultie ;
S'il ad bataille, il ne s'en fuirat mie.
Mult est grant doel que nen est ki l'ociet. »

CLXXXIX

LI emperere par sa grant poestet
.VII. anz tuz plens ad en Espaigne estet ;
Prent i chastels e alquantes citez.
Li reis Marsilie s'en purcacet asez :
Al premer an fist ses brefs seieler,
En Babilonie Baligant ad mandet,
Ço est l'amiraill, le viel d'antiquitet,
Tut survesquiet e Virgilie e Omer ;
En Sarraguce alt sucurre li ber
E, s'il nel fait, il guerpirat ses deus
E tuz ses ydeles que il soelt adorer,
Si recevrat seinte chrestientet,
A Charlemagne se vuldrat acorder.
E cil est loinz, si ad mult demuret ;
Mandet sa gent de .XL. regnez,
Ses granz drodmunz en ad fait aprester,

elle s'écrie : « Ah ! Saragosse, comme te voilà déparée, quand tu perds le gentil roi qui t'avait en sa baillie ! Nos dieux furent félons, qui ce matin lui faillirent en bataille. L'émir fera une couardise, s'il ne vient pas combattre l'engeance hardie, ces preux si fiers qu'ils n'ont cure de leurs vies. L'empereur à la barbe fleurie est vaillant et plein d'outrecuidance : si l'émir lui offre la bataille, il ne fuira pas. Quel deuil qu'il n'y ait personne qui le tue ! »

CLXXXIX

L'EMPEREUR, par vive force, sept ans tout pleins est resté dans l'Espagne. Il y conquiert des châteaux, des cités nombreuses. Le roi Marsile s'évertue à lui résister. Dès la première année il a fait sceller ses brefs : à Babylone il a requis Baligant : c'est l'émir, le vieillard chargé de jours, qui vécut plus que Virgile et Homère. Qu'il vienne à Saragosse le secourir ; s'il ne le fait, Marsile reniera ses dieux et toutes les idoles qu'il adore ; il recevra la loi chrétienne ; il cherchera la paix avec Charlemagne. Et l'émir est loin, il a longuement tardé. De quarante royaumes il appelle ses peuples ; il a fait apprêter ses grands dromonts, des vaisseaux et des barges, des galies et des nefs. Sous Alexandrie, il y a un port près de la mer ; il assemble là toute sa flotte. C'est en mai, au

Eschiez e barges e galies e nefs ;
Suz Alixandre, ad un port juste mer,
Tut sun navilie i ad fait aprester.
Ço est en mai, al premer jur d'ested :
Tutes ses oz ad empeintes en mer.

CXC

GRANZ sunt les oz de cele gent averse ;
Siglent a fort e nagent e guvernent.
En sum cez maz e en cez haltes vernes
Asez i ad carbuncles e lanternes ;
La sus amunt pargetent tel luiserne
Par la noit la mer en est plus bele,
E cum il vienent en Espaigne la tere,
Tut li païs en reluist e esclairet.
Jesqu'a Marsilie en parvunt les noveles. AOI.

CXCI

GENT paienor ne voelent cesser unkes,
Issent de mer, venent as ewes dulces,
Laisent Marbrise e si laisent Marbrose,
Par Sebre amunt tut lur naviries turnent.
Asez i ad lanternes e carbuncles :
Tute la noit mult grant clartet lur dunent.
A icel jur venent a Sarraguce. AOI.

CXCII

CLERS est li jurz e li soleilz luisant.
Li amiralz est issut del calan.



premier jour de l'été : il lance sur la mer toutes ses armées.

CXC

GRANDES sont les armées de cette engeance haïe. Les païens cinglent à force de voiles, rament, gouvernent. A la pointe des mâts et sur les hautes proues, escarboucles et lanternes brillent, nombreuses : d'en haut elles jettent en avant une telle clarté que par la nuit la mer en est plus belle. Et, comme ils approchent de la terre d'Espagne, la côte s'éclaire toute et resplendit. La nouvelle en vient jusqu'à Marsile.

CXCI

LA gent des païens n'a cure de faire relâche. Ils laissent la mer, entrent dans les eaux douces. Ils passent Marbrise et passent Marbrose, remontent l'Èbre avec toutes leurs nefs. Lanternes et escarboucles brillent sans nombre et toute la nuit leur donnent grande clarté. Au jour, ils parviennent à Saragosse.

CXCII

LE jour est clair et le soleil brillant. L'émir est descendu de son vaisseau. A sa droite s'avance

Espaneliz fors le vait adestrant,
.XVII. reis après le vunt siwant ;
Cuntes e dux i ad ben ne sai quanz.
Suz un lorer, ki est en mi un camp,
Sur l'erbe verte getent un palie blanc ;
Un faldestoed i unt mis d'olifan ;
Desur s'asiet li paien Baligant.
Tuit li altre sunt remés en estant.
Li sire d'els premer parlat avant :
« Oiez ore, franc chevaler vaillant !
Carles li reis, l'emperere des Francs,
Ne deit manger, se jo ne li cumant.
Par tute Espaigne m'at fait guere mult grant.
En France dulce le voeil aler querant.
Ne finerai en trestut mun vivant
Josqu'il seit mort u tut vif recreant. »
Sur sun genoill en fiert sun destre guant.

CXCIII

PUIS qu'il l'ad dit, mult s'en est afichet
Que ne lairat pur tut l'or desuz ciel
Qu'il n'alt ad Ais, o Carles soelt plaider.
Si hume li lodent, si li unt cunseillet.
Puis apelat dous de ses chevalers,
L'un Clarifan e l'altre Clarïen :
« Vos estes filz al rei Maltraïen,
Ki messages soleit faire volenters.
Jo vos cumant qu'en Sarraguce algez.
Marsiliun de meie part li nunciez
Cuntre Franceis li sui venut aider :

Espaneliz, dix-sept rois marchent à sa suite, puis viennent des comtes et des ducs dont je ne sais le nombre. Sous un laurier, au milieu d'un champ, on jette sur l'herbe verte un tapis de soie blanche : un trône y est dressé, tout d'ivoire. Là s'assied le païen Baligant ; tous les autres sont restés debout. Leur seigneur, le premier, parla : « Écoutez, francs chevaliers vaillants ! Le roi Charles, l'empereur des Francs, n'a droit de manger que si je le commande. Par toute l'Espagne il m'a fait une grande guerre ; en douce France je veux aller le requérir. Je n'aurai de relâche en toute ma vie qu'il ne soit tué ou ne s'avoue vaincu. » En gage de sa parole, il frappe son genou de son gant droit.

CXCIII

PUISQU'IL l'a dit, il se promet fermement qu'il ne laissera pas, pour tout l'or qui est sous le ciel, d'aller à Aix, là où Charles tient ses plaids. Ses hommes l'en louent, lui donnent même conseil. Alors il appela deux de ses chevaliers, l'un est Clarifan et l'autre Clarien : « Vous êtes fils du roi Maltraien, qui avait coutume de porter volontiers des messages. Je vous commande que vous alliez à Saragosse. De ma part annoncez-le à Marsile : contre les Français je suis venu l'aider. Si j'en trouve occasion, il y aura une grande

Se jo truis o, mult grant bataille i ert ;
Si l'en dunez cest guant ad or pleiet,
El destre poign si li faites chalcer ;
Si li portez cest bastuncel d'or mer,
E a mei venget pur reconoistre sun feu.
En France irai pur Carle guerreier.
S'en ma mercit ne se culzt a mes piez
E ne guerpisset la lei de chrestiens,
Jo li toldrai la corune del chef. »
Paien respundent : « Sire, mult dites bien. »

CXCIV

DIST Baligant : « Car chevalchez, barun !
L'un port le guant, li alte le bastun ! »
E cil respundent : « Cher sire, si ferum. »
Tant chevalcherent qu'en Sarraguce sunt.
Passent .X. portes, traversent .IIII. punz,
Tutes les rues u li burgeis estunt.
Cum il aproisment en la citet amunt,
Vers le paleis oïrent grant fremur :
Asez i ad de cele gent paienur,
Plurent e crient, demeinent grant dolor,
Pleignent lur deus, Tervagan e Mahum
E Apollin, dunt il mie n'en unt,
Dist cascun a l'altre : « Caitifs, que devendrum ?
Sur nus est venue male confusiun ;
Perdut avum le rei Marsiliun ;
Li quens Rollant li trenchat ier le destre poign ;
Nus n'avum mie de Jurfaleu le blunt ;
Trestute Espaigne iert hoi en lur bandun. »
Li dui message descendent al perrun.

bataille. En gage, donnez-lui ployé ce gant paré d'or et qu'il en gante son poing droit. Et portez-lui ce bâtonnet d'or pur, et qu'il vienne à moi pour reconnaître son fief ! J'irai en France pour guerroyer Charles. S'il n'implore pas ma merci, couché à mes pieds, et s'il ne renie point la loi des chrétiens, je lui enlèverai de la tête la couronne. » Les païens répondent : « Sire, vous avez bien dit. »

CXCIV

BALIGANT dit : « Barons, à cheval ! Que l'un porte le gant, l'autre le bâton ! » Ils répondent : « Cher seigneur, ainsi ferons-nous ! » Tant chevauchent-ils qu'ils parviennent à Saragosse. Ils passent dix portes, traversent quatre ponts, longent les rues où se tiennent les bourgeois. Comme ils approchent, au haut de la cité, ils entendent une grande rumeur, qui vient du palais. Là s'est amassée l'engeance des païens qui pleurent, crient, mènent grand deuil : ils regrettent leurs dieux Tervagan, et Mahomet, et Apollin, qu'ils n'ont plus. Ils se disent l'un à l'autre : « Malheureux ! que deviendrons-nous ? Sur nous a fondu un grand fléau : nous avons perdu le roi Marsile ; hier le comte Roland lui trancha le poing droit ; et Jurfaleu le blond, nous ne l'avons plus. Toute l'Espagne tombera désormais en leur merci ! » Les deux messagers mettent pied à terre au perron.

CXCV

LUR chevals laisent dedesuz un' olive.
Dui Sarrazin par les resnes les pristrent,
E li message par les mantels se tindrent,
Puis sunt muntez sus el paleis altisme.
Cum il entrerent en la cambre voltice,
Par bel' amur malvais saluz li firent :
« Cil Mahumet ki nus ad en baillie
E Tervagan e Apollin, nostre sire,
Salvent le rei e guardent la reïne ! »
Dist Bramimunde : « Or oi mult grant folie !
Cist nostre deu sunt en recreantise.
En Rencesval malvaises vertuz firent :
Noz chevalers i unt lesset ocire ;
Cest mien seignur en bataille faillirent ;
Le destre poign ad perdut, n'en ad mie,
Si li trenchat li quens Rollant, li riches.
Trestute Espaigne avrat Carles en baillie.
Que devendrai, duluruse, caitive?
E ! lasse, que nen ai un hume ki m'ociet ! » AOI.

CXCVI

DIST Clarïen : « Dame, ne parlez mie itant !
Messages sumes al paien Baligant.
Marsiliun, ço dit, serat guarant,
Si l'en enveiet sun bastun e sun guant.
En Sebre avum .IIII. milie calant,
Eschiez e barges e galees curant ;
Drodmunz i ad ne vos sai dire quanz.
Li amiralz est riches e puisant :

CXCV

ILS laissent leurs chevaux sous un olivier ; deux Sarrasins les ont saisis par les rênes. Et les messagers se prennent par leurs manteaux, puis montent au plus haut palais. Quand ils entrèrent dans la chambre voûtée, ils firent par amitié un salut malencontreux : « Que Mahomet, qui nous a en sa baillie, et Tervagan, et Apollin, notre seigneur, sauvent le roi et gardent la reine ! » Bramimonde dit : « J'entends de très folles paroles ! Ces dieux que vous nommez, nos dieux, ils nous ont failli. A Roncevaux, ils ont fait de laids miracles : ils ont laissé massacrer nos chevaliers ; mon seigneur que voici, ils l'ont abandonné dans la bataille. Il a perdu le poing droit : c'est Roland qui l'a tranché, le comte puissant. Charles tiendra en sa seigneurie toute l'Espagne ! Que deviendrai-je, douloureuse, chétive ? Hélas ! n'y aura-t-il personne pour me tuer ? »

CXCVI

CLARIEN dit : « Dame, ne parlez pas sans fin ! Nous sommes messagers de Baligant, le païen. Il défendra Marsile, il le promet ; comme gages, il lui envoie son gant et son bâton. Sur l'Èbre nous avons quatre mille chalants, des vaisseaux, des barges et de rapides galées, et tant de dromonts que je n'en sais le compte. L'émir est fort et puissant ; en France il s'en ira, en quête de Charle-

En France irat Carlemagne querant ;
Rendre le quidet u mort o recreant. »
Dist Bramimunde : « Mar en irat itant !
Plus près d'ici purrez truver les Francs :
En ceste tere ad estet ja .VII. anz.
Li emperere est ber e cumbatant :
Meilz voel murir que ja fuiet de camp ;
Suz ciel n'ad rei qu'il prist a un enfant.
Carles ne creint nuls hom ki seit vivant. »

CXCVII

« LAISSEZ ço ester ! » dist Marsilies li reis.
Dist as messages : « Seignurs, parlez a mei !
Ja veez vos que a mort sui destreit,
Jo si nen ai filz ne fille ne heir :
Un en aveie, cil fut ocis her seir.
Mun seignur dites qu'il me vienge veeir.
Li amiraill ad en Espaigne dreit :
Quite li cleim, se il la voelt aveir,
Puis la defendet encuntre li Franceis !
Vers Carlemagne li durrai bon conseill :
Cunquis l'avrat d'oi cest jur en un meis.
De Sarraguce les clefs li portereiz,
Pui li dites il n'en irat, s'il me creit. »
Cil respundent : « Sire, vus dites veir. » AOI.

CXCVIII

ÇO dist Marsilie : « Carles l'emperere
Mort m'ad mes homes, ma tere deguastee
E mes citez fraites e violees.
Il jut anuit sur cel' ewe de Sebre :

magne ; il se fait fort de le tuer ou de le réduire à merci. » Bramimonde dit : « Pourquoi irait-il si loin? Plus près d'ici vous pourrez trouver les Francs. Voilà sept ans que l'empereur est en ce pays ; il est hardi, bon combattant ; il mourrait plutôt que de fuir d'un champ de bataille ; sous le ciel, il n'y a roi qu'il craigne plus qu'on craindrait un enfant. Charles ne redoute homme qui vive. »

CXCVII

« LAISSEZ ! » dit le roi Marsile ; et aux messagers : « Seigneurs, c'est à moi qu'il faut parler. Vous le voyez, la mort m'étreint et je n'ai ni fils, ni fille, ni héritier. J'en avais un : celui-là fut tué hier soir. Dites à mon seigneur qu'il me vienne voir. L'émir a droit sur la terre d'Espagne. Je la lui rends en franchise, s'il la veut, mais qu'il la défende contre les Français ! Je lui donnerai, quant à Charlemagne, un bon conseil : de ce jour en un mois il le tiendra prisonnier. Vous lui porterez les clefs de Saragosse. Puis dites-lui qu'il ne s'en ira pas, s'il m'en croit. » Ils répondent : « Seigneur, vous dites bien. »

CXCVIII

MARSILE dit : « Charles l'empereur m'a tué mes hommes, il a ravagé ma terre. Mes cités, il les a forcées et violées. Cette nuit il a couché aux rives de l'Èbre ; ce n'est qu'à sept lieues d'ici,

Jo ai cunté n'i ad mais que .VII. liwes.
L'amirail dites que sun host i amein.
Par vos li mand bataille i seit justee. »
De Sarraguce les clefs li ad livrees.
Li messager ambedui l'enclinerent,
Prenent cunget, a cel mot s'en turnerent.

CXCIX

Li dui message es chevals sunt muntet.
Isnelement issent de la citet,
A l'amiraill en vunt esfreedement,
De Sarraguce li presentent les clés.
Dist Baligant : « Que avez vos truvet?
U est Marsilie, que jo aveie mandet? »
Dist Clarïen : « Il est a mort naffret.
Li emperere fut ier as porz passer,
Si s'en vuleit en dulce France aler.
Par grant honur se fist rereguarder :
Li quens Rollant i fut remés, sis niés,
E Oliver e tuit li .XII. per,
De cels de France .XX. milie adubez.
Li reis Marsilie s'i cumbatit, li bers.
Il e Rollant el camp furent remés :
De Durendal li dunat un colp tel
Le destre poign li ad del cors sevret.
Sun filz ad mort, qu'il tant suleit amer,
E li baron qu'il i out amenet.
Fuiant s'en vint, qu'il n'i pout mès ester.
Li emperere l'ad enchacet asez.
Li reis vos mandet que vos le sucurez.
Quite vus cleimet d'Espaigne le regnet. »

je les ai comptées. Dites à l'émir qu'il y mène son armée. Je le lui mande par vous : qu'il livre là une bataille ! » Il leur a remis les clefs de Saragosse. Les messagers s'inclinent tous deux ; ils prennent congé, puis s'en retournent.

CXCIX

LES deux messagers sont montés à cheval. Ils sortent en hâte de la cité, vers l'émir s'en vont en grand désarroi, Ils lui présentent les clés de Saragosse. Baligant dit : « Qu'avez-vous appris ? Où est Marsile, que j'avais mandé ? » Clarien répond : « Il est blessé à mort. L'empereur était hier au passage des ports, il voulait retourner en douce France. Il avait formé une arrière-garde, bien propre à lui faire honneur, car le comte Roland y était resté, son neveu, et Olivier, et tous les douze pairs, et vingt milliers de ceux de France, tous chevaliers. Le roi Marsile leur livra bataille, le vaillant. Roland et lui se rencontrèrent. Roland lui donna de Durendal un tel coup qu'il lui a séparé du corps le poing droit. Il a tué son fils, qu'il aimait tant, et les barons qu'il avait amenés. Marsile s'en revint, fuyant, il ne pouvait tenir. L'empereur lui a violemment donné la poursuite. Le roi vous mande que vous le secouriez ; il vous rend en franchise le royaume d'Espagne. » Et Bali-

E Baligant cumencet a penser ;
Si grant doel ad por poi qu'il n'est desvet. AOI

CC

« SIRE amiralz, » dist Clarïens,
« En Rencesvals une bataille out ier.
Morz est Rollant e li quens Oliver,
Li .XII. per, que Carles aveit tant cher ;
De lur Franceis i ad mort .XX. millers.
Li reis Marsilie le destre poign i perdiet
E l'emperere asez l'ad enchalcet.
En ceste tere n'est remés chevaler
Ne seit ocis o en Sebre neiet.
Desur la rive sunt Francès herbergiez :
En cest païs nus sunt tant aproeciez,
Se vos volez, li repaires ert grefs. »
E Baligant le reguart en ad fiers,
En sun curage en est joüs e liet.
Del faldestod se redrecet en piez,
Puis escriet : « Baruns, ne vos targez !
Eissez des nefs, muntez, si chevalciez !
S'or ne s'en fuit Karlemagne li veilz,
Li reis Marsilie enqui serat venget :
Pur sun poign destre l'en livrerai le chef. »

CCI

PAIEN d'Arabe des nefs se sunt eissut,
Puis sunt muntez es chevals e es muls,
Si chevalcherent, que fereient il plus?
Li amiralz, ki trestuz les esmut,
Sin apelet Gemalfin, un sun drut :



gant se prend à songer. Il a si grand deuil qu'il en est presque fou.

◎ CC ◎

« SEIGNEUR émir », dit Clarien, « à Roncevaux, hier, une bataille fut livrée. Roland est tué et le comte Olivier, et les douze pairs, que Charles aimait tant ; de leurs Français vingt mille sont tués. Le roi Marsile y a perdu le poing droit et l'empereur l'a violemment poursuivi : en cette terre il ne reste pas un chevalier qui n'ait été tué par le fer ou noyé dans l'Èbre. Les Français sont campés sur la rive : ils sont si proches de nous en ce pays que, si vous le voulez, la retraite leur sera dure. » Et le regard de Baligant redevient fier ; son cœur s'emplit de joie et d'ardeur. De son trône il se lève tout droit, puis s'écrie : « Barons, ne tardez pas ! Sortez des nefs ; en selle, et chevauchez ! S'il ne s'enfuit pas, le vieux Charlemagne, le roi Marsile sera tôt vengé : pour son poing droit perdu, je lui livrerai la tête de l'empereur. »

◎ CCI ◎

LES païens d'Arabie sont sortis des nefs, puis sont montés sur les chevaux et les mulets. Ils commencent leur chevauchée, qu'ont-ils à faire d'autre ? Et l'émir, qui les a tous mis en branle, appelle Gemalfin, l'un de ses fidèles : « Je te confie

« Jo te cumant de tutes mes oz..... »
Puis est munté en un sun destrer brun ;
Ensembl' od lui em meinet .IIII. dux.
Tant chevalchat qu'en Saraguce fut.
A un perron de marbre est descenduz
E quatre cuntes l'estreu li unt tenut.
Par les degrez el paleis muntet sus,
E Bramidonie vient curant cuntre lui,
Si li ad dit : « Dolente, si mare fui !
A itel hunte, sire, mon seignor ai perdut ! »
Chet li as piez, li amiralz la reçut ;
Sus en la chambre ad doel en sunt venut. AOI.

CCII

LI reis Marsilie, cum il veit Baligant,
Dunc apelat dui Sarrazin espans :
« Pernez m'as braz, sim drecez en seant. »
Al puign senestre ad pris un de ses guanz.
Ço dist Marsilie : « Sire reis, amiralz,
Teres tutes ici . . . .
E Sarraguce e l'onur qu'i apent.
Mei ai perdut e tute ma gent. »
E cil respunt : « Tant sui jo plus dolent.
Ne pois a vos tenir lung parlement :
Jo sai asez que Carles ne m'atent,
E nepurquant de vos receif le guant. »
Al doel qu'il ad s'en est turnet plurant. AOI.
Par les degrez jus del paleis descent,
Muntet el ceval, vient a sa gent puignant.
Tant chevalchat qu'il est premers devant,

toutes mes armées... » Puis il se met en selle sur un sien destrier bai... Avec lui il emmène quatre ducs. Il a tant chevauché qu'il arrive à Saragosse. A un perron de marbre il met pied à terre, et quatre comtes lui ont tenu l'étrier. Par les degrés il monte au palais. Et Bramidoine accourt à sa rencontre et lui dit : « Chétive, et née à la malheure, sire, j'ai perdu mon seigneur, et si honteusement ! » Elle choit à ses pieds, l'émir la relève, et tous deux vers la chambre montent, pleins de douleur.

CCII

Le roi Marsile, comme il voit Baligant, appelle deux Sarrasins d'Espagne : « Prenez-moi dans vos bras, et me redressez. » De son poing gauche il a pris un de ses gants : « Seigneur roi, émir, dit-il, je vous rends (?) toutes mes terres, et Saragosse, et le fief qui en dépend. Je me suis perdu et j'ai perdu tout mon peuple. » Et l'émir répond : « J'en ai grande douleur. Je ne puis longuement parler avec vous : je sais que Charles ne m'attend pas. Mais je reçois votre gant. » Plein de sa douleur, il s'éloigne en pleurant. Il descend les degrés du palais, monte à cheval, retourne vers ses troupes à force d'éperons. Il chevauche si vivement qu'il

D'ures ad altres si se vait escriant :
« Venez, paien, car ja s'en fuient ferant ! » AOI.

CCIII

AL matin, quant primes pert li albe,
Esveillez est li emperere Carles.
Sein Gabriel, ki de part Deu le guarde,
Levet sa main, sur lui fait sun signacle.
Li reis descent, si ad rendut ses armes,
Si se desarment par tute l'ost li altre.
Puis sunt muntet, par grant vertut chevalchent
Cez veiez lunges e cez chemins mult larges,
Si vunt vedeir le merveillus damage
En Rencesvals, la o fut la bataille. AOI.

CCIV

EN Rencesvals en est Carles venuz.
Des morz qu'il troevet cumencet a plurer.
Dist a Franceis : « Segnus, le pas tenez,
Kar mei meïsme estoet avant aler
Pur mun nevold que vuldreie truver.
A Eis esteie, a une feste anoel,
Si se vanterent mi vaillant chevaler
De granz batailles, de forz esturs pleners.
D'une raisun oï Rollant parler :
Ja ne murreit en estrange regnet
Ne trespassast ses humes e ses pers ;
Vers lur païs avreit sun chef turnet ;
Cunquerrantment si finereit li bers. »
Plus qu'en ne poet un bastuncel jeter,
Devant les altres est en un pui muntet.

dépasse les autres. Par instants il s'écrie : « Venez, païens, car déjà ils pressent leur fuite ! »

CCIII

Au matin, à la première pointe de l'aube, s'est réveillé l'empereur Charles. Saint Gabriel, qui de par Dieu le garde, lève la main, sur lui fait son signe. Le roi ?... déceint ses armes et les dépose, et, comme lui, par toute l'armée, les autres se désarment. Puis ils se mettent en selle et par les longues voies et par les chemins larges chevauchent à grande allure. Ils s'en vont voir le prodigieux dommage, à Roncevaux, là où fut la bataille.

CCIV

A Roncevaux Charlemagne est parvenu. Pour les morts qu'il trouve, il se met à pleurer. Il dit aux Français : « Seigneurs, allez au pas, car il faut que j'aille moi-même en avant de vous, pour mon neveu, que je voudrais retrouver. J'étais à Aix, au jour d'une fête solennelle, quand mes vaillants chevaliers se vantèrent de grandes batailles, de forts assauts qu'ils livreraient. J'entendis Roland dire une chose : que, s'il devait mourir en royaume étranger, il y aurait poussé plus avant que ses hommes et ses pairs, qu'on le trouverait la tête tournée vers le pays ennemi, et qu'ainsi, le vaillant, il finirait en vainqueur. » Un peu plus loin qu'on peut lancer un bâton, au delà des autres, l'empereur est monté sur un tertre.

CCV

QUANT l'empereres vait querre sun nevold,
De tantes herbes el pré truvat les flors
Ki sunt vermeilles del sanc de noz barons!
Pitet en ad, ne poet muer n'en plurt.
Desuz dous arbres parvenuz est...
Les colps Rollant conut en treis perruns ;
Sur l'erbe verte veit gesir sun nevuld.
Nen est merveille se Karles ad irur.
Descent a pied, aled i est pleins curs.
Entre ses mains ansdous.....
Sur lui se pasmet, tant par est anguissus.

CCVI

LI empereres de pasmeisuns revint.
Naimes li dux e li quens Acelin,
Gefrei d'Anjou e sun frere Henri
Prenent le rei, sil drecent suz un pin.
Guardet a la tere, veit sun nevold gesir.
Tant dulcement a regreter le prist :
« Amis Rollant, de tei ait Deus mercit!
Unques nuls hom tel chevaler ne vit
Por granz batailles juster e defenir.
La meie honor est turnet en declin. »
Carles se pasmet, ne s'en pout astenir. AO.

CCVII

CARLES li reis se vint de pasmeisuns ;
Par les mains le tienent .IIII. de ses barons.
Guardet a tere, vei gesir sun nevuld.



◎ CCV ◎

TANDIS qu'il va cherchant son neveu, il trouva dans le pré tant d'herbes, dont les fleurs sont vermeilles du sang de nos barons ! Pitié lui prend, il ne peut se tenir de pleurer. Sous deux arbres il est venu. Il reconnaît sur trois perrons les coups de Roland ; sur l'herbe verte il voit son neveu, qui gît. Qui s'étonnerait s'il frémit de douleur ? Il descend de cheval, il y va en courant. Entre ses deux mains..... Il se pâme sur lui, tant son angoisse l'étreint.

◎ CCVI ◎

L'EMPEREUR est revenu de pâmoison. Le duc Naimes et le comte Acelin, Geoffroi d'Anjou et son frère Henri le prennent, le redressent sous un pin. Il regarde à terre, voit son neveu gisant. Si doucement il dit sur lui l'adieu : « Ami Roland, que Dieu te fasse merci ! Nul homme jamais ne vit chevalier tel que toi pour engager les grandes batailles et les gagner. Mon honneur a tourné vers le déclin. » Charles ne peut s'en tenir, il se pâme.

◎ CCVII ◎

LE roi Charles est revenu de pâmoison. Par les mains le tiennent quatre de ses barons. Il regarde à terre, voit gisant son neveu. Son corps

Cors ad gaillard, perdue ad sa culur,
Turnez ses oilz, mult li sunt tenebros.
Carles le pleint par feid e par amur :
« Ami Rollant, Deus metet t'anme en flors,
En pareïs, entre les glorius !
Cum en Espaigne venis a mal seignur !
Jamais n'ert jurn de tei n'aie dulur.
Cum decarrat ma force e ma baldur !
N'en avrai ja ki sustienget m'onur.
Suz ciel ne quid aveir ami un sul ;
Se jo ai parenz, n'en i ad nul si proz. »
Trait ses crignels pleines ses mains amsdous ;
Cent milie Franc en unt si grant dulur
N'en i ad cel ki durement ne plurt. AOI.

CCVIII

« AMI Rollant, jo m'en irai en France.
Cum jo serai a Loün, en ma chambre,
De plusurs regnes vendrunt li hume estrange,
Demanderunt : « U est li quens cataignes? »
Jo lur dirrai qu'il est morz en Espaigne.
A grant dulur tendrai puis mun reialme ;
Jamais n'ert jur que ne plur ne n'en pleigne.

CCIX

« AMI Rollant, prozdoem, juvente bele,
Cum jo serai a Eis, em ma chapele,
Vendrunt li hume, demanderunt noveles.
Jes lur dirrai, merveilluses e pesmes :
« Morz est mis niés, ki tant me fist cunquere. »
Encuntre mei revelerunt li Seisne

est resté beau, mais il a perdu sa couleur ; ses yeux sont virés et tout pleins de ténèbres. Par amour et par foi Charles dit sur lui sa plainte : « Ami Roland, que Dieu mette ton âme dans les fleurs, en paradis, entre les glorieux ! Quel mauvais seigneur tu suivis en Espagne ! (?) Plus un jour ne se lèvera que pour toi je ne souffre. Comme ma force va déchoir, et mon ardeur ! Je n'aurai plus personne qui soutienne mon honneur ; il me semble n'avoir plus un seul ami sous le ciel ; j'ai des parents, mais pas un aussi preux. » A pleines mains il arrache ses cheveux. Cent mille Français en ont une douleur si grande qu'il n'en est pas un qui ne fonde en larmes.

CCVIII

« AMI Roland, je m'en irai en France. Quand je serai à Laon, mon domaine privé, de maints royaumes viendront les vassaux étrangers. Ils demanderont : « Où est-il, le comte capitaine ? » Je leur dirai qu'il est mort en Espagne et je ne régnerai plus que dans la douleur et je ne vivrai plus un jour sans pleurer et sans gémir.

CCIX

« AMI Roland, vaillant, belle jeunesse, quand je serai à Aix, en ma chapelle, les vassaux viendront, demanderont les nouvelles. Je les leur dirai, étranges et rudes : « Il est mort, mon neveu, celui qui me fit conquérir tant de terres. » Contre moi se rebelleront les Saxons, et les Hongrois et les

E Hungre e Bugre e tante gent averse,
Romain, Puillain e tuit icil de Palerne
E cil d'Affrike e cil de Califerne.
Puis en trerunt mes peines e mes suffraites.
Ki guierat mes oz a tel poeste,
Quant cil est morz ki tuz jurz nos cadelet ?
E ! France, cum remeines deserte !
Si grant doel ai que jo ne vuldreie estre ! »
Sa barbe blanche cumencet a detraire,
Ad ambes mains les chevels de sa teste.
Cent milie Francs s'en pasment cuntre tere.

CCX

« Ami Rollant, de tei ait Deus mercit !
L'anme de tei seit mise en pareïs !
Ki tei ad mort France ad mis en exill.
Si grant dol ai que ne voldreie vivre
De ma maisnee, ki pur mei est ocise !
Ço duinset Deus, le filz seinte Marie,
Einz que jo vienge as maistres porz de Sirie,
L'anme del cors me seit oi departie,
Entre les lur aluee e mise
E ma car fust delez els enfuïe ! »
Ploret des oilz, sa blanche barbe tiret,
E dist dux Naimes : « Or ad Carles grant ire. » AOI

CCXI

« Sire emperere, » ço dist Gefrei d'Anjou,
« Ceste dolor ne demenez tant fort !
Par tut le camp faites querre les noz,

Bulgares et tant de peuples maudits, les Romains et ceux de la Pouille et tous ceux de Palerne, ceux d'Afrique et de Califerne [.....] Qui conduira aussi puissamment mes armées, quand il est mort, celui qui toujours nous guidait ? Ah ! France, comme tu restes désolée ! Mon deuil est si grand, je voudrais ne plus être ! » Il tire sa barbe blanche, de ses deux mains arrache les cheveux de sa tête. Cent mille Français se pâment contre terre.

CCX

« AMI Roland, que Dieu te fasse merci ! Que ton âme soit mise en paradis ! Celui qui t'a tué, c'est la France qu'il a jetée dans la détresse !... J'ai si grand deuil, je voudrais ne plus vivre ! O mes chevaliers, qui êtes morts pour moi ! Puisse Dieu, le fils de sainte Marie, accorder que mon âme, avant que j'atteigne les maîtres ports de Cize, se sépare en ce jour même de mon corps et qu'elle soit placée auprès de leurs âmes et que ma chair soit enterrée auprès d'eux ! » Il pleure, tire sa barbe blanche. Et le duc Naimes dit : « Grande est l'angoisse de Charles ! »

CCXI

« SIRE empereur », dit Geoffroi d'Anjou, « ne vous livrez pas si entièrement à cette douleur ! Partout le champ faites rechercher les nôtres,

Que cil d'Espaigne en la bataille unt mort.
En un carner cumandez qu'hom les port. »
Co dist li reis : « Sunez en vostre corn ! » AOI.

CCXII

GEFREID d'Anjou ad sun greisle sunet.
Franceis descendent, Carles l'ad comandet.
Tuz lur amis qu'il i unt morz truvet,
Ad un carner sempres les unt portet.
Asez i ad evesques e abez,
Munies, canonies, proveires coronez,
Sis unt asols e seignez de part Deu.
Mirre e timonie i firent alumer,
Gaillardement tuz les unt encensez ;
A grant honor pois les unt enterrez,
Sis unt laisez, qu'en fereient il el? AOI.

CCXIII

LI emperere fait Rollant costeïr
E Oliver e l'arcevesque Turpin.
Devant sei les ad fait tuz uvrir
E tuz les quers e paile recuillir :
Un blanc sarcou de marbre sunt enz mis,
E puis les cors des barons si unt pris,
En quirs de cerf les seignurs unt mis ;
Ben sunt lavez de piment e de vin.
Li reis cumandet Tedbalt e Gebuin,
Milun le cunte e Otes le marchis :
« En .III. carettes les guiez..... »
Bien sunt cuverz d'un palie galazin. AOI.

que ceux d'Espagne ont tués dans la bataille. Commandez qu'on les porte dans une même fosse. » Le roi dit : « Sonnez votre cor pour en donner l'ordre. »

CCXII

GEOFFROI d'Anjou a sonné son cor. Les Français descendent de cheval, Charles l'a commandé. Tous leurs amis qu'ils retrouvent morts, ils les portent aussitôt à une même fosse. Il y a dans l'armée des évêques et des abbés en nombre, des moines, des chanoines, des prêtres tonsurés : ils leur donnent de par Dieu l'absoute et la bénédiction. Ils allument la myrrhe et le thimiame, ils les encensent tous avec zèle, puis les enterrent à grand honneur. Après, ils les laissent : que peuvent-ils pour eux, désormais ?

CCXIII

L'EMPEREUR fait appareiller pour l'ensevelissement Roland, et Olivier, et l'archevêque Turpin. Devant ses yeux il les a fait ouvrir tous trois. Il fait recueillir leurs cœurs dans un linceul de soie ; on les enferme dans un blanc cercueil de marbre (?). Puis on a pris les corps des trois barons et on les a mis, bien lavés d'aromates et de vin, en des peaux de cerf. Le roi appelle Tedbalt et Geboin, le comte Milon et Oton le marquis : « Emmenez-les sur trois chars..... » Ils sont bien recouverts d'un drap de soie de Galaza.

CCXIV

VENIR s'en volt li emperere Carles,
Quant de paiens li surdent les enguardes.
De cels devant i vindrent dui messages,
De l'amirail li nuncent la bataille :
« Reis orguillos, nen est fins que t'en alges !
Veiz Baligant, ki après tei chevalchet.
Granz sunt les oz qu'il ameinet d'Arabe.
Encoi verrum se tu as vasselage. » AOI.
Carles li reis en ad prise sa barbe,
Si li remembret del doel e del damage,
Mult fierement tute sa gent reguardet,
Puis si s'escriet a sa voiz grand e halte :
« Barons franceis, as chevals e as armes ! » AOI.

CCXV

LI empereres tuz premereins s'adubet.
Isnelement ad vestue sa brunie,
Lacet sun helme, si ad ceinte Joiuse,
Ki pur soleill sa clartet n'en muet,
Pent a sun col un escut de Biterne,
Tient sun espiet, sin fait brandir la hanste,
En Tencendur, sun bon cheval, puis muntet
— Il le cunquist es guez desuz Marsune,
Sin getat mort Malpalin de Nerbone, —
Laschet la resne, mult suvent l'esperonet,
Fait sun eslais, veant cent mil humes, AOI.
Recleimet Deu e l'apostle de Rome.



CCXIV

L'EMPEREUR Charles veut s'en retourner : or devant lui surgissent les avant-gardes des païens. De leur troupe la plus proche viennent deux messagers. Au nom de l'émir, ils lui annoncent la bataille : « Roi orgueilleux, tu n'en seras quitte pour repartir. Vois Baligant qui chevauche après toi ! Grandes sont les armées qu'il amène d'Arabie. Avant ce soir nous verrons si tu as de la vaillance. » Charles le roi a porté la main à sa barbe ; il se remémore son deuil et ce qu'il a perdu. Il jette au loin sur toute sa gent un regard fier, puis s'écrie de sa voix forte et haute : « Barons français, à cheval et aux armes ! »

CCXV

L'EMPEREUR, lui le premier, s'arme. Rapidement il a revêtu sa brogne. Il lace son heaume, il a ceint Joyeuse, dont le soleil même n'éteint pas la clarté. Il pend à son cou un écu de... Il saisit son épieu et le brandit. Puis sur Tencendur, son bon cheval, il monte : il l'a conquis aux gués sous Marsonne, quand il jeta hors des arçons Malpalin de Nerbone et le renversa mort. Il lâche au destrier la rêne, l'éperonne à coups pressés, prend son galop sous le regard de cent mille hommes. Il invoque Dieu et l'apôtre de Rome.

CCXVI

PAR tut le champ cil de France descendent.
Plus de cent milie s'en adubent ensemble.
Guarnemenz unt ki ben lor atalentent,
Cevals curanz e lur armes mult gentes,
Puis sunt muntez e unt grant science.
S'il troevent oi, bataille quident rendre.
Cil gunfanun sur les helmes lur pendent.
Quant Carles veit si beles cuntenances,
Sin apelat Jozeran de Provence,
Naimon li duc, Antelme de Maience :
« En tels vassals deit hom aveir fiance !
Asez est fols ki entr'els se demente.
Si Arrabiz de venir ne se repentent,
La mort Rollant lur quid cherement rendre. »
Respunt dux Neimes : « E Deus le nos cunsente ! » AOI

CCXVII

CARLES apelet Rabel e Guineman.
Ço dist li reis : « Seignurs, jo vos cumant,
Seiez es lius Oliver e Rollant :
L'un port l'espee e l'altre l'olifant,
Si chevalcez el premer chef devant,
Ensembl' od vos .XV. milie de Francs,
De bachelers, de noz meillors vaillanz.
Après icels en avrat altretant,
Sis guierat Gibuins e Guinemans. »
Naimes li dux e li quens Jozerans
Icez eschieles ben les vunt ajustant.
S'il troevent oi, bataille i ert mult grant. AOI.

CCXVI

PAR tout le champ ceux de France mettent pied à terre : plus de cent mille s'adoubent à la fois. Ils ont des équipements à leur gré, des chevaux vifs, et leurs armes sont belles. Puis, ils se mettent en selle... Si l'heure en vient, ils comptent soutenir la bataille. Leurs gonfanons pendent jusqu'à toucher les heaumes. Quand Charles voit leur contenance si belle, il appelle Jozeran de Provence, Naimes le duc, Antelme de Mayence : « Sur de tels vaillants on doit se reposer. Bien fou qui, au milieu d'eux, se tourmente ! Si les Arabes ne renoncent pas à venir, je leur vendrai cher, je crois, la mort de Roland. » Le duc Naimes répond : « Que Dieu nous l'accorde ! »

CCXVII

CHARLES appelle Rabel et Guinemant. Ainsi parla le roi : « Seigneurs, je vous le commande, soyez aux postes de Roland et d'Olivier : que l'un porte l'épée, l'autre l'olifant, et chevauchez en avant les premiers : avec vous, quinze milliers de Français, tous bacheliers et vaillants entre nos vaillants. Après ceux-là il y en aura autant : Giboin et Guinemant... (?) les mèneront ». Naimes le duc et Jozeran le comte rangent en bel arroi ces deux corps de bataille. Si l'heure en vient, la lutte sera grande.

CCXVIII

LE Franceis sunt les premeres escheles.
Après les dous establisent la terce.
En cele sunt li vassal de Baivere :
A .XX. milie chevalers la preiserent ;
Ja devers els bataille n'ert lessee.
Suz cel n'ad gent que Carles ait plus chere,
Fors cels de France, ki les regnes cunquerent.
Li quens Oger li Daneis, li puinneres,
Les guierat, kar la cumpaigne est fiere. AOI.

CCXIX

TREIS escheles ad l'emperere Carles.
Naimes li dux puis establist la quarte
De tels barons qu'asez unt vasselage :
Alemans sunt e si sunt d'Alemaigne ;
Vint milie sunt, ço dient tuit li altre.
Ben sunt guarniz e de chevals e d'armes ;
Ja por murir ne guerpirunt bataille,
Sis guierat Hermans, li dux de Trace :
Einz i murat que cuardise i facet. AOI.

CCXX

NAIMES li dux e li quens Jozerans
La quinte eschele unt faite de Normans :
.XX. milie sunt, ço dient tuit li Franc.
Armes unt beles e bons cevals curanz ;
Ja pur murir cil n'erent recreanz.
Suz ciel n'ad gent ki plus poissent en camp.
Richard li velz les guierat el camp ;
Cil i ferrat de sun espiet trenchant. AOI.

CCXVIII

LES deux premiers corps de bataille sont faits de Français. Après, on établit le troisième. En celui-là sont les vassaux de Bavière : on estime leur nombre à vingt mille chevaliers. Jamais de leur côté une ligne de combat ne fléchira. Il n'est pas sous le ciel de gent que Charles aime mieux, hormis ceux de France, qui conquièrent les royaumes. Le comte Ogier le Danois, le bon guerrier, les mènera, car c'est une fière troupe.

CCXIX

L'EMPEREUR Charles a déjà trois corps de bataille. Naimes le duc forme alors le quatrième, de barons qui sont pleins de vaillance : ils sont d'Allemagne, et tous les estiment à vingt milliers. Ils sont pourvus de bons chevaux, de bonnes armes. Jamais, par peur de mourir, ceux-là ne lâcheront pied. Herman, le duc de Trace, les mènera : il mourrait plutôt que de faire une couardise.

CCXX

NAIMES le duc et Jozeran le comte ont formé de Normands le cinquième corps de bataille. Tous les Français estiment qu'ils sont vingt mille. Ils ont de belles armes et de bons chevaux rapides ; ils mourront plutôt que de se rendre. Sous le ciel il n'y a pas de peuple qui puisse plus faire au combat. Richard le vieux les mènera. Celui-là frappera bien de son épieu tranchant.

CCXXI

LA siste eschele unt faite de Bretuns :
.XXX. milie chevalers od els unt.
Icil chevalchent en guise de baron,
Peintes lur hanstes, fermez lur gunfanun.
Le seignur d'els est apelet Oedun :
Icil cumandet le cunte Nevelun,
Tedbald de Reins e le marchis Otun :
« Guiez ma gent, jo vos en faz le dun ! » AOI.

CCXXII

LI emperere ad .VI. escheles faites.
Naimes li dux puis establist la sedme.
De Peitevins e des barons d'Alverne :
.XL. milie chevalers poeent estre.
Chevals unt bons e les armes mult beles.
Cil sunt par els en un val suz un tertre,
Sis beneïst Carles de sa main destre.
Els guierat Jozerans e Godselmes. AOI.

CCXXIII

E l'oidme eschele ad Naimes establie.
De Flamengs est e des barons de Frise.
Chevalers unt plus de .XL. milie.
Ja devers els n'ert bataille guerpie.
Ço dist li reis : « Cist ferunt mun servise. »
Entre Rembalt e Hamon de Galice
Les guierunt tut par chevalerie. AOI.



CCXXI

Le sixième corps de bataille, ils l'ont fait de Bretons. Ils ont là trente mille chevaliers. Ceux-là chevauchent en vrais barons : ils portent des lances dont la hampe est peinte, leurs gonfanons flottent au vent. Leur seigneur se nomme Eudon. Il appelle le comte Nevelon, Tedbald de Reims et Oton le marquis : « Guidez ma gent, je vous remets cet honneur. »

CCXXII

L'EMPEREUR a six corps de bataille formés. Le duc Naimes établit alors le septième. Il est fait des Poitevins et des barons d'Auvergne. Ils peuvent être quarante mille chevaliers. Ils ont de bons chevaux et leurs armes sont très belles. Ils se forment à part dans un val au pied d'un tertre, et de sa main droite Charles les bénit. Jozeran et Godselme mèneront ceux-là.

CCXXIII

ET le huitième corps de bataille, Naimes l'a formé de Flamands et de barons de Frise ; ils ont plus de quarante mille chevaliers. Là où ils seront, jamais bataille ne fléchira. Le roi dit : « Ceux-là feront bien mon service. » A eux deux, Rembalt et Hamon de Galice les guideront en bons chevaliers.

CCXXIV

ENTRE Naimon et Jozeran le cunte
La noefme eschele unt faite de prozdomes,
De Loherengs e de cels de Borgoigne.
.L. milie chevalers unt par cunte,
Helmes laciez e vestues lor bronies;
Espiez unt forz e les hanstes sunt curtes.
Si Arrabiz de venir ne demurent,
Cil les ferrunt, s'il a els s'abandunent;
Sis guierat Tierris, li dux d'Argone. AOI.

CCXXV

LA disme eschele est des baruns de France.
Cent milie sunt de noz meillors cataignes;
Cors unt gaillarz e fieres cuntenances;
Les chefs fluriz e les barbes unt blanches,
Osbercs vestuz e lur brunies dubleines,
Ceintes espees franceises e d'Espaigne;
Escuz unt genz, de multes cunoisances.
Puis sunt muntez, la bataille demandent;
Munjoie escrient; od els est Carlemagne.
Gefreid d'Anjou portet l'orie flambe :
Seint Piere fut, si aveit num Romaine;
Mais de Munjoie iloec out pris eschange. AOI.

CCXXVI

LI emperere de sun cheval descent,
Sur l'erbe verte se est culchet adenz,
Turnet sun vis vers le soleill levant,
Recleimet Deu mult escordusement :
« Veire Paterne, hoi cest jor me defend,

CCXXIV

NAIMES et Jozeran le comte ont formé de vaillants le neuvième corps de bataille. Ce sont les Lorrains et ceux de Bourgogne : ils ont cinquante mille chevaliers bien comptés, le heaume lacé, la brogne endossée. Ils ont des épieux forts, aux hampes courtes. Si les Arabes ne refusent pas le combat, ceux-là frapperont bien, une fois lancés contre eux. Thierry les mènera, le duc d'Argonne.

CCXXV

LE dixième corps de bataille est fait de barons de France. Ils sont cent mille, de nos meilleurs capitaines. Leurs corps sont gaillards, leur contenance fière, leurs chefs fleuris, leurs barbes blanches. Ils ont revêtu des hauberts et des brognes à double tissu de mailles, ceint des épées de France et d'Espagne ; et leurs écus bien ouvrés sont parés de maintes connaissances. Puis, ils sont montés à cheval et demandent la bataille. Ils crient : « Montjoie ! » C'est avec eux que Charlemagne se tient. Geoffroi d'Anjou porte l'oriflamme. Elle avait été à Saint-Pierre et se nommait Romaine : mais à Montjoie elle avait changé de nom (?).

CCXXVI

L'EMPEREUR descend de son cheval. Sur l'herbe verte il s'est couché, face contre terre. Il tourne son visage vers le soleil levant, et de tout

Ki guaresis Jonas tut veirement
De la baleine ki en sun cors l'aveit,
E esparignas le rei de Niniven
E Danïel del merveillus turment
Enz en la fosse des leons o fut enz,
Les .III. enfanz tut en un fou ardant !
La tue amurs me sei hoi en present !
Par ta mercit, se tei plaist, me cunsent
Que mun nevold poisse venger Rollant ! »
Cum ad oret, si se drecet en estant,
Seignat sun chef de la vertut poisant.
Muntet li reis en sun cheval curant ;
L'estreu li tindrent Neimes e Jocerans ;
Prent sun escut e sun espiet trenchant.
Gent ad le cors, gaillart e ben seant,
Cler le visage e de bon cuntenant.
Puis si chevalchet mult aficheement.
Sunent cil greisle e derere e devant ;
Sur tuz les altres bundist li olifant.
Plurent Franceis pur pitet de Rollant.

CCXXVII

MULT gentement li emperere chevalchet.
Desur sa bronie fors ad mise sa barbe.
Pur sue amor altretel funt li altre :
Cent milie Francs en sunt reconoisable.
Passent cez puis e cez roches plus haltes,
Cez vals parfunz, cez destreiz anguisables,
Issent des porz e de la tere guaste,
Devers Espaigne sunt alez en la marche,
En un emplein unt prise lur estage.

son cœur invoque Dieu : « Vrai Père, en ce jour, défends-moi, toi qui sauvas Jonas et le retiras du corps de la baleine [...], toi qui épargnas le roi de Ninive et qui délivras Daniel de l'horrible supplice dans la fosse où il était avec les lions, toi qui protégeas les trois enfants dans la fournaise ardente ! En ce jour, que ton amour m'assiste ! Par ta grâce, s'il te plaît ainsi, accorde-moi que je puisse venger mon neveu Roland ! » Quand il eut fait oraison, il se redressa debout et signa son chef du signe puissant. Il se remet en selle sur son cheval rapide : Naimes et Jozeran lui ont tenu l'étrier. Il prend son écu et son épieu tranchant. Son corps est noble, gaillard et de belle prestance ; son visage, clair et assuré. Puis il chevauche, ferme sur l'étrier. A l'avant, à l'arrière, les clairons sonnent ; plus haut que tous les autres, retentit l'olifant. Par pitié de Roland, les Français pleurent.

CCXXVII

TRÈS noblement l'empereur chevauche. Sur sa poitrine, hors de la brogne, il a étalé sa barbe. Pour l'amour de lui, les autres font de même ; par là se reconnaîtront les cent mille Français de son corps de bataille. Ils passent les monts et les hauteurs rocheuses, les vaux profonds, les défilés pleins d'angoisse. Ils sortent des ports et de la région inculte. Ils ont pénétré en Espagne et s'établissent au milieu d'une plaine.

A Baligant repairent ses enguardes.
Uns Sulians li ad dit sun message :
« Veüd avum li orguillus reis Carles.
Fiers sunt si hume, n'unt talent qu'il li faillent.
Adubez vus, sempres avrez bataille ! »
Dist Baligant : « Or oi grant vasselage.
Sunez voz graisles, que mi paien le sacent ! »

CCXXVIII

PAR tute l'ost funt lur taburs suner
E cez buisines e cez greisles mult cler :
Paien descendent pur lur cors aduber.
Li amiralz ne se voelt demurer,
Vest une bronie dunt li pan sunt sasfret,
Lacet sun elme, ki ad or est gemmet,
Puis ceint s'espee al senestre costet.
Par sun orgoill li ad un num truvet :
Pur la Carlun dunt il oït parler
. . . .
Ço ert s'enseigne en bataille campel ;
Ses chevalers en ad fait escrier.
Pent a sun col un soen grant escut let :
D'or est la bucle e de cristal listet,
La guige en est d'un bon palie roet ;
Tient sun espiet, si l'apelet Maltet :
La hanste fut grosse cume uns tinels ;
De sul le fer fust uns mulez trusset.
En sun destrer Baligant est muntet ;
L'estreu li tint Marcules d'ultre mer.
La forcheüre ad asez grant li ber,
Graisles les flancs e larges les costez ;

Vers Baligant reviennent ses avant-gardes. Un Syrien lui dit son message : « Nous avons vu l'orgueilleux roi Charles. Ses hommes sont fiers ; ils ne sauraient lui faillir. Armez-vous, sur l'heure vous aurez la bataille. » Baligant dit : « Elle s'annonce belle. Sonnez vos clairons, pour que mes païens le sachent ! »

CCXXVIII

PAR toute l'armée ils font sonner leurs tambours et les buccines et les cors haut et clair : les païens mettent pied à terre pour revêtir leurs armes. L'émir n'entend pas se montrer le plus lent. Il endosse une brogne dont les pans sont safrés, il lace son heaume paré d'or et de pierreries. Puis, à son flanc gauche il ceint son épée ; en son orgueil il lui a trouvé un nom : à cause de l'épée de Charles, dont il a entendu parler, [il nomme la sienne Précieuse], et « Précieuse ! » est son cri d'armes en bataille. Il le fait crier par ses chevaliers, puis il pend à son cou un sien grand écu large : la boucle en est d'or, la bordure parée de cristal ; la courroie est d'un bon drap de soie où des cercles sont brodés. Il saisit son épieu, qu'il appelle Maltet : la hampe en est grosse comme une massue, son fer suffirait à la charge d'un mulet. Sur son destrier Baligant est monté ; Marcules d'outre-mer lui a tenu l'étrier. Le preux a l'enfourchure très grande, les flancs étroits et les côtés larges, la poitrine vaste et bien moulée, les épaules fortes, le teint très clair, le visage fier ;

Gros ad le piz, belement est mollet,
Lees les espalles e le vis ad mult cler,
Fier le visage, le chef recercelet,
Tant par ert blancs cume flur en estet ;
De vasselage est suvent esprovet ;
Deus ! quel baron, s'oüst chrestientet !
Le cheval brochet, li sancs en ist tuz clers,
Fait sun eslais, si tressalt un fosset,
Cinquante pez i poet hom mesurer.
Paien escrient : « Cist deit marches tenser !
N'i ad Franceis, si a lui vient juster,
Voeillet o nun, n'i perdet sun edet.
Carles est fols que ne s'en est alet. » AOI.

CCXXIX

Li amiralz ben resemblet barun.
Blanche ad la barbe ensement cume flur
E de sa lei mult par est saives hom
E en bataille est fiers e orgoillus.
Ses filz Malpramis mult est chevalerus ;
Granz est e forz e trait as anceisurs.
Dist a sun perre : « Sire, car cevalchum !
Mult me merveill se ja verrum Carlun. »
Dist Baligant : « Oïl, car mult est proz.
En plusurs gestes de lui sunt granz honurs.
Il n'en at mie de Rollant sun nevold :
N'avrat vertut ques tienget cuntre nus. AOI.

CCXXX

Bels filz Malpramis, » ço li dist Baligant,
« Li altrer fut ocis le bon vassal Rollant

son chef bouclé est aussi blanc que fleur de printemps, et, sa vaillance, il l'a souvent prouvée. Dieu ! quel baron, s'il était chrétien ! Il pique son cheval : le sang sous l'éperon jaillit tout clair. Il prend son galop, saute un fossé : on y peut bien mesurer cinquante pieds de large. Les païens s'écrient : « Celui-là est fait pour défendre les marches ! Il n'est pas un Français, s'il vient jouter contre lui, qui n'y perde, bon gré, mal gré, sa vie ! Charles est bien fou qui ne s'en est allé ! »

CCXXIX

L'ÉMIR est semblable à un vrai baron. Sa barbe est blanche comme fleur. Il est très sage clerc en sa loi ; dans la bataille il est fier et hardi. Son fils Malpramis est de grande chevalerie. Il est de haute taille, et fort ; il ressemble à ses ancêtres. Il dit à son père : « Or donc, sire, en avant ! Si nous voyons Charles, j'en serai fort surpris. » Baligant dit : « Nous le verrons, car il est très preux. Maintes annales disent de lui de grandes louanges. Mais il n'a plus son neveu Roland : il ne sera pas de force à tenir contre nous.

CCXXX

BEAU fils Malpramis, » lui a dit Baligant, « l'autre hier fut tué Roland, le bon vassal, et Olivier,

E Oliver, li proz e li vaillanz,
Li .XII. per, qui Carles amat tant,
De cels de France .XX. milie cumbatanz.
Trestuz les altres ne pris jo mie un guant.
Li empereres repairet veirement,
Sil m'at nunciet mes mès, li Sulians,
.X. escheles..... mult granz.
Cil est mult proz ki sunet l'olifant :
D'un graisle cler racatet ses cumpaignz
E si cevalcent el premer chef devant,
Ensembl' od els .XV. milie de Francs,
De bachelers que Carles cleimet enfanz.
Après icels en i ad ben altretanz.
Cil i ferrunt mult orgoillusement. »
Dist Malpramis : « Le colp vos en demant. » AOI

CCXXXI

« FILZ Malpramis, Baligant li ad dit,
« Jo vos otri quanque m'avez ci quis.
Cuntre Franceis sempres irez ferir,
Si i merrez Torleu, le rei persis,
E Dapamort, un altre rei leutiz.
Le grant orgoill se ja puez matir,
Jo vos durrai un pan de mun païs
Dès Cheriant entresqu'en Val Marchis. »
Cil respunt : « Sire, vostre mercit ! »
Passet avant, le dun en requeillit,
Ço est de la terre ki fut al rei Flurit
A itel ore : unches puis ne la vit,
Ne il n'en fut ne vestut ne saisit.

le vaillant et le preux, et les douze pairs, que Charles aimait tant ; vingt mille combattants furent tués, de ceux de France. Tous les autres, je ne les prise pas la valeur d'un gant. En vérité, l'empereur revient : le Syrien, mon messager, me l'annonça. Dix grands corps de bataille approchent. Celui-là est très preux, qui sonne l'olifant. D'un cor au son clair son compagnon lui répond, et tous deux chevauchent les premiers, en avant : avec eux, quinze mille Français, de ces bacheliers que Charles appelle ses enfants ; après, il en vient tout autant : ceux-là combattront très orgueilleusement. » Malpramis dit : « Je vous demande un don : que je frappe le premier coup ! »

CCXXXI

« FILS Malpramis, » lui a dit Baligant, « ce que vous m'avez demandé, je vous l'octroie. Contre les Français, sur l'heure, vous irez frapper. Vous y mènerez Torleu, le roi persan, et Dapamort, le roi leutice. Si vous pouvez mater leur grand orgueil, je vous donnerai un pan de mon pays, depuis Cheriant jusqu'au Val Marchis. » Il répond : « Sire, soyez remercié ! » Il s'avance, reçoit le don, la terre qui appartenait alors au roi Flori. Jamais il ne devait la voir ; jamais de ce fief il ne fut ni vêtu ni saisi.

CCXXXII

Li amiraill chevalchet par cez oz.
Sis filz le siut, ki mult ad grant le cors.
Li reis Torleus e li reis Dapamort
.XXX. escheles establissent mult tost.
Chevalers unt a merveillus esforz :
En la menur .L. milie en out.
La premere est de cels de Butentrot,
E l'altre après de Micenes as chefs gros ;
Sur les eschines qu'il unt en mi les dos
Cil sunt seiet ensement cume porc ; AOI.
E la terce est de Nubles e de Blos,
E la quarte est de Bruns e d'Esclavoz,
E la quinte est de Sorbres e de Sorz,
E la siste est d'Ermines e de Mors,
E la sedme est de cels de Jericho,
E l'oitme est de Nigres e la noefme de Gros,
E la disme est de Balide la fort :
Ço est une gent ki unches ben ne volt.
Li amiralz en juret quanqu'il poet
De Mahumet les vertuz e le cors :
« Karles de France chevalchet cume fols.
Bataille i ert, se il ne s'en destolt ;
Jamais n'avrat el chef corone d'or. »

CCXXXIII

Dis escheles establisent après.
La premere est des Canelius les laiz :
De Val Fuit sun venuz en traver ;
L'altre est de Turcs e la terce de Pers,

CCXXXII

L'ÉMIR chevauche par les rangs de ses troupes. Son fils le suit, à la haute stature. Le roi Torleu et le roi Dapamort établissent sur l'heure trente corps de bataille : ils ont des chevaliers en nombre merveilleux : le moindre corps en compte cinquante mille. Le premier est formé de ceux de Botentrot, et le second de Misnes aux grosses têtes : sur leurs échines, au long du dos, ils ont des soies, tout comme les porcs. Et le troisième est formé de Nubles et de Blos, et le quatrième de Bruns et d'Esclavons, et le cinquième de Sorbres et de Sors, et le sixième d'Arméniens et de Maures, et le septième de ceux de Jéricho, et le huitième de Nigres, et le neuvième de Gros, et le dixième de ceux de Balide la Forte ; c'est une engeance qui jamais ne voulut le bien. L'amiral jure par tous les serments qu'il peut, par les miracles de Mahomet et par son corps : « Bien fou Charles de France, qui chevauche vers nous ! Il y aura bataille, s'il ne se dérobe pas. Jamais plus il ne portera la couronne d'or. »

CCXXXIII

APRÈS ils établissent dix autres corps de bataille. Le premier est formé des laids Chananéens : ils sont venus de Val-Fuiten prenant par la traverse (?) ; le second de Turcs et le troisième de

E la quarte est de Pinceneis e de Pers,
E la quinte est de Solteras e d'Avers,
E la siste est d'Ormaleus e d'Eugiez,
E la sedme est de la gent Samuel,
L'oidme est de Bruise e la noefme de Clavers,
E la disme est d'Occian la desert :
Ço est une gent ki Damnedeu ne sert ;
De plus feluns n'orrez parler jamais ;
Durs unt les quirs ensement cume fer ;
Pur ço n'unt soign de elme ne d'osberc ;
En la bataille sunt felun e engrès. AOI.

CCXXXIV

LI amiralz .X. escheles ad justedes.
La premere est des jaianz de Malprose,
L'altre est de Hums e la terce de Hungres,
E la quarte est de Baldise la lunge,
E la quinte est de cels de Val Penuse,
E la siste est de..... Maruse,
E la sedme est de Leus e d'Astrimonies,
L'oidme est d'Argoilles e la noefme de Clarbone,
E la disme est des barbez de Fronde :
Ço est une gent ki Deu nen amat unkes.
Geste Francor .XXX. escheles i numbrent.
Granz sunt les oz u cez buisines sunent.
Paien chevalchent en guise de produme. AOI.

CCXXXV

LI amiralz mult par est riches hoem.
Dedavant sei fait porter sun dragon
E l'estandart Tervagan e Mahum

Persans, et le quatrième de Petchenèques et de [....], et le cinquième de Solteras et d'Avers, et le sixième d'Ormaleus et d'Eugiez, et le septième du peuple de Samuel, et le huitième de ceux de Bruise, et le neuvième de Clavers, et le dixième de ceux d'Occian la Déserte : c'est une engeance qui ne sert pas Dieu. Jamais vous n'entendrez parler de pires félons : ils ont le cuir aussi dur que fer ; aussi n'ont-ils cure de haubert ni de heaume : à la bataille ils sont rudes et obstinés.

CCXXXIV

L'ÉMIR a ordonné dix autres corps de bataille. Le premier est formé des géants de Malprose, le second de Huns et le troisième de Hongrois, et le quatrième de ceux de Baldise la Longue, et le cinquième de ceux de Val Peneuse, et le sixième de ceux de Marose, et le septième de Leus et d'Astrimoines, et le huitième de ceux d'Argoilles, et le neuvième de ceux de Clarbonne, et le dixième de ceux de Fronde aux longues barbes : c'est une engeance qui jamais n'aima Dieu. Les Annales des Francs dénombrent ainsi trente corps de bataille. Grandes sont leurs armées où les buccines sonnent. Les païens chevauchent en vaillants.

CCXXXV

L'ÉMIR est un très puissant seigneur. Par devant lui il fait porter son dragon, et l'étendard de Tervagan et de Mahomet, et une image du félon

E un' ymagene Apolin le felun.
Des Canelius chevalchent envirun ;
Mult haltement escrient un sermun :
« Ki par noz deus voelt aveir guarison,
Sis prit e servet par grant afflictiun ! »
Paien i bassent lur chefs e lur mentun,
Lor helmes clers i suzclinent enbrunc.
Dient Franceis : « Sempres murrez, glutun !
De vos seit hoi male confusiun !
Li nostre Deu, guarantisez Carlun !
Ceste bataille seit..... en sun num ! » AOI.

CCXXXVI

LI amiralz est mult de grant saveir ;
A sei apelet sis filz e les dous reis :
« Seignurs barons, devant chevalchereiz.
Mes escheles, tutes les guiereiz ;
Mais des meillors voeill jo retenir treis :
L'un' ert de Turcs e l'altre d'Ormaleis
E la terce est des jaianz de Malpreis.
Cil d'Ociant ierent esembl' ot mei,
Si justerunt a Charles e a Franceis.
Li emperere, s'il se cumbat od mei,
Desur le buc la teste perdre en deit.
Trestut seit fiz, n'i avrat altre dreit. » AOI.

CCXXXVII

GRANZ sunt les oz e les escheles beles.
Entr'els nen at ne pui ne val ne tertre,
Selve ne bois ; asconse n'i poet estre ;
Ben s'entreveient en mi la pleine tere.

Apollin. Dix Chananéens chevauchent à l'entour ; ils vont sermonnant à voix très haute : « Celui qui par nos dieux veut être sauvé, qu'il les prie et les serve en toute humilité ! » Les païens baissent la tête, leurs heaumes brillants se penchent contre terre. Les Français disent : « Bientôt, truands, vous mourrez ! Puisse ce jour vous confondre ! Vous, notre Dieu, défendez Charles ! Que cette bataille soit gagnée (?) en son nom ! »

CCXXXVI

L'ÉMIR est un chef très sage. Il appelle à lui son fils et les deux rois : « Seigneurs barons, vous chevaucherez devant. Mes corps de bataille, vous les guiderez tous ; mais j'en veux retenir trois, des meilleurs : le premier de Turcs, le second d'Ormaleis, et le troisième des géants de Malprose. Avec moi seront ceux d'Occiant : c'est eux qui combattront Charles et les Français. Si l'empereur joute contre moi, sur ses épaules je prendrai sa tête. Il ne lui sera fait, qu'il le sache bien ! nul autre droit. »

CCXXXVII

GRANDES sont les armées, beaux les corps de bataille. Entre païens et Français, il n'y a ni mont, ni val, ni tertre, ni forêt, ni bois qui puisse cacher une troupe : ils se voient à plein par la terre

Dist Baligant : « La meie gent averse,
Car chevalchez pur la bataille quere ! »
L'enseigne portet Amborres d'Oluferne.
Paien escrient, Preciuse l'apelent.
Dient Franceis : « De vos seit hoi grant perte ! »
Mult haltement Munjoie renuvelent.
Li emperere i fait suner ses greisles
E l'olifan, ki trestuz les esclairet.
Dient paien : « La gent Carlun est bele.
Bataille avrum e aduree e pesme. » AOI.

CCXXXVIII

GRANT est la plaigne e large la cuntree.
Luisent cil elme as perres d'or gemmees
E cez escuz e cez bronies safrees
E cez espiez, cez enseignes fermees.
Sunent cez greisles, les voiz en sunt mult cleres ;
De l'olifan haltes sunt les menees.
Li amiralz en apelet sun frere,
Ço est Canabeus, li reis de Floredee :
Cil tint la terre entresqu'en Val Sevree.
Les escheles Charlun li ad mustrees :
« Veez l'orgoil de France la loee !
Mult fierement chevalchet li emperere.
Il est darere od cele gent barbee :
Desur lur bronies lur barbes unt getees
Altresi blanches cume neif sur gelee.
Cil i ferrunt de lances e d'espees.
Bataille avrum e forte e aduree :
Unkes nuls hom ne vit tel ajustee. »
Plus qu'om ne lancet une verge pelee,

découverte. Baligant dit : « Or donc, mes païens, chevauchez, pour chercher la bataille ! » Amborre d'Oluferne porte l'enseigne. A la voir, les païens crient son nom « Précieuse ! », leur cri d'armes. Les Français disent : « Que ce jour voie votre perte ! » Ils crient à nouveau « Montjoie ! » puissamment. L'empereur fait sonner ses clairons, et l'olifant, qui sonne plus clair que tous. Les païens disent : « La gent de Charles est belle. Nous aurons une bataille âpre et forcenée. »

CCXXXVIII

LARGE est la plaine et le pays au loin se découvre. Les heaumes aux pierreries serties d'or brillent, et les écus et les brognes safrées et les épieux et les enseignes fixées aux fers. Les clairons retentissent, et leurs voix sont très claires, et l'olifant sonne haut la charge. L'émir appelle son frère, Canabeu, le roi de Floredée : celui-là tenait la terre jusqu'à la Val Sevrée. Il lui montre les corps de bataille de Charles : « Voyez l'orgueil de France la louée ! L'empereur chevauche très fièrement. Il est en arrière avec ces vieux qui sur leurs brognes ont jeté leurs barbes, aussi blanches que neige sur glace. Ceux-là frapperont bien des épées et des lances. Nous aurons une bataille dure et acharnée ; jamais nul n'aura vu la pareille. » Loin en avant de sa troupe, plus loin qu'on lancerait une verge pelée, Baligant chevauche. Il s'écrie : « Venez, païens, car j'irai par la droite route ! (?) » Il

Baligant ad ses cumpaignes trespassees.
Une raison lur a dit'e mustree :
« Venez, paien, kar jon irai en l'estree. »
De sun espiet la hanste en ad branlee,
Envers Karlun la mure en ad turnee. AOI.

CCXXXIX

CARLES li magnes, cum il vit l'amiraill
E le dragon, l'enseigne e l'estandart,
— De cels d'Arabe si grant force i par ad,
De la contree unt porprises les parz
Ne mès que tant cume l'empereres en ad, —
Li reis de France s'en escriet mult halt :
« Barons franceis, vos estes bons vassals.
Tantes batailles avez faites en camps !
Veez, paien felun sunt e cuart.
Tutes lor leis un dener ne lur valt.
S'il unt grant gent, d'iço, seignurs, qui calt ?
Ki or ne voelt a mei venir s'en alt ! »
Des esperons puis brochet le cheval,
E Tencendor li ad fait .IIII. salz.
Dient Franceis : « Icist reis est vassals !
Chevalchez, bers ! Nul de nus ne vus falt. »

CCXL

CLERS fut li jurz e li soleilz luisanz.
Les oz sunt beles e les cumpaignes granz.
Justees sunt les escheles devant.
Li quens Rabels e li quens Guinemans
Lascent les resnes a lor cevals curanz,

brandit son épieu ; il en a tourné la pointe contre Charles.

CCXXXIX

CHARLES le Grand, quand il voit l'émir et le dragon, l'enseigne et l'étendard, et combien est grande la force des Arabes, et comme ils couvrent toute la contrée, hormis le terrain qu'il tient, le roi de France s'écrie : « Barons français, vous êtes de bons vassaux. Vous avez soutenu tant de larges batailles ! Voyez les païens : ils sont félons et couards. Toute leur loi ne leur vaut pas un denier. Si leur engeance est nombreuse, seigneurs, qu'importe ? Qui ne veut à l'instant venir avec moi, qu'il s'en aille ! » Puis il pique son cheval des éperons : Tencendur par quatre fois bondit. Les Français disent : « Ce roi est un vaillant ! Chevauchez, preux, pas un de nous ne vous fait défaut. »

CCXL

LE jour était clair, le soleil éclatant. Belles sont les armées, puissants les corps de bataille. Ceux de l'avant s'affrontent. Le comte Rabel et le comte Guinemant lâchent les rênes à leurs chevaux rapides, donnent vivement de l'éperon. Alors les

Brochent a eit. Dunc laisent curre Francs,
Si vunt ferir de lur espiez trenchanz. AOI.

CCXLI

LI quens Rabels est chevaler hardiz.
Le cheval brochet des esperuns d'or fin,
Si vait ferir Torleu, le rei persis.
N'escut ne bronie ne pout sun colp tenir :
L'espiet a or li ad enz el cors mis,
Que mort l'abat sur un boissun petit.
Dient Franceis : « Damnesdeus nos aït !
Carles ad dreit, ne li devom faillir. » AOI.

CCXLII

E Guineman justet a un rei leutice.
Tute li freint la targe, ki est flurie ;
Après li ad la bronie descunfite ;
Tute l'enseigne li ad enz el cors mise,
Que mort l'abat, ki qu'en plurt u kin riet.
A icest colp cil de France s'escrient :
« Ferez, baron, ne vos targez mie !
Carles ad dreit vers la gent.....
Deus nus ad mis al plus verai juise. » AOI.

CCXLIII

MALPRAMIS siet sur un cheval tut blanc ;
Cunduit sun cors en la presse des Francs,
D'ures es altres granz colps i vait ferant,
L'un mort sur l'altre suvent vait tresturnant.
Tut premereins s'escriet Baligant :
« Li mien baron, nurrit vos ai lung tens.

Francs laissent courre ; ils vont frapper de leurs épieux qui bien tranchent.

CCXLI

Le comte Rabel est chevalier hardi. Il pique son cheval de ses éperons d'or fin et va frapper Torleu, le roi persan : ni l'écu ni la brogne ne résistent au coup. Il lui a enfoncé au corps son épieu doré, et l'abat mort sur un petit buisson. Les Français disent : « Que Dieu nous aide ! Charles a pour lui le droit, nous ne devons pas lui faillir. »

CCXLII

Et Guineman joute contre le roi leutice. Il lui a toute brisé sa targe, où sont peintes des fleurs ; puis il déchire sa brogne et lui plonge au corps tout son gonfanon, et, qu'on en pleure ou qu'on en rie, l'abat mort. A ce coup, ceux de France s'écrient : « Frappez, barons, ne tardez pas ! Le droit est à Charles contre la gent haïe (?) : Dieu nous a choisis pour dire le vrai jugement. »

CCXLIII

Malpramis monte un cheval tout blanc. Il se jette dans la presse des Français. De l'un à l'autre il va, frappant de grands coups, et renverse le mort sur le mort. Tout le premier, Baligant s'écrie : « O mes barons, je vous ai longtemps nourris ! Voyez mon fils : c'est Charles qu'il

Veez mun filz, Carlun vait querant,
A ses armes tanz barons calunjant :
Meillor vassal de lui ja ne demant.
Succurez le a voz espiez trenchant ! »
A icest mot paien venent avant,
Durs colps i fierent, mult est li caples granz.
La bataille est merveilleuse e pesant :
Ne fut si fort enceis ne puis cel tens. AOI.

CCXLIV

GRANZ sunt les oz e les cumpaignes fieres,
Justees sunt trestutes les escheles,
E li paien merveillusement fierent.
Deus ! tantes hanstes i ad par mi brisees,
Escuz fruisez e bronies desmaillees !
La veïsez la tere si junchee !
L'erbe del camp, ki est verte e delgee...
. . . .
Li amiralz recleimet sa maisnee :
« Ferez, baron, sur la gent chrestiene ! »
La bataille est mult dure e afichee ;
Unc einz ne puis ne fut si fort ajustee ;
Josqu'a la nuit n'en ert fins otriee. AOI.

CCXLV

LI amiralz la sue gent apelet :
« Ferez, paien : por el venud n'i estes !
Jo vos durrai muillers gentes e beles,
Si vos durai feus e honors e teres. »
Paien respundent : « Nus le devuns ben fere. »
A colps pleners de lor espiez i perdent :

cherche à joindre ! Combien de barons il requiert de ses armes ! Un plus vaillant que lui, je ne le demande pas. Secourez-le de vos épieux tranchants ! » A ces mots, les païens s'élancent. Ils frappent des coups durs ; grand est le carnage. La bataille est merveilleuse et lourde : ni avant ni depuis, jamais on n'en vit une aussi rude.

CCXLIV

GRANDES sont les armées, les troupes hardies. Les corps de bataille sont tous engagés. Et les païens frappent merveilleusement. Dieu ! Tant de hampes rompues en deux, tant d'écus brisés, tant de brognes démaillées ! La terre en est toute jonchée, et l'herbe du champ qui est verte et fine..... L'émir invoque ses fidèles : « Frappez, barons, sur l'engeance chrétienne ! » La bataille est dure et obstinée. Ni avant ni depuis on n'en vit une aussi âpre. Jusqu'à la nuit, elle durera sans trêve.

CCXLV

L'ÉMIR requiert les siens : « Frappez, païens ; vous n'êtes venus que pour frapper ! Je vous donnerai des femmes nobles et belles, je vous donnerai des fiefs, des domaines, des terres. » Les païens répondent : « Ainsi devons-nous faire ! » A force de frapper à toute volée, nombre de leurs

Plus de cent milie espees i unt traites.
Ais vos le caple e dulurus e pesmes ;
Bataille veit cil ki entr' els volt estre. AOI.

CCXLVI

LI emperere recleimet ses Franceis :
« Seignors barons, jo vos aim, si vos crei.
Tantes batailles avez faites pur mei,
Regnes cunquis e desordenet reis !
Ben le conuis que gueredun vos en dei
E de mun cors, de teres e d'aveir.
Vengez voz filz, voz freres e voz heirs,
Qu'en Rencesvals furent morz l'altre seir !
Ja savez vos cuntre paiens ai dreit. »
Respondent Franc : « Sire, vos dites veir. »
Itels .XX. miliers en ad od sei
Cumunement l'en prametent lor feiz
Ne li faldrunt pur mort ne pur destreit.
N'en i ad cel sa lance n'i empleit ;
De lur espees i fierent demaneis ;
La bataille est de merveillus destreit. AOI.

CCXLVII

E Malpramis par mi le camp chevalchet ;
De cels de France i fait mult grant damage.
Naimes li dux fierement le reguardet,
Vait le ferir cum hume vertudable.
De sun escut li freint la pene halte,
De sun osberc les dous pans li desaffret,
El cors li met tute l'enseigne jalne,
Que mort l'abat entre .VII. C. des altres.

épieux se brisent ; alors ils dégainent plus de cent mille épées. Voici la mêlée douloureuse et horrible : qui est au milieu d'eux voit ce qu'est une bataille.

CCXLVI

L'EMPEREUR invoque ses Français : « Seigneurs barons, je vous aime, j'ai foi en vous. Pour moi vous avez livré tant de batailles, conquis des royaumes, dégradé des rois ; je le reconnais bien, je vous en dois le salaire : mon corps, des terres, des richesses. Vengez vos fils, vos frères et vos héritiers, qui à Roncevaux furent tués l'autre soir. Vous le savez, contre les païens j'ai le droit devers moi. » Les Francs répondent : « Sire, vous dites vrai. » Et vingt mille sont autour de lui, qui d'une voix lui jurent leur foi de ne lui faillir pour mort ni pour angoisse : ils y emploieront bien chacun sa lance. Aussitôt ils frappent des épées. La bataille est merveilleusement acharnée.

CCXLVII

ET Malpramis par le champ chevauche. De ceux de France il fait grand carnage. Naimes le duc le regarde d'un regard fier, et va le frapper en vaillant. De son écu il déchire le cuir, de son haubert il rompt les deux pans (?) ; il lui enfonce toute dans le corps son enseigne jaune, et l'abat mort entre les autres, qui gisent sans nombre.

CCXLVIII

REIS Canabeus, le frere a l'amiraill,
Des esporuns ben brochet sun cheval;
Trait ad l'espee, le punt est de cristal,
Si fiert Naimun en l'elme principal.
L'une meitiet l'en fruissed d'une part;
Al brant d'acer l'en trenchet .V. des laz.
Li capelers un dener ne li valt :
Trenchet la coife entresque a la char,
Jus a la tere une piece en abat.
Granz fut li colps, li dux en estonat :
Sempres caïst, se Deus ne li aidast.
De sun destrer le col en enbraçat.
Se li paiens une feiz recuvrast,
Sempres fust mort li nobilies vassal.
Carles de France i vint, kil sucurrat. AOI.

CCXLIX

NAIMES li dux tant par est anguissables,
E li paiens de ferir mult le hastet.
Carles li dist : « Culvert, mar le baillastes ! »
Vait le ferir par sun grant vasselage :
L'escut li freint, cuntre le coer li quasset,
De sun osberc li desrumpt la ventaille,
Que mort l'abat : la sele en remeint guaste.

CCL

MULT ad grant doel Carlemagnes li reis,
Quant Naimun veit nafret devant sei,



CCXLVIII

Le roi Canabeu, le frère de l'émir, pique fortement des éperons son cheval. Il a tiré son épée : le pommeau en est de cristal. Il frappe Naimes sur son heaume..., le brise en deux moitiés, en tranche cinq des lacs de son épée d'acier, — le capelier ne lui sert de rien, — en fend la coiffe jusqu'à la chair, en jette par terre une pièce. Le coup fut rude, le duc est comme foudroyé. Il va tomber, mais Dieu l'aide. Il saisit de ses deux bras le col de son destrier. Si le païen redouble, le noble vassal est mort. Charles de France vient, qui le secourra.

CCXLIX

Le duc Naimes est en grande détresse. Et le païen se hâte pour le frapper à nouveau. Charles lui dit : « Truand, c'est pour ton malheur que tu t'en es pris à celui-là ! » En sa hardiesse il va le frapper. Il brise l'écu du païen, le lui écrase contre le cœur. Il rompt la ventaille de son haubert et l'abat mort : la selle reste vide.

CCL

Charlemagne le roi est rempli de douleur, quand devant lui il voit Naimes blessé et son

Sur l'erbe verte le sanc tut cler caeir.
Li empereres li ad dit a cunseill :
« Bel sire Naimes, kar chevalcez od mei !
Morz est li gluz ki en destreit vus teneit ;
El cors li mis mun espiet une feiz. »
Respunt li dux : « Sire, jo vos en crei.
Se jo vif alques, mult grant prod i avreiz. »
Puis sunt justez par amur e par feid,
Ensembl' od els tels .XX. milie Franceis
N'i ad celoi que n'i fierge o n'i capleit. AOI.

CCLI

LI amiralz chevalchet par le camp,
Si vait ferir le cunte Guneman.
Cuntre le coer li fruisset l'escut blanc,
De sun osberc li derumpit les pans,
Les dous costez li deseivret des flancs,
Que mort l'abat de sun cheval curant.
Puis ad ocis Gebuin e Lorant,
Richart le veill, li sire des Normans.
Paien escrient : « Preciuse est vaillant !
Ferez, baron, nus i avom guarant ! » AOI.

CCLII

KI puis veïst li chevaler d'Arabe,
Cels d'Occiant e d'Argoillie e de Bascle !
De lur espiez ben i fierent e caplent.
E li Franceis n'unt talent que s'en algent ;
Asez i moerent e des uns e des altres.
Entresqu'al vespre est mult fort la bataille ;

sang qui tombe, clair sur l'herbe verte. Il lui dit, penché sur lui : « Beau sire Naimes, chevauchez à mon côté. Il est mort, le truand qui vous pressait ; je lui ai mis au corps mon épieu pour cette fois. » Le duc répond : « Sire, je me repose en vous ; si je survis, vous n'y perdrez pas. » Puis, en tout amour, en toute foi, ils vont côte à côte ; avec eux, vingt mille Français : il n'en est pas un qui ne frappe et ne taille.

CCLI

L'ÉMIR chevauche par le champ. Il va frapper le comte Guineman. Il lui écrase son écu blanc contre le cœur, déchire les pans de son haubert, lui ouvre en deux la poitrine et l'abat mort de son cheval rapide. Puis il a tué Geboin et Lorant, et Richard le Vieux, le seigneur des Normands. Les païens s'écrient : « Précieuse vaut son prix. Frappez, païens, nous avons un garant ! »

CCLII

IL fait beau voir les chevaliers d'Arabie, ceux d'Occiant, d'Argoille et de Bascle, comme ils frappent de leurs épieux ! Et, de leur part, les Français ne songent pas à rompre. Des Français, des païens, beaucoup meurent. Jusqu'au soir la bataille fait rage. Combien sont morts, des barons

Des francs barons i ad mult gran damage ;
Doel i avrat, enceis qu'ele departed. AOI.

CCLIII

MULT ben i fierent Franceis e Arrabit.
Fruissent cez hanstes e cil espiez furbit.
Ki dunc veïst cez escuz si malmis,
Cez blancs osbercs ki dunc oïst fremir
E cez escuz sur cez helmes cruisir,
Cez chevalers ki dunc veïst caïr
E humes braire, contre tere murir,
De grant dulor li poüst suvenir !
Ceste bataille est mult fort a suffrir.
Li amiralz recleimet Apolin
E Tervagan e Mahumet altresi :
« Mi damnedeu, jo vos ai mult servit ;
Tutes tes ymagenes ferai d'or fin... AOI.
. . . . »
As li devant un soen drut, Gemalfin ;
Males nuveles li aportet e dit :
« Baligant, sire, mal estes oi baillit.
Perdut avez Malpramis, vostre filz,
E Canabeus, vostre frere, est ocis ;
A dous Franceis belement en avint.
Li empereres en est l'uns, ço m'est vis :
Granz ad le cors, ben resenblet marchis,
Blanche ad la barbe cume flur en avrill. »
Li amiralz en ad le helme enclin
E en après sin enbrunket sun vis.
Si grant doel ad sempres quiad murir,
Sin apelat Jangleu l'ultremarin.



de France ! Que de deuils encore avant qu'elle s'achève !

CCLIII

FRANÇAIS et Arabes frappent à l'envi. Tant de hampes se brisent, tant d'épieux fourbis ! Qui aurait vu ces écus fracassés, qui aurait ouï ces blancs hauberts retentir, ces écus grincer contre les heaumes, qui aurait vu ces chevaliers choir et tant d'hommes hurler et mourir contre terre, il lui souviendrait d'une grande douleur. Cette bataille est lourde à soutenir. L'émir invoque Apollin et Tervagan et aussi Mahomet : « Mes seigneurs dieux, je vous ai longuement servis. Toutes vos images, je les ferai d'or pur... ! » Devant lui vient un sien fidèle, Gemalfin ; il lui apporte de males nouvelles. Il dit : « Baligant, sire, un grand malheur est venu sur vous. Malpramis, votre fils, vous l'avez perdu. Et Canabeu, votre frère, est tué. Deux Français ont eu l'heur de les vaincre. L'empereur est l'un des deux, je crois : c'est un baron de haute stature, qui semble puissant seigneur ; il a la barbe blanche comme fleur en avril. » L'émir baisse sa tête, que le heaume charge ; son visage s'assombrit, sa douleur est si forte qu'il en pense mourir. Il appela Jangleu d'Outremer.

CCLIV

DIST l'amiraill : « Jangleu, venez avant !
Vos estes proz e vostre saveir est grant ;
Vostre conseill ai..... tuz tens.
Que vos en semblet d'Arrabiz e de Francs?
Avrum nos la victorie del champ ? »
E cil respunt : « Morz estes, Baligant !
Ja vostre deu ne vos erent guarant.
Carles est fiers e si hume vaillant ;
Unc ne vi gent ki si fust cumbatant.
Mais reclamez les barons d'Occiant,
Turcs e Enfruns, Arabiz e Jaianz.
Ço qu'estre en deit, ne l'alez demurant. »

CCLV

LI amiraill ad sa barbe fors mise,
Altresi blanche cume flur en espine :
Cument qu'il seit, ne s'i voelt celer mie.
Met a sa buche une clere buisine,
Sunet la cler, que si paien l'oïrent ;
Par tut le camp ses cumpaignes ralient.
Cil d'Ociant i braient e henissent,
Arguille si cume chen i glatissent ;
Requerent Franc par si grant estultie,
El plus espès ses rumpent e partissent.
A icest colp en jetent mort .VII. milie.

CCLVI

LI quens Oger cuardise n'out unkes ;
Meillor vassal de lui ne vestit bronie.



CCLIV

L'ÉMIR dit : « Jangleu, avancez. Vous êtes preux et de grande sagesse : toujours j'ai pris votre conseil. Que vous en semble, des Arabes et des Francs ? Aurons-nous la victoire dans cette bataille ? » Et il répond : « Vous êtes mort, Baligant ; vos dieux ne vous sauveront pas. Charles est fier, ses hommes sont vaillants. Jamais je ne vis engeance si hardie au combat. Mais appelez à votre aide les barons d'Occiant, Turcs, Enfruns, Arabes et Géants. Advienne que pourra, ne tardez pas ! »

CCLV

L'ÉMIR a étalé sur sa brogne sa barbe, aussi blanche que fleur d'épine. Quoi qu'il doive arriver, il ne veut pas se cacher. Il embouche une buccine au timbre clair, en sonne si haut que ses païens l'entendirent. Par tout le champ ses troupes viennent au ralliement. Ceux d'Occiant braient et hennissent, ceux d'Argoille glapissent comme des chiens. Ils requièrent les Français, avec quelle témérité ! se jettent au plus épais, les rompent et les séparent. Du coup ils en jettent morts sept milliers.

CCLVI

LE comte Ogier ne connut jamais la couardise ; jamais meilleur baron ne vêtit la brogne.

Quant de Franceis les escheles vit rumpre,
Si apelat Tierri, le duc d'Argone,
Gefrei d'Anjou e Jozeran le cunte;
Mult fierement Carlun en araisunet :
« Veez paien cum ocient voz humes !
Ja Deu ne placet qu'el chef portez corone,
S'or n'i ferez pur venger vostre hunte ! »
N'i ad icel ki un sul mot respundet;
Brochent ad eit, lor cevals laissent cure,
Vunt les ferir la o il les encuntrent. AOI.

CCLVII

MULT ben i fiert Carlemagnes li reis,
Naimes li dux e Oger li Daneis,
Geifreid d'Anjou, ki l'enseigne teneit.
Mult par est proz danz Ogers li Daneis :
Puint le ceval, laisset curre ad espleit,
Si vait ferir celui ki le dragun teneit,
Qu'Ambure cravente en la place devant sei
E le dragon e l'enseigne le rei.
Baligant veit sun gunfanun cadeir
E l'estandart Mahumet remaneir :
Li amiralz alques s'en aperceit
Que il ad tort e Carlemagnes dreit.
Paien d'Arabe s'en turnent.....
Li emperere recleimet ses Franceis :
« Dites, baron, por Deu, si m'aidereiz. »
Respundent Francs : « Mar le demandereiz.
Trestut seit fel ki n'i fierget a espleit ! » AOI.

Quand il vit se rompre les corps de bataille des Français, il appela Thierry, le duc d'Argonne, Geoffroi d'Anjou et le comte Jozeran. Très fièrement il exhorte Charles : « Voyez les païens, comme ils tuent vos hommes ! Ne plaise à Dieu que votre tête porte la couronne, si vous ne frappez sur l'heure pour venger votre honte ! » Il n'est personne qui réponde un seul mot. Tous donnent fortement de l'éperon, lancent à fond leurs chevaux, vont les frapper, où qu'ils les rencontrent.

CCLVII

CHARLEMAGNE le roi frappe merveilleusement, et Naimes le duc et Ogier le Danois, et Geoffroi d'Anjou, lui qui tenait l'enseigne. Et monseigneur Ogier le Danois est preux entre tous. Il broche son cheval, le lance à toute force et va frapper celui qui tenait le dragon, d'un tel coup qu'il renverse sur place devant lui Amboire et le dragon et l'enseigne du roi. Baligant voit son gonfanon abattu et l'étendard de Mahomet avili : alors l'émir commence à entrevoir qu'il a tort et que Charlemagne a droit. Les païens d'Arabie..... L'empereur invoque ses Français : « Dites, barons, pour Dieu, si vous m'aiderez ! » Les Français répondent : « Pourquoi le demander ? Félon qui ne frappera point à outrance ! »

CCLVIII

PASSET li jurz, si turnet a la vespree.
Franc e paien i fierent des espees.
Cil sunt vassal ki les oz ajusterent.
Lor enseignes n'i unt mie ubliees :
Li amiralz « Preciuse ! » ad criee,
Carles « Munjoie ! » l'enseigne renumee.
L'un conuist l'altre as haltes voiz e as cleres.
En mi le camp amdui s'entr'encuntrerent,
Si se vunt ferir, granz colps s'entredunerent
De lor espiez en lor targes roees.
Fraites les unt desuz cez bucles lees ;
De lor osbercs les pans en desevrerent :
Dedenz cez cors mie ne s'adeserent.
Rumpent cez cengles e cez seles verserent,
Cheent li rei a tere.....
Isnelement sur lor piez releverent.
Mult vassalment unt traites les espees.
Cette bataille n'en ert mais destornee :
Seinz hume mort ne poet estre achevee. AOI.

CCLIX

MULT est vassal Carles de France dulce ;
Li amiralz, il nel crent ne ne dutet.
Cez lor espees tutes nues i mustrent,
Sur cez escuz mult granz colps s'entredunent,
Trenchent les quirs e cez fuz ki sunt dubles ;
Cheent li clou, si peceient les bucles ;
Puis fierent il nud a nud sur lur bronies ;
Des helmes clers li fuus en escarbunet.



CCLVIII

LE jour passe, la vêprée approche. Francs et païens frappent des épées. Ceux qui ont mis aux prises ces armées sont preux l'un et l'autre. Ils n'oublient pas leur cri d'armes. L'émir crie : « Précieuse ! », Charles : « Montjoie ! », l'enseigne renommée. A leurs voix hautes et claires, ils se sont reconnus. Au milieu du champ ils se joignent, se requièrent, s'entredonnent de grands coups d'épieux sur leurs targes ornées de cercles. Ils les brisent toutes deux au-dessous des larges boucles ; les pans des deux hauberts se déchirent, mais ils ne se sont pas atteints dans leur chair. Les sangles rompent, les selles versent, les deux rois tombent..... Ils se redressent vite debout. Ils dégainent hardiment leurs épées. Cette lutte ne sera pas entravée : sans mort d'homme elle ne peut s'achever.

CCLIX

IL est très vaillant, Charles de douce France, et l'émir ne le craint ni ne tremble. Ils dressent leurs épées toutes nues, et sur leurs écus s'entredonnent de grands coups. Ils en tranchent les cuirs et les ais, qui sont doubles ; les clous tombent, les boucles volent en pièces. Puis, à corps découvert, ils se frappent sur leurs brognes ; de leurs heaumes clairs des étincelles jaillissent. Cette lutte

Ceste bataille ne poet remaneir unkes,
Josque li uns sun tort i reconuisset. AOI.

CCLX

Dist l'amiraill : « Carles, kar te purpenses,
Si pren cunseill que vers mei te repentes !
Mort as mun filz, par le men esciente ;
A mult grant tort mun païs me calenges.
Deven mes hom [en fedeltet voeill rendre]
Ven mei servir d'ici qu'en Oriente. »
Carles respunt : « Mult grant viltet me semble.
Pais ne amor ne dei a paien rendre.
Receif la lei que Deus nos apresentet,
Chrestientet, e pui t'amerai sempres ;
Puis serf e crei le rei omnipotente. »
Dist Baligant : « Malvais sermun cumences ! »
Puis vunt ferir des espees qu'unt ceintes. AOI.

CCLXI

Li amiralz est mult de grant vertut.
Fier Carlemagne sur l'elme d'acer brun,
Desur la teste li ad frait e fendut ;
Met li l'espee sur les chevels menuz,
Prent de la carn grant pleine palme e plus :
Iloec endreit remeint li os tut nut.
Carles cancelet, por poi qu'il n'est caüt ;
Mais Deus ne volt qu'il seit mort ne vencut.
Seint Gabriel est repairet a lui,
Si li demandet : « Reis magnes, que fais tu ? »

ne peut cesser que l'un des deux n'ait reconnu son tort.

CCLX

L'ÉMIR dit : « Charles, rentre en toi-même : résous-toi à me montrer que tu te repens ! En vérité, tu m'as tué mon fils et c'est à très grand tort que tu revendiques mon pays. Deviens mon vassal..... Viens-t'en jusqu'en Orient, comme mon serviteur. » Charles répond : « Ce serait, à mon sens, faire une grande vilenie. A un païen je ne dois accorder ni paix ni amour. Reçois la loi que Dieu nous révèle, la loi chrétienne : aussitôt je t'aimerai ; puis sers et confesse le roi tout-puissant. » Baligant dit : « Tu prêches là un mauvais sermon ! » Alors ils recommencent à frapper de l'épée.

CCLXI

L'ÉMIR est d'une grande vigueur. Il frappe Charlemagne sur son heaume d'acier brun, le lui brise sur la tête et le fend ; la lame descend jusqu'à la chevelure, prend de la chair une pleine paume et davantage ; l'os reste à nu. Charles chancelle, il a failli tomber. Mais Dieu ne veut pas qu'il soit tué ni vaincu. Saint Gabriel est revenu vers lui, qui lui demande : « Roi Magne, que fais-tu ? »

CCLXII

QUANT Carles oït la seinte voiz de l'angle,
Nen ad poür ne de murir dutance ;
Repairet loi vigur e remembrance.
Fiert l'amiraill de l'espee de France,
L'elme li freint o li gemme reflambent,
Trenchet la teste pur la cervele espandre
E tut le vis tresqu'en la barbe blanche,
Que mort l'abat senz nule recuvrance.
« Munjoie ! » escriet pur la reconuisance.
A icest mot venuz i est dux Neimes :
Prent Tencendur, muntet i est li reis magnes.
Paien s'en turnent, ne volt Deus qu'il i remainent.
Or sunt Franceis a icels qu'il demandent.

CCLXIII

PAIEN s'en fuient, cum Damnesdeus le volt.
Encalcent Franc e l'emperere avoec.
Ço dist li reis : « Seignurs, vengez voz doels,
Si esclargiez voz talenz e voz coers,
Kar hoi matin vos vi plurer des oilz. »
Respondent Franc : « Sire, ço nus estoet. »
Cascuns i fiert tanz granz colps cum il poet.
Poi s'en estoerstrent d'icels ki sunt iloec.

CCLXIV

GRANZ est li calz, si se levet la puldre.
Paien s'en fuient e Franceis les anguissent ;
Li enchalz duret d'ici qu'en Sarraguce.
En sum sa tur muntee est Bramidonie,

CCLXII

QUAND Charles entend la sainte voix de l'ange, il ne craint plus, il sait qu'il ne mourra pas. Il reprend vigueur et connaissance. De l'épée de France il frappe l'émir. Il lui brise son heaume où flambent les gemmes, lui ouvre le crâne, et la cervelle s'épand, il lui fend toute la tête jusqu'à la barbe blanche, et sans nul recours l'abat mort. Il crie : « Montjoie ! » pour qu'on se rallie à lui. Au cri le duc Naimes est venu ; il prend Tencendur, le roi Magne y remonte. Les païens s'enfuient, Dieu ne veut pas qu'ils restent. Les Français sont parvenus au terme tant désiré.

CCLXIII

LES païens s'enfuient, car Dieu le veut. Les Francs, et l'empereur avec eux, les chassent. Le roi dit : « Seigneurs, vengez vos deuils, faites votre volonté et que vos cœurs s'éclairent, car j'ai vu ce matin vos yeux pleurer. » Les Francs répondent : « Sire, il nous faut ainsi faire ! » Chacun frappe à grands coups, tant qu'il peut. Des païens qui sont là, bien peu échappèrent.

CCLXIV

LA chaleur est forte, la poussière s'élève. Les païens fuient et les Français les harcèlent. La chasse dure jusqu'à Saragosse. Au haut de sa tour Bramidoine est montée : avec elle ses clercs

Ensembl' od li si clerc e si canonie
De false lei que Deus nen amat unkes :
Ordres nen unt ne en lor chefs corones.
Quant ele vit Arrabiz si cunfundre,
A halte voiz s'escrie : « Aiez nos, Mahum !...
E ! gentils reis, ja sunt vencuz noz humes,
Li amiralz ocis a si grant hunte ! »
Quant l'ot Marsilie, vers sa pareit se turnet,
Pluret des oilz , tute sa chere enbrunchet ;
Morz est de doel, si cum pecchet l'encumbret.
L'anme de lui as vifs diables dunet. AOI.

CCLXV

PAIEN sunt morz, alquant.....
E Carles ad sa bataille vencue.
De Sarraguce ad la porte abatue :
Or set il ben que n'est mais defendue.
Prent la citet, sa gent i est venue :
Par poestet icele noit i jurent.
Fiers est li reis a la barbe canue.
E Bramidonie les turs li ad rendues :
Les dis sunt grandes, les cinquante menues.
Mult ben espleitet qui Damnesdeus aiuet.

CCLXVI

PASSET li jurz, la noit est aserie ;
Clere est la lune e les esteiles flambient.
Li emperere ad Sarraguce prise.
A mil Franceis funt ben cercer la vile,
Les sinagoges e les mahumeries ;
A mailz de fer e a cuignees qu'il tindrent,

et ses chanoines de la fausse loi que jamais Dieu n'aima : ils ne se sont ni ordonnés ni tonsurés. Quand elle vit les Arabes en telle déroute, à haute voix elle s'écrie : «..... Ah ! gentil roi, les voilà vaincus, nos hommes ! L'émir est tué, si honteusement ! » Quand Marsile l'entend, il se tourne vers la paroi, ses yeux versent des larmes, sa tête retombe. Il est mort de douleur, sous le fléau qui l'accable. Il donne son âme aux démons.

CCLXV

LES païens sont morts..... Et Charles a gagné sa bataille. Il a abattu la porte de Saragosse : il sait qu'elle ne sera pas défendue. Il se saisit de la cité ; ses troupes y pénètrent : par droit de conquête, elles y couchèrent cette nuit-là. Le roi à la barbe chenue en est rempli de fierté. Et Bramidoine lui a rendu les tours, les dix grandes, les cinquante petites. Qui obtient l'aide de Dieu achève bien ses tâches.

CCLXVI

LE jour passe, la nuit est tombée. La lune est claire, les étoiles brillent. L'empereur a pris Saragosse : par mille Français on fait fouiller à fond la ville, les synagogues et les mahommeries. A coups de mails de fer et de cognées ils brisent les images et toutes les idoles : il n'y demeurera

Fruissent les ymagenes e trestutes les ydeles :
N'i remeindrat ne sorz ne falserie.
Li reis creit en Deu, faire voelt sun servise,
E si evesque les eves beneïssent,
Meinent paien entesqu'al baptisterie :
S'or i ad cel qui Carle cuntredie,
Il le fait pendre o ardeir ou ocire.
Baptizet sunt asez plus de .C. milie
Veir chrestien, ne mais sul la reïne.
En France dulce iert menee caitive :
Ço voelt li reis par amur cunvertisset.

CCLXVII

PASSET la noit, si apert le cler jor.
De Sarraguce Carles guarnist les turs ;
Mil chevalers i laissat puigneürs ;
Guardent la vile a oes l'empereor.
Muntet li reis e si hume trestuz
E Bradimonie, qu'il meinet en sa prisun ;
Mais n'ad talent que li facet se bien nun.
Repairez sunt a joie e a baldur.
Passent Nerbone par force e par vigur ;
Vint a Burdeles, la citet de.....
Desur l'alter seint Sevrin le baron
Met l'oliphan plein d'or e de manguns :
Li pelerin le veient ki la vunt.
Passet Girunde a mult granz nefs qu'i sunt ;
Entresqu'a Blaive ad cunduit sun nevold
E Oliver, sun nobilie cumpaignun,
E l'arcevesque, ki fut sages e proz.

maléfice ni sortilège. Le roi croit en Dieu, il veut faire son service ; et ses évêques bénissent les eaux. On mène les païens jusqu'au baptistère ; s'il en est un qui résiste à Charles, le roi le fait pendre ou brûler ou tuer par le fer. Bien plus de cent mille sont baptisés vrais chrétiens, mais non la reine. Elle sera menée en douce France, captive : le roi veut qu'elle se convertisse par amour.

CCLXVII

La nuit passe, le jour se lève clair. Dans les tours de Saragosse Charles met une garnison. Il y laissa mille chevaliers bien éprouvés : ils gardent la ville au nom de l'empereur. Le roi monte à cheval ; ainsi font tous ses hommes et Bramidoine, qu'il emmène captive ; mais il ne veut rien lui faire, que du bien. Ils s'en retournent, pleins de joie et de fierté. Ils occupent Nerbone de vive force et passent. Charles parvient à Bordeaux, la cité renommée (?) : sur l'autel du baron saint Seurin, il dépose l'olifant, rempli d'or et de mangons ; les pèlerins qui vont là l'y voient encore. Il passe la Gironde sur les grandes nefs qu'il y trouve. Jusqu'à Blaye il a conduit son neveu, et Olivier, son noble compagnon, et l'archevêque, qui fut sage et preux. En de blancs cercueils il fait mettre les trois seigneurs, à Saint-

En blancs sarcous fait metre les seignurs,
A Seint Romain : la gisent li baron.
Francs les cumandent a Deu e a ses nuns.
Carles cevalchet e les vals e les munz ;
Entresqu'a Ais ne volt prendre sujurn.
Tant chevalchat qu'il descent al perrun.
Cume il est en sun paleis halçur,
Par ses messages mandet ses jugeors,
Baivers e Saisnes, Loherencs e Frisuns ;
Alemans mandet, si mandet Borguignuns
E Peitevins e Normans e Bretuns,
De cels de France des plus saives qui sunt.
Des ore cumencet le plait de Guenelun.

CCLXVIII

Li empereres est repairet d'Espaigne
E vient a Ais, al meillor sied de France ;
Muntet el palais, est venut en la sale.
As li Alde venue, une bele damisele.
Ço dist al rei : « O est Rollant le catanie,
Ki me jurat cume sa per a prendre ? »
Carles en ad e dulor e pesance,
Pluret des oilz, tiret sa barbe blance :
« Soer, cher' amie, d'hume mort me demandes.
Jo t'en durai mult esforcet eschange :
Ço est Loewis, mielz ne sai a parler ;
Il est mes filz e si tendrat mes marches. »
Alde respunt : « Cest mot mei est estrange.
Ne place Deu ne ses seinz ne ses angles
Après Rollant que jo vive remaigne ! »

Romain : c'est là qu'ils gisent, les vaillants. Les Français les remettent à Dieu et à ses Noms. Par les vaux, par les monts, Charles chevauche : jusqu'à Aix, il ne veut pas séjourner aux étapes. Tant chevauche-t-il qu'il descend au perron. Quand il est arrivé dans son palais souverain, il mande par messagers ses jugeurs, Bavarois et Saxons, Lorrains et Frisons ; il mande les Allemands, il mande les Bourguigons, et les Poitevins et les Normands et les Bretons, et ceux de France, qui entre tous sont sages. Alors commence le plaid de Ganelon.

CCLXVIII

L'EMPEREUR est revenu d'Espagne. Il vient à Aix, le meilleur siège de France. Il monte au palais, il est entré dans la salle. Voici que vient à lui Aude, une belle demoiselle. Elle dit au roi : « Où est-il, Roland le capitaine, qui me jura de me prendre pour sa femme ? » Charles en a douleur et peine. Il pleure, tire sa barbe blanche : « Sœur, chère amie, de qui t'enquiers-tu? D'un mort. Je te ferai le meilleur échange. Ce sera Louis, je ne sais pas mieux te dire. Il est mon fils, c'est lui qui tiendra mes marches. » Aude répond : « Cette parole m'est étrange. A Dieu ne plaise, à ses saints, à ses anges, après Roland que je reste vivante ! » Elle perd sa couleur, choit aux pieds de Charlemagne. Elle est morte aussitôt : que Dieu ait pitié

Pert la culor, chet as piez Carlemagne,
Sempres est morte. Deus ait mercit de l'anme !
Franceis barons en plurent e si la pleignent.

CCLXIX

ALDE la bel' est a sa fin alee.
Quidet li reis que el se seit pasmee ;
Pited en ad, sin pluret l'emperere ;
Prent la as mains, si l'en ad relevee.
Desur les espalles ad la teste clinee.
Quant Carles veit que morte l'ad truvee,
Quatre cuntesses sempres i ad mandees :
A un muster de nuneins est portee ;
La noit la guaitent entresqu'a l'ajurnee.
Lunc un alter belement l'enterrerent.
Mult grant honur i ad li reis dunee. AOI

CCLXX

LI emperere est repairet ad Ais.
Guenes li fels, en caeines de fer,
En la citet est devant le paleis ;
A un' estache l'unt atachet cil serf.
Les mains li lient a curreies de cerf ;
Tres ben le batent a fuz e a jamelz :
N'ad deservit que altre ben i ait ;
A grant dulur iloec atent sun plait.

CCLXXI

IL est escrit en l'anciene geste
Que Carles mandet humes de plusurs teres.
Asemblez sunt ad Ais, a la capele.



de son âme ! Les barons français en pleurent et la plaignent.

CCLXIX

AUDE la Belle est allée à sa fin. Le roi croit qu'elle est évanouie, il a pitié d'elle, il pleure. Il la prend par les mains, la relève ; sur les épaules, la tête retombe. Quand Charles voit qu'elle est morte, il mande aussitôt quatre comtesses. A un moutier de nonnes on la porte ; toute la nuit, jusqu'à l'aube, on la veille ; au long d'un autel bellement on l'enterre. Le roi l'a hautement honorée.

CCLXX

L'EMPEREUR est rentré à Aix. Ganelon, le félon, en des chaînes de fer, est dans la cité, devant le palais. Contre un poteau des serfs l'ont attaché ; ils entravent ses mains par des courroies de cuir de cerf, ils le battent fortement de verges et de bâtons. Il n'a point mérité d'autres bienfaits. A grande douleur il attend là son jugement.

CCLXXI

IL est écrit dans la Geste ancienne que de maints pays Charles manda ses vassaux. Ils sont assemblés à Aix, à la chapelle. C'est le haut jour

Halz est li jurz, mult par est grande la feste,
Dient alquanz del baron seint Silvestre.
Dès ore cumencet le plait et les noveles
De Guenelun, ki traïsun ad faite.
Li emperere devant sei l'ad fait traire. AOI.

CCLXXII

« SEIGNORS barons, dist Carlemagnes li reis,
« De Guenelun car me jugez le dreit !
Il fut en l'ost tresqu'en Espaigne od mei,
Si me tolit .XX. milie de mes Franceis
E mun nevold, que ja mais ne verreiz,
E Oliver, li proz e li curteis ;
Les .XII. pers ad traït por aveir. »
Dist Guenelon : « Fel seie se jol ceil !
Rollant me forfist en or e en aveir,
Pur que jo quis sa mort e sun destreit ;
Mais traïsun nule n'en i otrei. »
Respundent Franc : « Ore en tendrum cunseill. »

CCLXXIII

DEVANT le rei la s'estut Guenelun.
Cors ad gaillard, el vis gente color ;
S'il fust leials, ben resemblast barun.
Veit cels de France e tuz les jugeürs,
De ses parenz .XXX. ki od lui sunt ;
Puis s'escriat haltement, a grant voeiz :
« Pur amor Deu, car m'entendez, barons !
Seignors, jo fui en l'ost avoec l'empereür,
Serveie le par feid e par amur.
Rollant sis niés me coillit en haür,

d'une fête solennelle, celle, disent plusieurs, du baron saint Sylvestre. Alors commence le plaid et voici l'histoire de Ganelon, qui a trahi. L'empereur devant lui l'a fait traîner.

CCLXXII

« SEIGNEURS barons, » dit Charlemagne, le roi, « jugez-moi Ganelon selon le droit. Il vint dans l'armée jusqu'en Espagne avec moi : il m'a ravi vingt mille de mes Français, et mon neveu, que vous ne reverrez plus, et Olivier, le preux et le courtois : les douze pairs, il les a trahis pour de l'argent. » Ganelon dit : « Honte sur moi, si j'en fais mystère ! Roland m'avait fait tort dans mon or, dans mes biens, et c'est pourquoi j'ai cherché sa mort et sa ruine. Mais qu'il y ait là nulle trahison, je ne l'accorde pas. » Les Francs répondent : « Nous en tiendrons conseil. »

CCLXXIII

DEVANT le roi, Ganelon se tient debout. Il a le corps gaillard, le visage bien coloré : s'il était loyal, on croirait voir un preux. Il regarde ceux de France et tous les jugeurs, et trente de ses parents qui tiennent pour lui ; puis il s'écrie à voix haute et forte : « Pour l'amour de Dieu, barons, entendez-moi ! Seigneurs, je fus à l'armée avec l'empereur. Je le servais en toute foi, en tout amour. Roland, son neveu me prit en haine et me condamna à la mort et à la douleur. Je fus

Si me jugat a mort e a dulur.
Message fui al rei Marsiliun ;
Par mun saveir vinc jo a guarisun.
Jo desfiai Rollant le poigneor
E Oliver e tuiz lur cumpaignun :
Carles l'oïd e si nobilie baron.
Venget m'en sui, mais n'i ad traïsun. »
Respundent Francs : « A conseill en irums. »

CCLXXIV

QUANT Guenes veit que ses granz plaiz cumencet,
De ses parenz ensemble en i out trente.
Un en i ad a qui li altre entendent :
Ço est Pinabel, del castel de Sorence ;
Ben set parler e dreite raisun rendre ;
Vassals est bons por ses armes defendre. AOI.
Ço li dist Guenes : « En vos..... ami.....
Getez mei hoi de mort e de calunje ! »
Dist Pinabel : « Vos serez guarit sempres.
N'i ad Francès ki vos juget a pendre,
U l'emperere les noz dous cors en asemble,
Al brant d'acer que jo ne l'en desmente. »
Guenes li quens a ses piez se presente.

CCLXXV

BAVIER e Saisnes sunt alet a conseill
E Peitevin e Norman e Franceis ;
Asez i ad Alemans e Tiedeis ;
Icels d'Alverne i sunt li plus curteis.
Pur Pinabel se cuntienent plus quei.
Dist l'un a l'altre : « Bien fait a remaneir !

envoyé comme messager au roi Marsile : par mon adresse, je parvins à me sauver. Je défiai le preux Roland et Olivier, et tous leurs compagnons. Charles et ses nobles barons entendirent mon défi. Je me suis vengé, mais ce ne fut pas trahison. » Les Francs répondent : « Nous irons en tenir conseil. »

CCLXXIV

GANELON voit que commence son grand plaid. Trente de ses parents sont assemblés. Il en est un à qui s'en remettent les autres, c'est Pinabel, du château de Sorence. Il sait bien parler et dire ses raisons comme il convient. Il est vaillant, quand il s'agit de défendre ses armes. Ganelon lui dit : « Ami... reprenez-moi à la mort et à la honte ! » Pinabel dit : « Bientôt vous serez sauvé. S'il se trouve un Français pour juger que vous devez être pendu, que l'empereur nous mette aux prises tous deux, corps contre corps : mon épée d'acier lui donnera le démenti. » Ganelon le comte s'incline à ses pieds.

CCLXXV

BAVAROIS et Saxons sont entrés en conseil, et les Poitevins, les Normands, les Français. Allemands et Thiois sont là en nombre ; ceux d'Auvergne y sont les plus courtois. Ils baissent le ton à cause de Pinabel. L'un dit à l'autre : « Il convient d'en rester là. Laissons le plaid, et prions

Laisum le plait e si preium le rei
Que Guenelun cleimt quite ceste feiz,
Puis si li servet par amur e par feid.
Morz est Rollant, ja mais nel revereiz ;
N'ert recuvret por or ne por aveir :
Mult sereit fols ki... se cumbatreit. »
N'en i ad celoi nel graant e otreit,
Fors sul Tierri, le frere dam Geifreit. AOI.

CCLXXVI

A Charlemagne repairent si barun ;
Dient al rei : « Sire, nus vos prium
Que clamez quite le cunte Guenelun,
Puis si vos servet par feid e par amor.
Vivre le laisez, car mult est gentilz hoem.
Ja por murir n'en ert veüd gerun,
Ne por aveir ja nel recuverum. »
Ço dist li reis : « Vos estes mi felun. » AOI.

CCLXXVII

QUANT Carles veit que tuz li sunt faillid,
Mult l'enbrunchit e la chere e le vis,
Al doel qu'il ad si se cleimet caitifs.
Ais li devant uns chevalers, Tierris,
Frere Gefrei, a un duc angevin.
Heingre out le cors e graisle e eschewid,
Neirs les chevels e alques bruns le vis ;
N'est gueres granz ne trop nen est petiz.
Curteisement a l'emperere ad dit :
« Bels sire reis, ne vos dementez si !
Ja savez vos que mult vos ai servit.

le roi qu'il proclame Ganelon quitte pour cette fois ; que Ganelon le serve désormais en toute foi, en tout amour. Roland est mort, vous ne le reverrez plus ; ni or ni argent ne le rendrait. Bien fou qui combattrait Pinabel ! » Il n'en est pas un qui n'approuve, hormis Thierry, le frère de monseigneur Geoffroy.

CCLXXVI

VERS Charlemagne ses barons s'en reviennent. Ils disent au roi : « Sire, nous vous en prions : proclamez quitte le comte Ganelon : puis, qu'il vous serve en tout amour et toute foi ! Laissez-le vivre, car il est très haut seigneur... Ni or ni argent ne vous rendrait Roland. » Le roi dit : « Vous êtes des félons. »

CCLXXVII

QUAND Charles voit que tous lui ont failli, il baisse la tête douloureusement. « Malheureux que je suis ! » dit-il. Or voici venir devant lui un chevalier, Thierry, frère de Geoffroy, un duc angevin. Il a le corps maigre, grêle, élancé, les cheveux noirs, le visage assez brun. Il n'est pas très grand, mais non plus trop petit. Il dit à l'empereur, courtoisement : « Beau sire roi, ne vous désolez pas ainsi. Je vous ai longtemps servi, vous le savez. Pour mes ancêtres, je dois parler comme voici. Si même Roland eut des torts envers Gane-

Par anceisurs dei jo tel plait tenir :
Que que Rollant a Guenelun forsfesist,
Vostre servise l'en doüst bien guarir.
Guenes est fels d'iço qu'il le traït ;
Vers vos s'en est parjurez e malmis.
Pur ço le juz jo a pendre e a murir
E sun cors metre.....
Si cume fel ki felonie fist.
S'or ad parent ki m'en voeille desmentir,
A ceste espee, que jo ai ceinte ici,
Mun jugement voel sempres guarantir. »
Respundent Franc : « Or avez vos ben dit. »

CCLXXVIII

DEVANT lu rei est venuz Pinabel.
Granz est e forz e vassals e isnel ;
Qu'il fiert a colp, de sun tens n'i ad mais ;
E dist al rei : « Sire, vostre est li plaiz :
Car cumandez que tel noise n'i ait !
Ci vei Tierri, ki jugement ad fait.
Jo si li fals, od lui m'en cumbatrai. »
Met li el poign de cerf le destre guant.
Dist li empereres : « Bons pleges en demant. »
.XXX. parenz li plevissent leial.
Ço dist li reis : « E jol vos recrerai. »
Fait cels guarder tresque li dreiz en serat. AOI.

CCLXXIX

QUANT veit Tierri qu'or en ert la bataille,
Sun destre guant en ad presentet Carle.
Li emperere li recreit par hostage,

lon, Roland était à votre service : c'en devait être assez pour le garantir. Ganelon est félon, en tant qu'il l'a trahi : c'est envers vous qu'il s'est parjuré et qu'il a forfait. C'est pourquoi je juge qu'il soit pendu et qu'il meure, et que son corps... soit traité comme celui d'un félon qui fit une félonie. S'il a un parent qui veuille m'en donner le démenti, je veux, de cette épée que j'ai ceinte, soutenir sur l'heure mon jugement. » Les Francs répondent : « Vous avez bien dit. »

CCLXXVIII

DEVANT le roi Pinabel s'est avancé. Il est grand et fort, vaillant et agile ; celui qu'un de ses coups atteint a fini son temps. Il dit au roi : « Sire, c'est ici votre plaid : commandez donc qu'on n'y fasse pas tant de bruit. Je vois céans Thierry, qui a jugé. Je fausse son jugement et je combattrai contre lui. » Il remet au roi, en son poing, un gant de peau de cerf, le gant de sa main droite. L'empereur dit : « Je demande de bons otages. » Trente parents s'offrent en loyale caution. Le roi dit : « A mon tour, je vous cautionnerai. » Il les met sous bonne garde, jusqu'à ce qu'il soit fait droit.

CCLXXIX

QUAND Thierry voit qu'il y aura bataille, il présente à Charles son gant droit. L'empereur donne caution pour lui, puis il fait porter quatre

Puis fait porter .IIII. bancs en la place :
La vunt sedeir cil kis deivent cumbatre.
Ben sunt malez, par jugement des altres,
Sil purparlat Oger de Denemarche ;
E puis demandent lur chevals e lur armes. AOI.

CCLXXX

PUIS que il sunt a bataille justez,
Ben sunt cunfès e asols e seignez ;
Oent lur messes e sunt acuminiez ;
Mult granz offrendes metent par cez musters.
Devant Carlun andui sunt repairez.
Lur esperuns unt en lor piez calcez,
Vestent osberc blancs e forz e legers,
Lur helmes clers unt fermez en lor chefs,
Ceinent espees enheldees d'or mier,
En lur cols pendent lur escuz de quarters,
En lur puinz destres unt lur trenchanz espiez,
Puis sunt muntez en lur curanz destrers.
Idunc plurerent .C. milie chevalers
Qui pur Rollant de Tierri unt pitiet.
Deus set asez cument la fins en ert.

CCLXXXI

DEDESUZ Ais est la pree mult large.
Des dous baruns justee est la bataille.
Cil sunt produme e de grant vasselage
E lur chevals sunt curanz e aates.
Brochent les bien, tutes les resnes lasquent,
Par grant vertut vait ferir l'uns li altre.
Tuz lur escuz i fruissent e esquassent,

bancs sur la place. Là ceux qui doivent combattre vont s'asseoir. Au jugement de tous, ils se sont provoqués selon les règles. C'est Ogier de Danemark qui a porté le double défi. Puis ils demandent leurs chevaux et leurs armes.

CCLXXX

PUISQU'ILS sont prêts à s'affronter en bataille, ils se confessent ; ils sont absous et bénis. Ils entendent leurs messes et reçoivent la communion. Ils laissent aux églises de très grandes offrandes. Puis, tous deux reviennent devant Charles. Ils ont chaussé leurs éperons, ils revêtent des hauberts blancs, forts et légers, lacent sur leurs têtes leurs heaumes clairs, ceignent des épées dont la garde est d'or pur, suspendent à leurs cous leurs écus à quartiers, saisissent de leurs poings droits leurs épieux tranchants, puis se mettent en selle sur leurs destriers rapides. Alors pleurèrent cent mille chevaliers, qui, pour l'amour de Roland, ont pitié de Thierry. Quelle sera la fin, Dieu le sait bien.

CCLXXXI

SOUS Aix la prairie est très large : là sont mis aux prises les deux barons. Ils sont preux et de grande vaillance, et leurs chevaux sont rapides et ardents. Ils les éperonnent bien, lâchent à fond les rênes. De toute leur vigueur, ils vont s'attaquer l'un l'autre. Les écus se brisent, volent en pièces, les hauberts se déchirent, les sangles

Lur osbercs rumpent e lur cengles depiecent,
Les alves turnent, les seles cheent a tere.
.C. mil humes i plurent, kis esguardent. AOI.

CCLXXXII

A tere sunt ambdui li chevaler.
Isnelement se drecent sur lur piez.
Pinabels est forz e isnels e legers.
Li uns requiert l'altre, n'unt mie des destrers.
De cez espees enheldees d'or mer
Fierent e caplent sur cez helmes d'acer ;
Granz sunt les colps as helmes detrencher.
Mult se dementent cil franceis chevaler.
« E ! Deus, » dist Carles, « le dreit en esclargiez ! »

CCLXXXIII

DIST Pinabel : « Tierri, car te recreiz !
Tes hom serai par amur e par feid,
A tun plaisir te durrai mun aveir,
Mais Guenelun fai acorder al rei ! »
Respont Tierri : « Ja n'en tendrai cunseill.
Tut seie fel, se jo mie l'otrei !
Deus facet hoi entre nus dous le dreit ! » AOI.

CCLXXXIV

ÇO dist Tierri : « Pinabel, mult ies ber,
Granz ies e forz e tis cors ben mollez ;
De vasselage te conoissent ti per :
Ceste bataille car la laisses ester !
A Carlemagne te ferai acorder ;
De Guenelun justise ert faite tel

éclatent, les troussequins versent, les selles tombent à terre. Cent mille hommes pleurent, qui les regardent.

CCLXXXII

LES deux chevaliers sont tombés contre terre. Rapidement, ils se redressent debout. Pinabel est fort, agile et léger. Ils se requièrent l'un l'autre; ils n'ont plus leurs destriers. De leurs épées aux gardes d'or pur, ils frappent et refrappent sur leurs heaumes d'acier : les coups sont forts, à fendre les heaumes. Grande est l'angoisse des chevaliers français : « Ah ! Dieu, » dit Charles, « faites resplendir le droit ! »

CCLXXXIII

PINABEL dit : « Thierry, rends-toi ! Je serai ton vassal en toute foi, en tout amour ; à ton plaisir je te donnerai de mes richesses ; mais trouve pour Ganelon un accord avec le roi ! » Thierry répond : « Je ne tiendrai pas long conseil. Honte sur moi si j'y consens en rien ! Qu'entre nous deux, en ce jour, Dieu montre le droit ! »

CCLXXXIV

THIERRY dit : « Pinabel, tu es très preux, tu es grand et fort, tes membres sont bien moulés, et tes pairs te connaissent pour ta vaillance : renonce donc à cette bataille ! Je te trouverai un accord avec Charlemagne. Quant à Ganelon, justice sera faite de lui, et telle qu'à jamais, chaque jour

Jamais n'ert jur que il n'en seit parlet.
Dist Pinabel : « Ne placet Damnedeu !
Sustenir voeill trestut mun parentet ;
N'en recrerrai pur nul hume mortel ;
Mielz voeill murir qu'il me seit reprovet. »
De lur espees cumencent a capler
Desur cez helmes, ki sunt a or gemez :
Cuntre le ciel en volet li fous tuz clers.
Il ne poet estre qu'il seient desevrez :
Seinz hume mort ne poet estre afinet. AOI.

CCLXXXV

MULT par est proz Pinabel de Sorence,
Si fiert Tierri sur l'elme de Provence :
Salt en li fous, que l'erbe en fait esprendre.
Del brant d'acer la mure li presentet.
Desur le frunt li ad faite descendre,
Par mi le vis.....
La destre joe en ad tute sanglente,
L'osberc del dos josque par sum le ventre.
Deus le guarit, que mort ne l'acraventet. AOI.

CCXXXVI

ÇO veit Tierris que el vis est ferut :
Li sancs tuz clers en chiet el pred herbus.
Fiert Pinabel sur l'elme d'acer brun,
Jusqu'al nasel li ad frait e fendut,
Del chef li ad le cervel espandut,
Brandit sun colp, si l'ad mort abatut.
A icest colp est li esturs vencut.

il en sera parlé. » Pinabel dit : « Ne plaise au Seigneur Dieu ! Je veux soutenir toute ma parenté. Je ne me rendrai pour nul homme qui vive. J'aime mieux mourir qu'en subir le reproche. » Ils recommencent à frapper des épées sur leurs heaumes, qui sont incrustés d'or. Contre le ciel volent claires, les étincelles. Les séparer, nul ne pourrait. Ce combat ne peut finir sans qu'un homme meure.

CCLXXXV

PINABEL de Sorence est de très grande prouesse. Sur le heaume de Provence, il frappe Thierry : le feu jaillit, l'herbe s'enflamme. Il lui présente la pointe de sa lame d'acier. Elle descend sur son front..... Il en a la joue droite toute sanglante et tout sanglant le haubert, dans le dos et au long de la poitrine. Dieu le protège, Pinabel ne l'a pas renversé mort.

CCLXXXVI

THIERRY voit qu'il est blessé au visage. Son sang tombe clair sur l'herbe du pré. Il frappe Pinabel sur son heaume d'acier brun, le brise et le fend jusqu'au nasal, fait couler du crâne la cervelle ; il secoue sa lame dans la plaie et l'abat mort. Par ce coup sa bataille est gagnée. Les Francs s'écrient : « Dieu y a fait miracle ! Il est

Escrient Franc : « Deus i ad fait vertut !
Asez est dreiz que Guenes seit pendut
E si parent, ki plaidet unt pur lui. » AOI.

CCLXXXVII

QUANT Tierris ad vencue sa bataille,
Venuz i est li emperere Carles,
Ensembl' od lui de ses baruns ad quatre,
Naimes li dux, Oger de Danemarche,
Geifrei d'Anjou e Willalme de Blaive.
Li reis ad pris Tierri entre sa brace,
Tert lui le vis od ses granz pels de martre,
Celes met jus, puis li afublent altres ;
Mult suavet le chevaler desarment.
Munter l'unt fait en une mule d'Arabe ;
Repairet s'en a joie e a barnage ;
Vienent ad Ais, descendent en la place.
Dès ore cumencet l'ocisiun des altres.

CCLXXXVIII

CARLES apelet ses cuntes e ses dux :
« Que me loez de cels qu'ai retenuz ?
Pur Guenelun erent a plait venuz,
Pur Pinabel en ostage renduz. »
Respundent Franc : « Ja mar en vivrat uns ! »
Li reis cumandet un soen veier, Basbrun :
« Va, sis pent tuz a l'arbre de mal fust !
Par ceste barbe dunt li peil sunt canuz,
Se uns escapet, morz iez e cunfunduz. »
Cil li respunt : « Qu'en fereie jo el ? »
Od .C. serjanz par force les cunduit.

bien droit que Ganelon soit pendu, et ses parents qui ont répondu pour lui. »

CCLXXXVII

QUAND Thierry eut gagné sa bataille, l'empereur Charles vint vers lui. Quatre de ses barons l'accompagnent, le duc Naimes, Ogier de Danemark, Geoffroy d'Anjou et Guillaume de Blaye. Le roi a pris Thierry dans ses bras ; des grandes peaux de son manteau de martre, il lui essuie la face, puis rejette le manteau : on lui en met un autre. Très tendrement on désarme le chevalier, on le monte sur une mule arabe ; on le ramène avec joie et en bel arroi. Les barons rentrent dans Aix, mettent pied à terre sur la place. Alors commence la mise à mort des autres.

CCLXXXVIII

CHARLES appelle ses ducs et ses comtes : « Que me conseillez-vous à l'égard de ceux que j'ai retenus? Ils étaient venus au plaid pour Ganelon ; ils se sont rendus à moi comme otages de Pinabel. » Les Francs répondent : « Pas un n'a le droit de vivre. » Le roi appelle Basbrun, un sien voyer : « Va, et pends-les tous à l'arbre au bois maudit. Par cette barbe dont les poils sont chenus, s'il en échappe un seul, tu es mort et venu à ta perte. » Il répond : « Que puis-je faire d'autre ? » Avec cent sergents il les emmène de vive force : ils sont

.XXX. en i ad d'icels ki sunt pendut.
Ki hume traïst sei ocit e altroi. AOI.

◎ CCLXXXIX ◎

PUIS sunt turnet Bavier e Aleman
E Peitevin e Bretun e Norman.
Sor tuit li altre l'unt otriet li Franc
Que Guenes moerget par merveillus ahan.
Quatre destrers funt amener avant,
Puis si li lient e les piez e les mains.
Li cheval sunt orgoillus e curant :
Quatre serjanz les acoeillent devant
Devers un' ewe ki est en mi un camp.
Guenes est turnet a perdiciun grant ;
Trestuit si nerf mult li sunt estendant
E tuit li membre de sun cors derumpant :
Sur l'erbe verte en espant li cler sanc.
Guenes est mort cume fel recreant.
Hom ki traïst altre nen est dreiz qu'il s'en vant.

◎ CCXÇ ◎

QUANT li empereres ad faite sa venjance,
Sin apelat ses evesques de France,
Cels de Baviere e icels d'Alemaigne :
« En ma maisun ad une caitive franche.
Tant ad oït e sermuns e essamples
Creire voelt Deu, chrestientet demandet.
Baptizez la, pur quei Deus en ait l'anme. »
Cil li respundent : « Or seit fait par marrenes ! »
. . . .

trente, qui furent tous pendus. Qui trahit perd les autres avec soi.

CCLXXXIX

ALORS s'en furent Bavarois et Allemands et Poitevins et Bretons et Normands. Tous sont tombés d'accord, et les Français les premiers, que Ganelon doit mourir en merveilleuse angoisse. On amène quatre destriers, puis on lui attache les pieds et les mains. Les chevaux sont ardents et rapides : devant eux, quatre sergents les poussent vers une jument, qui est au milieu d'un champ. Ganelon est venu à sa perdition. Tous ses nerfs se distendent, tous les membres de son corps se brisent, sur l'herbe verte son sang se répand clair. Ganelon est mort de la mort qui sied à un félon prouvé. Quand un homme en trahit un autre, il n'est pas juste qu'il s'en puisse vanter.

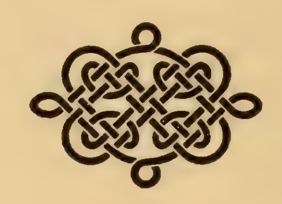
CCXC

QUAND l'empereur eut pris sa vengeance, il appela ses évêques de France, ceux de Bavière et ceux d'Allemagne : « En ma maison j'ai une noble prisonnière. Elle a entendu tant de sermons et de paraboles qu'elle veut croire en Dieu et demande à se faire chrétienne. Baptisez-la, pour que Dieu ait son âme. » Ils répondent : « Qu'on lui donne des marraines ! » [...] Aux bains d'Aix..., ils baptisèrent la reine d'Espagne ; ils lui

As bainz ad Ais mult sunt granz les c....
La baptizent la reïne d'Espaigne :
Truvé li unt le num de Juliane.
Chrestiene est par veire conoisance.

CCXCI

QUANT l'emperere ad faite sa justise
E esclargiez est la sue grant ire,
En Bramidonie ad chrestientet mise,
Passet li jurz, la nuit est aserie.
Culcez s'est li reis en sa cambre voltice.
Seint Gabriel de part Deu li vint dire :
« Carles, sumun les oz de tun emperie !
Par force iras en la tere de Bire,
Reis Vivien si succuras en Imphe,
A la citet que paien unt asise :
Li chrestien te recleiment e crient. »
Li emperere n'i volsist aler mie :
« Deus, » dist li reis, « si penuse est ma vie ! »
Pluret des oilz, sa barbe blanche tiret.
Ci falt la geste que Turoldus declinet.



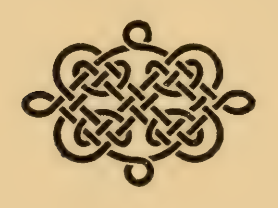


ont trouvé pour nom Julienne. Elle s'est faite chrétienne par vraie connaissance de la sainte loi.

CCXCI

QUAND l'empereur eut fait justice et apaisé son grand courroux, il a fait chrétienne Bramidoine. Le jour s'en va, la nuit s'est faite noire. Le roi s'est couché dans sa chambre voûtée. De par Dieu, saint Gabriel lui vient dire : « Charles, par tout ton empire, lève tes armées. Par vive force tu iras en la terre de Bire, tu secourras le roi Vivien dans sa cité d'Imphe, où les païens ont mis le siège. Là les chrétiens t'appellent et te réclament. » L'empereur voudrait ne pas y aller : « Dieu ! » dit-il, « que de peines en ma vie ! » Ses yeux versent des larmes, il tire sa barbe blanche.

Ci falt la geste que Turoldus declinet.





NOTES CRITIQUES

L'objet de ces notes est de communiquer au lecteur un relevé de toutes les différences qui sont entre le texte de la CHANSON DE ROLAND *donné ci-dessus et le texte du manuscrit d'Oxford.*

J'ai eu sans cesse sous les yeux au cours de mon travail la reproduction photographique de ce manuscrit que M. Stengel a publiée à Heilbronn en 1878[1] *et l'excellente transcription diplomatique qui l'accompagne*[2]. *En outre, j'ai soigneusement étudié l'original, à la Bibliothèque Bodléienne.*

J'ai adopté les mêmes procédés de transcription que les précédents éditeurs de la CHANSON DE ROLAND *: j'ai résolu comme eux les abréviations, interprété comme eux les particularités relatives à la séparation ou à la liaison de certains mots, comme eux distingué le* v *de l'*u, *le* j *de l'*i, *introduit des majuscules, distribué des signes d'accentuation et de ponctuation, etc. Il serait difficile de rendre compte par le menu de ce travail. Ce serait inutile d'ailleurs, puisque la photographie du manuscrit d'Oxford reste facilement accessible à chacun, et puisque je n'ai fait qu'adopter des conventions et me conformer à des pratiques très généralement admises et qui sont celles de presque tous les éditeurs de nos anciens textes.*

1 Photographische Wiedergabe der Hs. Digby 23, ...veranstaltet von Edmund Stengel, Heilbronn, 1878.

2 Das altfranzoesische Rolandslied, genauer Abdruck der Oxforder Hs. Digby 23, besorgt von Edmund Stengel, Heilbronn, 1878.

Il suffit de signaler ici les quelques cas où j'ai recouru, pour interpréter la lettre du manuscrit, à des procédes qui demandent une explication.

a) *Le scribe écrit très souvent* au'ra, au'rill, liu're, receu'rez, muu'ra, *etc. Je crois légitime de transcrire* avra, avrill, *etc., et non pas* avera, averill, *etc. : car jamais on ne rencontre dans le manuscrit* auera, auerill, *etc., tandis que, par treize fois, aux vers* 290, 423, 473, 840, 924, 948, 1044, 1076, 1303, 10405, 1742, 2140, 2904, *le scribe a écrit* aurai, aurat, *etc.*

b) *Le copiste élide presque toujours, devant un mot commençant par une voyelle, l'e de la préposition* de *et du pronom* te. *Il y a quatre exceptions* (de ocire 149, de acer 2089, de hume 3713, te amerai 3598) : *j'ai pris le parti de les écarter.*

Persuadé que le poète (comme presque tous les poètes du XIIe siècle) se réservait la liberté d'élider ou de ne ne pas élider l'e de la conjonction se *et que les copistes du moyen âge écrivaient indifféremment, en cas d'élision,* saltre *ou* se altre, *car ils savaient que leurs lecteurs ne s'y tromperaient pas, j'ai par trois fois, pour la commodité du lecteur moderne, aux vers* 1867, 2136, 3834, *fait l'élision, contrairement au manuscrit, qui donne* se altre, se or, se il.

De même, et pour les mêmes raisons, j'ai 20 fois élidé l'e de que, *contrairement à la lettre du manuscrit :* c'est *aux vers* 197, 303, 310, 406, 837, 1476, 1505, 1535, 1848, 2230, 2287, 2407, 2439, 2667, 2689, 2949, 3519, 3689, 3752, 3909.

c) *Le nom du héros est le plus souvent écrit en abrégé :* R. *une seule fois (au v.* 2118), Roll' 171 *fois. Mais aux quatorze lieux (v.* 175, 392, 557, 902, 914, 923, 935, 947, 1073, 1106, 1413, 1773, 1883, 2152*) où il est écrit en toutes lettres, on lit* Rollant, *jamais* Rollanz, *bien que huit fois sur les quatorze il soit employé comme sujet. Je me suis résolu à l'écrire partout sous la forme* Rollant.

Par ailleurs, chaque fois que j'ai cru devoir modifier en quelque chose la lettre du manuscrit, c'est que je

me suis cru, à tort ou à raison, en présence d'accidents de plume, de distractions ou d'erreurs du copiste. La liste, au premier regard, en paraîtra bien longue. Mais un bon nombre des remarques qui suivent ont un caractère purement descriptif : elles signalent les fréquents « repentirs » du copiste, elles indiquent que dans tel mot telle lettre est mal formée ou effacée, qu'on peut en tel cas hésiter entre deux lectures, etc. Ou bien elles renseignent sur les méfaits d'une seconde main (et peut-être d'une troisième). Dès le XIIe siècle ou le XIIIe, des leçons écrites par le premier copiste ont été grattées, et, 70 fois environ, on leur a substitué par conjecture d'autres leçons. Notre relevé montre le peu d'autorité de ces retouches : plus de 50 d'entre elles ont été faites à contre-temps et à contre-sens, ce qui doit inspirer à l'égard des vingt autres, même quand elles semblent judicieuses, une légitime méfiance.

Mes autres notes offrent le recensement complet des leçons du manuscrit que j'ai écartées les tenant pour fautives. Je suis intervenu le moins souvent que j'ai pu, et la plupart des critiques m'en feront reproche, je le sais. Je crains tout au contraire de n'avoir été que trop enclin à appeler « fautes » maintes leçons que d'autres sauront peu à peu justifier, à mesure qu'on aura mieux étudié, dans les manuscrits du XIIe siècle, les particularités du français qui se parlait et s'écrivait en Angleterre autour du scribe d'Oxford. Je tiens de Quintilien un précepte excellent, et donc méconnu (de moi tout le premier) : In veteribus libris reperta mutare imperiti solent, et dum librariorum insectari volunt inscientiam, suam confitentur.

***

A la première page du manuscrit, l'écriture est effacée en plusieurs lieux, surtout dans les mots ci-après relevés (les lettres entre crochets sont celles qui sont devenues tout à fait ou presque illisibles) : 1 magne[s], 2 Espaig[ne],

6 [mu]ntaigne, 27 or[e], 28 [e al] fier, 29 [Fe]deilz, 30 [V]os. — 16 Li eperes — 19 derupet — 31 *Le second hémistiche a été écrit sur un espace gratté.* — 42 Enveius — 43 *Ce vers a été écrit après coup dans la marge de droite ; on y avait écrit aussi, au-dessous de ce vers, quelques mots qui ont été grattés.* — 63 *Une lettre ou deux ont été grattées après* Clarin. — 73-4 *Le vers 74 précède dans le manuscrit le vers 73 ; mais le scribe, s'apercevant de son erreur, a rétabli l'ordre véritable en écrivant dans la marge de gauche* b *en regard du vers 74,* a *en regard du vers 73.* — 91 *Ce vers a été écrit sur un espace gratté.* — 118 e la cuntenance fier — 122 *Je ne crois pas que* tut *ait été ajouté après coup, bien que l'encre semble n'être pas la même pour ce mot et pour l'ensemble de la page (voir le mot* reis *du v. 116, dont l'encre est de la même teinte que celle du mot* tut*).* — 124 Que d's aurez — 126 *La dernière lettre du vers a été retouchée :* salvetet *ou* salvetez ? — 137 *Il y a dans le manuscrit trois points après* tent (tent... ses mains). — 147 Voet par : *mais le* t *de* Voet *a été ajouté sur grattage.* — 158 fait Chares — 171 e sun neu ... Henri — 178 la *est écrit dans l'interligne.* — 197 ad *manque* — 202 de ses paienueiat quinze — 203 Chancuns — 214 empere — 240 *Après ce vers une ligne d'écriture (dont il subsiste quelques traces) a été grattée et laissée en blanc,.* — 261 blarcher *(ou* blancher) — 268 al Sarazin en Espaigne — 283 les oeilz *manque* — 290 grant contrire — 300 un poi degerie — 310 *Entre* ben *et* aler *les lettres* qu *ont été grattées, mais imparfaitement.* — 325 ço *manque* — 354 nerc s. guariz — 367 messag — 378 funt e duc — 385 *Le* d *de* predet *a été gratté, mais imparfaitement.* — 391 *Il y a un signe semblable à l'accent aigu sur l'*u *d'*avriumes. *Le même signe reparaît sur l'*a *de* quias 764, *sur l'*e *de* feste 2860, *sur l'*y *de* byse 2300, *sur l'*o *de* or 1540, *sur l'u de hum* 805, *sur l'*u *de* veue 2297, *sur l'*i *de* Ais 1888, *sur l'*a *de* Guineman 3014, *sur* ier 2791, *sur* oi 1210, *sur le premier* a *de* amerat 494, *sur l'*y *de* Yvoerie 1895, *etc. : une quarantaine de*

fois en tout. — 408 *Le premier jambage de l'*n *d'*Envolupet *a été exponctué et le second modifié, mais d'une façon difficile à interpréter :* Esvolupet *?* — 414 devant l'empereür — 415 puig — 444 furrer — 447 Ja nel de France : *un reviseur a réparé l'omission en écrivant dans la marge de droite* dirat. — 449 *Les quatre derniers mots du vers sont écrits sur un grattage ; de même les mots* la mellee *du vers suivant.* — 451 Tuit li — 455 Vos [le] doüssez : le *a été ajouté au-dessus de la ligne.* — 478 *Deux ou trois lettres* (tut ?) *ont été grattées après* serez. 509 E Guenes l'ad pris — 526 colps *manque* — *On peut hésiter entre la lecture* cunduiz *et la lecture* cunduit. — 541 espiez *ou* espiet ? — 545 *Il y a sous l'*e *de* ciel *une sorte de cédille.* — 562 Carll' ne cre crent : *on retrouve la forme* Carll' *au v. 578.* — 566 Carl'. *Et de même* Carl' *aux vers* 597, 599, 755, 823, 833, 871, 1928, 2117, 2318, 2334, 2343, 2402, 2667, 2681, 2621, 2740, 2755, 2793, 2837, 2855, 2891, 2893, 2897, 2944, 2952, 3197, 3443, 3446, 3536, 3565, 3579, 3589, 3608, 3649, 3669, 3676, 3711, 3728, 3743, 3777, 3815, 3891. — *Les vers 580 et 581 sont écrits sur une seule ligne.* — 593 *Dans le mot* estoerdrat, *à cause d'une tache, l'*r *est à peine visible et le* d *ne l'est plus.* — 603-5. *Une seconde main a écrit sur grattage, après* parlereient, *les mots* il plus *; après* hume, *au v. 604,* nest seuu,s. *Au v. 605, après* Roll., *sans qu'il y ait de traces d'un grattage, on lit, écrites de la même seconde main, les lettres* si illi est. — 623 Que vos — 634 *Les deux dernières syllabes de* Bramimunde *sont d'une seconde main.* — 640 *Le scribe a écrit* si bones ne vit unches, *puis il a exponctué* vit *et écrit au-dessus* nout. — 647 tint Guen par — 704 *Entre* pris *et* les, *il y a un espace gratté où ont pu tenir de six à huit lettres.* — 708 *La dernière lettre de* sum *est indistincte.* — 711 *Après* bien *une seconde main à écrit* fermez (*ou* fermetz). — 719 al greignurs — 722 *La première syllabe* es *de* estrussee *a été ajoutée par le scribe au-dessus de la ligne.* — 723 *Il y a une sorte de cédille sous l'*e *de* cel. — 726 *Le scribe a omis* ert ; *un*

reviseur a ajouté ce mot dans l'interligne, entre France *et* a. — 738 *Le second hémistiche a été gratté. Après* host *une seconde main a mis* suvent e menu reguarded. — 745 l'ot *ajouté au-dessus de la ligne. — 770 Ce qui suivait* destre *sur la ligne a été gratté. C'est une seconde main qui a écrit, comme second hémistiche,* quant reçut le bastun. — 774 Anpres — 778 *Il y a entre* jugee *et* sur *un espace gratté où ont pu tenir deux ou trois lettres.* — 802 *L'*I *de* entrels, *le* t *de* eslisent *sont très indistincts.* — 804. p. les deserz e — 816 *Les mots* a grant dulur *sont écrits sur grattage en caractères plus petits que le reste, d'une autre encre et peut-être d'une autre main.* — 817 lius — 820 Dunc le remembret — 827 frrancs. — 836 angl'e 838 *Une seconde main a écrit* la *au-dessus de la ligne, entre* a *et* rereguarde. — 844 Guens — 869-870 *Deux vers intervertis par le scribe, qui a réparé sa distraction en mettant à la marge* b *en regard du v.* 870, a *en regard du v.* 869. — 946 *Après* respundent, *au-dessus de la ligne, on lit* sire, *qui a peut-être été ajouté par la première main.* — 956 entre quascaz marine — 990 per *manque* — 993 *Les deux dernières syllabes de* sapide *ont été écrites sur grattage par une seconde main, qui a aussi repassé à l'encre le* v *de* veie *au v.* 986, *le* c *de* creire *au v.* 987. — 995-6 *Ces vers se présentent ainsi dans le manuscrit :* Tuit li plusur en sunt saraguzeis *et, à la ligne suivante :* Dublez en treis, lacent lor elmes mult bons sarraguzeis. — 1017 *La fin du vers a été grattée et une seconde main, après* pui, *a mis* haut muntez. — 1018 su destre : *une seconde main a ajouté un* z *à* su. — 1044 avrez *a été ajouté au-dessus de la ligne.* — 1061 *Dans l'interligne on lit* tut *:* od [tut] sun barnet. — 1120 ta *manque* — 1123 *On lit sur cette ligne : E* purrunt *dire* que ele fut a noble vassal. *Les mots* E *(écrit en marge) et* dire *(écrit sur grattage) sont d'une autre main que le reste.* — 1136 *Le scribe, qui avait écrit* Franceis cendent, *s'est corrigé, mais incomplètement, en écrivant dans l'interligne* de *au-dessus de* cendent. — 1165 *Le scribe a mis* suef pas

tenant ; *puis un reviseur a écrit au-dessus* alez, *en sorte qu'on lit* suef pas alez tenant. — 1215 la tere Dathun e Balbiun — 1221 E sesescriet — 1243 li arcuesques — 1244 tant *manque* — 1251 Guardet arere — 1261 Engelers fiert — 1271 li ment — 1276 ki est a flurs e ad or — 1279 mort *manque* — 1290 *On trouve sur la ligne* Sun cheval, *puis un espace gratté où ont pu tenir quatre ou cinq lettres, puis* chet si li laschet la resne. *Au-dessus de l'espace gratté une seconde main a mis* bro. — 1293 *On peut aussi bien lire* rumpit *que* rompit.. — 1297 E Gualter fiet — 1316 g. quell cors — 1339 *Il est difficile, à cause d'un défaut du parchemin, de voir s'il y a* Tient *ou* Tint. — 1343 la *manque* — 1344 e lespalles — 1347 e *a été ajouté dans l'interligne* — 1352 frait — 1369 *L'*h *de* chevaler *a été ajoutée au-dessus de la ligne.* — 1372 la *manque* — 1376 *On trouve sur la ligne* Ço dist Roll' vos rec, *puis un espace gratté où ont pu tenir trois lettres, puis* io frere *; et dans l'interligne, au-dessus de l'*e de rec, *on lit* eif. — 1388 *On peut lire aussi* Espueris. — 1404 *Le copiste, croyant à tort la laisse terminée, a mis une grande initiale au commencement de ce vers.* — 1405 servis — 1417 millere e — 1428 seint Michel de paris — 1429 tresqu'as de Guitsand — 1433 *On lit sur la ligne* ki mult ne ses ; *au-dessus de la ligne, à droite de* ses, *une seconde main a écrit* spant. — 1441 *Le scribe, omettant le sujet de* Dist, *a mis* Dist nostre hume, *etc. Un reviseur a cru retrouver le sujet oublié en écrivant dans la marge de gauche* Roll'. — 1452 Lacent cil — 1472 *Au-dessus de* Teches, *un* t *a été ajouté* (Tetches). — 1476 Seinte *est écrit en abrégé* (sce). — 1484 Sarraz me — 1531 dunat s'espee e — 1588 *L'*e *de* le *est à peine visible; au-dessus de la ligne un* e *a été ajouté avant l'*l, *en sorte que, au lieu de* le, *on lit* el. — 1590 Dient paient... cist, *etc. Entre* paient *et* cist, *quatre ou cinq lettres ont été grattées : des traces en restent visibles.* — 1607 *Quatre ou cinq lettres grattées entre* feïst *et* tantes : *la dernière était une* s. — 1608, 1609 *Ces deux vers entiers sont écrits sur un*

espace gratté. — 1612 le herbe — 1614 *Après* Capadoce *une seconde main a écrit* neez. — 1615 Marmorie *ou* Marinorie. — 1626 int valeri e — 1634 *On lit sur la ligne* ki del cuntence, *et, au-dessus de la ligne, entre* ki *et* del, *les trois lettres* oit, *ou* ort, *écrites, semble-t-il bien, d'une autre main.* — 1642 *L'a de* espaent *a été ajouté au-dessus de la ligne, peut-être par une seconde main, pour remplacer une autre lettre grattée.* — 1653 La labaille est meilluse *(sic). Les vers que j'ai numérotés 1653-1662 se lisent dans le manuscrit après ceux que j'ai numérotés 1663-1670. Avec la plupart des éditeurs, j'admets qu'il s'est produit ici un accident de copie.* — 1655 Trent cez — 1663 *L'i de* fierent *a été gratté.* — 1679 Munlt grant — 1689 esparmiez *(ou* esparniiez *?)* — *1698 Au-dessus de* cum, *on lit* ment, *écrit, me semble-t-il, par une seconde main.* — 1710 *Un* t *a été ajouté à* er *dans l'interligne.* — 1723 *Dans la marge de gauche, en regard de* E il, *une seconde main a écrit* E cil. — 1728 *Un* e *a été ajouté au-dessus de* Sem (Se me). — 1729 faite u prise *n'offre pas de sens. Si l'on remarque que le vers suivant commence par* U pris u mort, *on peut conjecturer que le scribe écrivait ici sous la dictée.* — 1731 la vemes *ou* la veines — 1734 *Après* ert *il reste des traces de quatre ou cinq lettres grattées ; à droite de cet espace gratté, c'est une seconde main qui a écrit* hunie. — 1737 Liarceues les — 1750 nos *manque* — 1770 est il nient *:* il *se lit au-dessus de la ligne.* — 1775 *Une seconde main a repassé à l'encre plusieurs mots ou lettres de cette page. En deux endroits elle ne s'est pas bornée à rafraîchir l'écriture : au v. 1775, elle a mis* sanz *là où il y avait* seinz *; au v. 1780 on lit quelque chose comme* vatz *là où il y avait probablement* vait. — 1779 *Une ou deux lettres indistinctes après* fust : *on peut lire ensuite* ..irissant *ou plutôt* ..arissant. — 1782 Suz [cel] n'ad gent ki l'osast [re]querre en champ : cel *et* re *ont été ajoutés au-dessus de la ligne.* — 1783 *L'h de* chevalcez *a été ajouté au-dessus de la ligne.* — 1803 *Le scribe, par distraction, a écrit deux fois* ad

celoi. — 1811 espiez — 1813 *Le dernier mot du vers a été gratté à droite des lettres* cur, *et une seconde main a écrit, à droite de l'espace gratté,* ius ; *mais à la loupe on retrouve bien, comme leçon primitive,* curoc.s. — 1823 *Par un accident inexpliqué, le copiste a écrit après le vers 1823 le vers* Morz est Turpin le guerreier Charlun, *lequel devrait être non pas ici (dernière ligne du folio 33 r°), mais beaucoup plus loin (dernière ligne du f° 40° v°).* — 1835 curuçus : *le second* u *et le second* c *ont été grattés : il ne subsiste plus de ces deux lettres que le premier jambage de l'*u. — 1837 E pent Deu : *une déchirure a enlevé l'*i *qui devait se trouver au-dessus du* p *de* pent (prient). — 1843 *Entre* Desur *et* sa, *il y a un espace gratté où ont pu tenir deux lettres ou trois.* — 1850 ne caignes — 1883 nes esparignez : *entre les deux mots on voit des traces d'un* p *qui a été mal effacé.* — 1889 *On peut aussi lire* Marsille ; *le dernier mot du vers est écrit* barunt. — 1926 *Le scribe avait mis* Si calengez e mors. *Pour réparer l'omission, un reviseur a mis dans l'interligne* e vos. — 1943 *Les mots* sist sur un ceval *sont écrits sur un espace gratté.* — 1955 *Après le second* e *on trouve sur la ligne un espace gratté où ont pu tenir quatre lettres, puis* en acraventet jus ; *au-dessus de ce second hémistiche, le scribe a mis* e cristaus. — 1971 getet — 1991 *Un reviseur a mis un béquet après* seinet *et écrit* ki *au-dessus de la ligne.* — 1993 recoistre p. — 2006 *La voyelle du dernier mot du vers a été grattée et un* a *a été écrit au-dessus : c'est sans doute une correction de* mel *en* mal. — 2009 *Entre* tel *et* amur *il y a un espace gratté où ont pu tenir quatre ou cinq lettres.* — 2013 al tere — 2023 *Le scribe a ajouté* plus *au-dessus de la ligne.* — 2042 *Il y a entre* paiens *et* vencut *un passage gratté où on avait pu écrire quatre lettres.* — 2043 *Entre* Voeillet *et* o, *au-dessus de la ligne, on lit* illi : *ces quatre lettres, aussi mystérieuses que* Aoi, *reparaissnt au v.* 605 *et au v.* 2400. — 2051 *Ce vers et le suivant ont été écrits sur un espace gratté. En outre le vers* 2051 *a été*

écrit, puis gratté, dans la marge de droite : on y distingue encore les lettres, imparfaitement grattées, que voici : berc des. unput. — 2052 Par mi le cors hot une lance ferut : *le mot* une *a été écrit par une seconde main, dans l'interligne ; de même le mot* ferut, *pour remplacer quelque autre mot, qui a été gratté. L'*h *de* hot *semble aussi avoir été écrite après coup.* — 2058 ad get m — 2060 p. felun feluns h. — 2099 gentemet — 2120 asemble — 2125 Ne lur lerat : *le scribe avait écrit* Ne lur at; *il a ajouté* ler *au-dessus de la ligne.* — 2135 *Peut-être y a-t-il eu grattage d'une ou deux lettres entre* malvais *et* hume. — 2145 *On peut lire* nus *ou* vus : *je lis plutôt* nus. — 2146 *Toutes les strophes débutent par une lettre initiale rouge : c'est ici, au mot* Paien, *la seule initiale verte du manuscrit. On peut remarquer qu'elle se trouve presque exactement à la moitié au poème.* — 2147 Cum pes jurz — 2157 *On lit sur la ligne :* Le Roll' unt, *etc. ; et au-dessus,* escut. — 2159 ne l'ad mie — 2165 *On trouve sur la ligne* Envers Espaigne ten, *puis un espace gratté où l'on a écrit* dent. — 2168 *Un reviseur a retouché l'*i *de* Voeilet *pour en faire une* l. — 2183 la mercit Deu... mien ; *entre* Deu *et* mien *un espace où ont pu tenir six ou sept lettres a été gratté.* — 2187 *On peut lire aussi* Atum *ou* Atuin. — 2194 sa beicun — 2205 l'arcevesque les ad — 2214 *Après ce vers, le dernier d'une page (f° 40 r°), un autre, qui terminait la laisse, a été gratté : il subsiste des traces de plusieurs lettres.* — 2265 il *a été ajouté au-dessus de la ligne.* — 2218 desculurer — 2242 *Voir la note du v. 1823.* — 2245 *Dans l'interligne, entre* otreit *et* seinte, *une seconde main a mis* la sue. — 2246 laruesque — 2250 mains *manque* — 2265 Dun arcbaleste — 2267 arbre bele — 2268 marbre faite — 2283 cel tireres — 2300 perre byse — 2302 ne freint nesgruignet — 2319 sun agle — 2322 cunquis Namon e Bretaigne : *les trois derniers mots du vers sont écrits sur un espace gratté.* — 2323 *Vers écrit sur un espace gratté.* — 2337 Deus perre nen laiser : *le scribe avait écrit, semble-t-il,* laiser ; *mais la dernière*

lettre a été retouchée. Peut-être voulait-on en faire un z *; telle qu'elle est, elle ressemble plutôt à une* n. — 2350 deu'ez, *qui doit se lire, je crois,* devez *plutôt que* devrez. — 2353 Que *et* tent *ont été écrits par un reviseur : il a mis* Que *dans la marge,* tent *dans un espace gratté.* — 2359 e l'olifan ensumet *(sic)* — 2365 *Entre* Deu *et* en *on lit dans l'interligne* recleimet. — 2378 *L's de* tante *et l's de* teres *ont été ajoutées au-dessus de la ligne.* — 2397 *La grande initiale a été omise au début de cette laisse.* — 2398 *L's de* Rencesval *est effacée.* — 2400 ne alne plein pied *: les lettres* ne *de* alne *et le* p *de* plein *ont été repassées à l'encre ; au-dessus, dans l'interligne, on lit les lettres mystérieuses* illi. — 2426 *Le* d *et l'*i *de* Vedeir *ont été grattés.* — 2427 que Quasenz i ad : que *a été ajouté en marge.* — 2430 *L'*i *et la seconde* l *de* Cunseillez *ont disparu, sans doute par suite d'un grattage ;* dreit..... e honur — 2431 *Un reviseur a changé* tolue *en* tolud. — 2432 Gebuun — 2439 *La seconde* l *de* voeille *a été effacée.* — 2454 *Un reviseur a gratté les deux dernières lettres de* falt *et écrit au-dessus de la ligne* udrad *(c'est-à-dire* faudrad*).* — 2462 ferant *reste à peu près lisible, malgré le grattage d'un reviseur, qui a écrit, à droite de l'espace gratté,* franc. — 2466 merveille — 2471 Enu'ers — 2475 mare fustes roll'. — 2512 luisante — 2516 En, sangenz — 2539 F'uisez — 2549 li vint — 2555 *Entre* Espaigne *et* li *un espace a été gratté, où deux ou trois lettres ont pu tenir.* — 2563 De sun paleis vers les altres acurt — 2578 *Au lieu de* plus *il y a dans le manuscrit un* p *suivi du signe d'abréviation* 9 — 2585 t. sesceptre — 2586 les *a été ajouté dans l'interligne par une seconde main.* — 2592 paismeisuns — 2607 bataillie — 2632 *Le manuscrit porte, non pas* haltes, *mais* laltes, *la première lettre étant probablement une* h *mal faite. Au-dessus de cette lettre, un reviseur a mis* es, *voulant sans doute donner à lire* les haltes. — 2641 Laissent Marbrose e si laisent Marbrise — 2653 V t. — 2667 Que il ainz ad Ais — 2668 *Le* d *de* lodent *a été gratté.* — 2679 portez cestuncel

(sic). — 2716 *Le mot qui précède* vertuz *a été retouché (maues ?) ; on ne sait s'il faut entendre* males, malveises *ou* maises. — 2760 amein — 2764 *Il manque un jambage à l'*u *de* cunget. — 2768 De Sarra ce — 2771 naffret *ou* nasfret — 2773 *Un reviseur a gratté l'*e *et l'*i *de* vuleit *et écrit un* o *au-dessus de l'*u, *transformant ainsi* vuleit *en* vuolt ; *puis, pour plus de clarté, il a écrit à nouveau* vuolt *au-dessus de la ligne.* — 2785 *Les lettres* ac *de* enchacet *ont été ajoutées dans l'interligne.* — 2795 perdit — 2806 *L'*h *et l'*a *de* chevalciez *ont été ajoutés au-dessus du mot.* — 2809 liverai le ches — 2815 tute mes oz *: après* oz *une seconde main a écrit* l'aünade. — 2816 *Au-dessus de* brun *une seconde main a écrit* est munté. — 2819 *Un reviseur a gratté le dernier mot du vers, n'en gardant que les trois premières lettres,* des ; *puis, sur l'espace gratté, il a mis* cenduz. — 2829 *Au-dessus de l'*m *de* sim, *un* e *a été ajouté (pour donner à lire* si me*).* — 2832 *Le manuscrit offre ici une succession bizarre de leçons. On lit sur la ligne* Teres tutes ici e... *Le reste du vers a été gratté. Au-dessus de l'espace gratté, on voit les vestiges d'une leçon qui a été grattée elle aussi :* u.s r.dem.s. *En ces lettres on reconnaît des éléments qui se retrouvent dans les mots* rengnes uos rendemas, *écrits sur la ligne par une seconde (ou troisième) main, à droite de l'espace gratté. Il est difficile de débrouiller cet écheveau : seule, d'ailleurs, la leçon du premier copiste nous intéresserait.* — 2835 tant sy *: l'*y *est d'une seconde main.* — 2840 *Le copiste, croyant la laisse terminée, a donné à* Par *une grande initiale.* — 2843 De uns ad *: d'une seconde main, sur un espace gratté.* — 2846 eperere — 2853 *Le* d *de* vedeir *a été gratté, mais imparfaitement.* — 2859 mun neud — 2861 *On peut lire* vanteient *ou* vanterent. — 2864 Ja ne ne m. — 2865 hume — 2872 vermeilz — 2874 *Un reviseur a gratté la fin du vers et écrit au bout de la ligne* li reis. — 2879 *Un reviseur, ayant gratté après* ansdous, *a mis à la place de ce qu'il effaçait* : li priest suus. — 2885 *Le manuscrit donne*



nevod, *mais le* d *a été écrit par une seconde main, sur grattage.* — 2893 les *est écrit en surcharge ; le manuscrit a* III. de ses barons. — 2894 vei gesir sun neuld — 2900 a *manque.* — 2901 n'ert jurn *(ou plutôt* n'ert iuñ) *a été écrit sur un espace gratté par une seconde main.* — 2927 morz *manque.* — 2935 en *a été ajouté au-dessus de la ligne.* — 2943 bare — 2942 carnel — 2958 *On lit plutôt* timoine. — 2972 *Après* guiez, *une seconde main a mis* tres ben. — 2980 sunt *a été ajouté au dessus de la ligne par une seconde main.* — 2982 *Le copiste a mis une grande initiale à* Carles, *croyant sans doute avoir affaire à une autre laisse.* — 2983 e damage — 2990 *Entre* nen *et* muet *il subsiste des vestiges de deux lettres grattées.* — 3001 atalentet — 3010 se demet — 3014 Rabe e Guineman — 3019 *Une seconde main a écrit* ei *dans l'interligne pour transformer* Francs *en* Franceis. — 3020 *Deux ou trois lettres grattées après* noz. — 3029 milie *manque* — 3068 *Il y a un béquet après* ad *et, au-dessus, on lit* na. — 3069 e *manque* — 3081 *Le manuscrit portait* li ; *la première lettre a été retouchée.* — 3098 su vis — 3109 pois v. — 3110 *Il y a, par erreur, une grande initiale à* Cum. — 3126 *Le manuscrit donne :* E ces parfunz ces destreiz anguisables : *au-dessus de la ligne, après* parfunz, *a été ajouté le mot* valees. — 3131 *L'*I *de* li *ressemble à un* k. — 3136 sacet — 3145 Por la Carlun *: au-dessus de ces mots, une seconde main a écrit, bien inutilement,* spee (= Por la spee Carlun). — 3146 *Le scribe a évidemment omis au moins un vers, dont le sens est donné par les vers 3298, 3471, 3564.* — 3153 fut *manque* — 3157 *L'*h *de* forcheüre *est écrit en surcharge.* — 3158 Graisles es fl. — 3167 *Les mots* pez i *sont écrits au-dessus de la ligne.* — 3169 *L'i de* vient *a été gratté.* — 3177 *Un reviseur a écrit* ces *au-dessus de la ligne, pour qu'on lise :* as ces anceisurs. — 3190 *Grande initiale mise indûment au début de ce vers.* — 3191 *C'est une seconde main qui a écrit l'adjectif possessif* mes *au-dessus de deux ou trois lettres grattées après* nunciet. — 3192

Entre escheles *et* mult granz *un espace a été gratté où ont pu tenir environ douze lettres : une seconde main y a écrit* en vunt. — 3224 *Il y a une grande initiale, comme si l'on passait à une autre strophe ; de même au vers* 3232. — 3224 t'erce — 3257 *Il y a après* de *un espace gratté où pourraient tenir sept ou huit lettres.* — 3278 seit uucget en *: avant le* c, *il y a quatre jambages qu'on représenterait aussi bien par des* n *ou des* i *; le* g *a été écrit sur une autre lettre, que cette retouche a rendue illisible.* — 3302 trestutuz — 3303 Cal'un — 3318 *Le premier* lur *a été ajouté au-dessus de la ligne.* — 3331 i parar ad — 3333 tant scue *(?)* — 3340 Ki errer voelt — 3342 *Le* d *de* Tencendor *a été ajouté en surcharge ;* liaad. — 3358 Fanceis — 3367 gent iesnie (*?*) — 3371 D[e] u...s es altres: *deux lettres ont été grattées après* u *; au-dessus on lit* un *(ou* illi *?).* — 3372 vait trescevant — 3375 *Entre* Çarlun *et* vait, *au-dessus de la ligne, un reviseur a mis* le. — 3395 nuit *manque* — 3397 *L'e de* venud *a été ajouté au-dessus du mot.* — 3427 *On lit plutôt* l'enseigne ralne *(ou* raliie*).* — 3430 brochot — 3469 Loram ou Lorain — 3482 cil hanste — 3497 este — 3503 Blanc — 3510 *Après* ai, *un mot a été gratté dont il ne subsiste plus que la première lettre,* o (otriet ?) ; *au-dessus, une autre main a mis* e uud. — 3546 *Les cinq derniers mots du vers sont écrits sur un espace gratté.* — 3555 Paien d'Arabe s'en turnent plus. C. — 3556 ses parenz — 3564 amiraz — 3574 a tere se tre...rent : *au-dessus de quelques lettres grattées, on lit, entre* tre *et* rent, *les syllabes* beche, *qui sont d'une autre encre et peut-être d'une autre main.* — 3584 pecerent — 3595 sembl — 3648 *Après* alquant, *une seconde main a mis* cunfundue. — 3651 Or set il bien que..... mais defendue. *Entre* que *et* mais, *un reviseur a opéré un grattage et écrit au-dessus* elle n'est *(la forme* elle *n'apparaît qu'ici).* — 3652 *On lit au-dessus de la ligne, entre* citet *et* sa, *le mot* od, *qui est, comme la retouche du vers précédent, d'une seconde main.* — 3659 Clers — 3666 en *est écrit au-*

dessus de la ligne. — 3669 *Un reviseur a ajouté un* r *à* cuntredie *et écrit le mot* voillet *dans la marge de droite, pour donner à lire :* qui Carle voillet cuntredire. — 3679 Mandet — 3684 *Le vers est resté inachevé.* — 3703 savies *ou* saives *?* 3710 *Le scribe a écrit* cume sa per aper a prendre ; *puis* aper *a été biffé.* — 3737 cil *est écrit au-dessus d'un espace gratté.* — 3742 *Le copiste a oublié de marquer par une grande initiale qu'une nouvelle tirade commence.* — 3774 *Les lettres* isun *de* guarisun *sont d'une seconde main.* — 3781 ensemble...i out *(lettres grattées).* — 3786 *Par méprise le copiste a donné une grande initiale à ce vers.* — vos... ami... *Les lettres qui précédaient et sans doute suivaient* ami *ont disparu.* — 3790 asemblent — 3791 Alb arant — 3796 Icels d'Alvernene — 3803 ki aa se cumbatreit — 3806 le frerere — 3818 Tierris *manque* — 3821 le vis *manque* — 3832-2 *Les mots qui vont depuis* E sun cors *jusqu'à* fist *sont sur une seule ligne.* — 3919-3920 *Le copiste a donné à ces deux vers le même second hémistiche :* li ad faite descendre — 3927 ad fait — 3936 baruns quarante — 3943 Munter l'unt *manque* — 3948 recrrai — 3955 ...uns escapet (*lettres effacées*) — 3956 fereie joe el — 3962 *On peut lire aussi* tut. — 3982 faire p. — 3983 Asez cruiz e linees dames — 3984 les c... *Le dernier mot du vers a été gratté ; après le* c *qui subsiste, on distingue encore un jambage (*i *ou* u *?).* — 3986 Truvee.





TABLE DE CONCORDANCES

Le relevé qui suit pourra être commode à qui voudra retrouver rapidement tel vers dans le manuscrit ou sur la photographie du manuscrit. Nous indiquons le numéro du vers qui se trouve être le premier de chaque folio. Pour savoir si tel vers que l'on cherche se lit au recto ou au verso du folio indiqué, il suffira de se rappeler que chaque folio comporte en règle 56 vers, 28 au recto, 28 au verso.

Folio 1, vers 1, — f° 2, v. 52, — f°, 3, v. 114, — f° 4, v. 170, — f° 5, v. 225, — f° 6, v. 279, — f° 7, v. 334, — f° 8, v. 391, — f° 9, v. 449, — f° 10, v. 508, — f° 11, v. 565, — f° 12, v. 622, — f° 13, v. 678, — f° 14, v. 734, — f° 15, v. 789, — f° 16, v. 844, — f° 17, v. 900, — f° 18 v. 956, — f° 19, v. 1011, — f° 20, v. 1066, — f° 21, v. 1122, — f° 22, v. 1179, — f° 23, v. 1234, — — f° 24, v. 1290, — f° 25, v. 1346, f° 26, v. 1403, — f° 27, v. 1459, — f° 28, v. 1515, — f° 29, v. 1571, — f° 30, v. 1627, — f° 31, v. 1684, -- f° 32, v. 1740, — f° 33, v. 1796, — f° 34, v. 1852, — f° 35, v. 1908, — f° 36, v. 1964, — f° 37 v. 2020, — f° 38, v. 2076, — f° 39, v. 2131, — f° 40, v. 2187, — f° 41, v. 2243, — f° 42, v. 2299, — f° 43, v. 2356, — f° 44, v. 2410, — f° 45, v. 2466, — f° 46, v. 2552, — f° 47, v. 2576, — f° 48, v. 2633, — f° 49, v. 2689, — f° 50, v. 2745, — f° 51, v. 2801, — f° 52, v. 2857, — f° 53, v. 2913, — f° 54, v. 2269, — f° 55, v. 3025, — f° 56, v. 3081, — f° 57, v. 3137, — f° 58, v. 3194, — f° 59, v. 3250, — f° 60, v. 3306, — f° 61, v. 3362, — f° 62, v. 3419, — f° 63, v. 3475, — f° 64, v. 3532, — f° 65, v. 3588, — f° 66, v. 3646, — f° 67, v. 3701, — f° 68, v. 3757, — f° 69, v. 3813, — f° 70, v. 3870, — f° 71, v. 3926, — f° 72, v. 3983.

En deux passages, qui vont l'un du vers 280 au vers 336, l'autre du vers 1467 au vers 1670, la plupart des

éditeurs ont cru introduire dans le récit plus de cohérence en rangeant autrement que le scribe d'Oxford certains groupes de vers. Je crois qu'ils ont fait à tort ces transpositions et j'ai donc respecté le texte du manuscrit. Mais depuis soixante ans les lexicographes, les critiques littéraires, les grammairiens qui ont eu à citer ces vers les ont toujours cités d'après la numérotation qui résulte desdites transpositions : il importait de la conserver. C'est pourquoi le lecteur, aux passages en question, trouve dans les marges de la présente édition deux numérotations : l'une représente l'ordre selon lequel ces vers se suivent dans le manuscrit ; l'autre, indiquée par des chiffres entre crochets, représente l'ordre adopté par les autres éditeurs.



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE VINGT-CINQ NOVEM-
BRE MIL NEUF CENT
VINGT-DEUX SUR LES
PRESSES DE JACOUB &
AULARD IMPRIMEURS
A PARIS

